

# *Aicardiana*

2<sup>e</sup> série — n° 20 — 15 mars 2017

▪ *Éditorial* Dominique AMANN

▪ *Jean Aicard et la Suisse* Dominique AMANN

▪ *Frédéric Mireur et François Dol*

Texte de Dominique AMANN  
Poèmes et proses de Jean AICARD  
Poèmes de François DOL

▪ *Le Plongeur* Jean AICARD

▪ Notes et Documents

- *La Chanson de l'enfant*
- *Le Dr Paul Godin*
- *Charles de Tournemine*

# Aicardiana

2<sup>e</sup> série  
revue numérique  
publiée sur le site Internet **www.jean-aicard.com**

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

*Aicardiana* publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**  
**ISSN 2265-7703**

## SOMMAIRE du numéro 20

*Éditorial.* Dominique AMANN 5

*Jean Aicard et la Suisse.* Dominique AMANN 7

*Frédéric Mireur et François Dol.* 97

Texte de Dominique AMANN  
Poèmes et proses de Jean AICARD  
Poèmes de François DOL

*Le Plongeur.* Jean AICARD 167

**Notes et Documents** 193

*La Chanson de l'enfant* 195

Le D<sup>r</sup> Paul Godin 200

Charles De Tournemine 210

## ÉDITORIAL

Conquérir la notoriété... trouver une place dans le monde littéraire... tel est le parcours scabreux d'un jeune écrivain ! Jean Aicard n'y a pas échappé, avec même le handicap d'être un auteur « provincial » que la critique aurait bien voulu enfermer dans son aire régionale.

Ce nouveau numéro explore des étapes de cette conquête, à l'étranger comme en France, tant au travers des voyages de notre écrivain que de ses premières publications.

La proximité des pays mais aussi des préoccupations intellectuelles — et notamment le culte d'un certain idéalisme — favorisèrent les relations de Jean Aicard avec la Suisse et ses habitants francophones : ses voyages et l'enthousiasme des Helvètes à l'écouter et à le lire en sont autant de preuves.

L'archiviste Frédéric Mireur et le poète François Dol — auxquels il faudrait rajouter le comptable Sextius Guérin et le peintre Melchior Doze — formèrent, à partir des années soixante ou soixante-dix, un cénacle dracénois de lettrés et d'esthètes, mais aussi d'amis et de bons vivants. Ils avaient plaisir à fréquenter leur jeune collègue Jean Aicard, à le recevoir à Draguignan ou à le visiter à La Garde.

À la rubrique des découvertes, je propose une nouvelle de Jean Aicard, *Le Plongeur*, qui n'a connu qu'une seule publication

dans une modeste feuille provinciale, *L'Écho du Var*. Ce texte quasiment inconnu est une des premières proses de notre écrivain, alors mieux connu comme poète.

Enfin, le lecteur retrouvera quelques « Notes et Documents », rédigés à la demande de passionnés de l'œuvre de notre poète ou en complément des articles principaux de cette livraison.

Dominique AMANN

## JEAN AICARD ET LA SUISSE

Dominique AMANN

La Suisse est le second pays étranger que Jean Aicard ait volontiers fréquenté après l'Italie<sup>1</sup>.

Abel de Valon, dans ses lettres des jeudi 20 et dimanche 30 août 1874, évoque un « ami suisse » de notre poète mais ses indications sont trop laconiques pour que ce personnage puisse être identifié avec certitude<sup>2</sup>. Ce ne peut être le savant physicien Raoul Pictet, avec qui Jean Aicard se liera d'amitié quelques années plus tard, puisque, en 1874, il était encore en mission au Caire<sup>3</sup>. Il pourrait alors s'agir de Philippe Godet<sup>4</sup>, qui envoya à notre écrivain, en février 1879, son poème sur l'Areuse :

<sup>1</sup> Pour les relations de Jean Aicard avec l'Italie, voir mon article dans *Aicardiana*, deuxième série, n° 18, 15 septembre 2016, pages 7-131.

<sup>2</sup> « Votre ami le Suisse, que j'ai souvent vu avec vous, mais dont j'ignore même le nom » (Lettre autographe signée d'Abel de Valon à Jean Aicard, jeudi 20 août 1874, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance). — « M<sup>r</sup> votre Suisse » (lettre autographe signée d'Abel de Valon à Jean Aicard, dimanche 30 août 1874, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance).

<sup>3</sup> Voir l'article que j'ai déjà consacré à ce savant : AMANN (Dominique), « Raoul Pictet », *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 16, 15 mars 2016, pages 187-202.

<sup>4</sup> *Philippe-Ernest Godet* est né à Neuchâtel (Suisse) le 23 avril 1850 et il y est décédé le 27 septembre 1922. Après des études en droit, il débuta sa vie professionnelle comme avocat en 1873. Il céda ensuite à son goût pour les lettres : de 1881 à 1884, il fut le rédacteur de la *Suisse libérale* et collabora aussi à la *Gazette de Lausanne* et à d'autres périodiques helvétiques. En 1884, il entra comme professeur de littérature à l'École supérieure des

PROMENADE  
AUX  
GORGES DE L'AREUSE<sup>5</sup>

*C'était un vert sentier sous une ombre amoureuse.*

GIDE.

I

EN été, quand vient le dimanche,  
La foule des Neuchâtelois,  
Délaissant la grand'route blanche,  
Va chercher la fraîcheur des bois.

Plus loin que l'Evoles et Serrière,  
Plus loin que Colombier, plus loin  
Que Bôle, qu'on laisse en arrière,  
Que Boudry, tapi dans son coin,

8

---

jeunes filles ; il passa ensuite au Gymnase et, en 1900, devint titulaire de la chaire de littérature de l'académie de Neuchâtel. Philippe Godet a laissé des poésies, des biographies, des pièces de théâtre, une volumineuse *Histoire littéraire de la Suisse française*, ainsi que *Madame de Charrière et ses amis*, qui dépeint la société romande d'avant la Révolution.

<sup>5</sup> Voir aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, enveloppe n° 74 « Suisse », ce poème de Philippe Godet, imprimé à Neuchâtel par Attinger, 4 pages, et daté à la fin : « *Neuchâtel, 15 février 1879* ». En haut de la page 1, mention manuscrite autographe de l'auteur : « *19 février 79. À Jean Aicard. Ph. Godet* ». — L'Areuse est un torrent de montagne qui prend sa source à Saint-Sulpice et coule vers l'est pour aller se jeter dans le lac de Neuchâtel. Elle longe Val-de-Travers, Môtiers, Couvet, Travers, Noiraigue. Puis elle forme des gorges fort encaissées avant de traverser Boudry et de rejoindre le lac. Un chemin qui va de Noiraigue à Boudry permet de longer l'Areuse en descendant dans les gorges : il passe par le Champ-du-Moulin, dont le *Restaurant de la Truite* existe toujours, les gorges, le Pré-des-Clées et le chalet *La Tempérance* de Philippe Suchard.

Il est un hameau plein de grâce,  
Trois-Rods, dont plus tard on dira :  
— « Ici naguère on vit la trace  
Du sinistre phylloxera. »

Passons : ce souvenir morose  
Assombrit le cœur qui riait...  
Vite, allons prendre quelque chose  
Chez la bonne dame Udriet.

II

ADIEU, vieille auberge modeste,  
Dans le bon style d'autrefois...  
Amis, descendons d'un pied leste  
Le vert sentier qui fuit sous bois.

Salut ! pont rustique et sauvage,  
Salut ! torrent, fourrés épais !  
Sur la mousse de ce rivage  
Heureux qui peut rêver en paix !

Ici, l'onde verte et profonde  
Paraît s'arrêter dans son cours,  
Comme si, loin du vaste monde,  
Elle voulait dormir toujours.

Mais, plus haut, l'Areuse folâtre  
Nous réserve un autre tableau :  
Voyez cette écume blanchâtre...  
Est-ce de la neige ou de l'eau ?

9

On dirait, Naïade en colère,  
Que nous importunons tes jeux,  
Car la solitude doit plaire  
À tes caprices orageux !...

Cependant, ô beauté farouche,  
Je te suivrai dans tes détours ;  
J'aime les accents de ta bouche,  
Tes cris, tes gémissements sourds.

Mon regard sonde la retraite  
Où grondent tes flots en courroux...  
Ici j'écoute, je m'arrête,  
Ta voix seule vient jusqu'à nous :

Au fond de la gorge étranglée  
On entend un râle puissant...  
C'est la Reine de la vallée  
Qui suit sa route en bondissant !

### III

MES amis, c'est ici qu'on monte  
À la sombre grotte du Four,  
Lieu naguère, à ce qu'on raconte,  
Propice aux rendez-vous d'amour...

C'est ici, dans les jours de fête,  
Que le druide vénéré  
S'avavançait, portant sur sa tête  
La couronne de gui sacré.

Mais ce sont là choses antiques,  
Où s'égare le plus malin...  
Pour le moment, soyons pratiques  
Et dînons au Champ-du-Moulin...

Déjà, dans la poêle qui chante,  
La truite étale ses appas...  
Ô sollicitude touchante !  
L'Areuse fournit le repas !

### IV

À Noiraigue allons d'une traite !  
Voici le bon Val-de-Travers,  
Où les amis, d'un air de fête,  
Nous recevront à bras ouverts.

Bon sentier, par miracle insigne,  
Nul de nous ne t'a trouvé long,  
Car tu conduis en droite ligne  
Chez les braves gens du Vallon !

### V

MAIS je n'ai pas dépeint sans doute  
Tous les agréments du chemin :  
Nous aurions pu dîner en route,  
Sans aller au Champ-du-Moulin.

Voyez, là-haut, le Pré des Clées :  
Il est d'un sympathique abord ;  
Là, vous trouverez rassemblées  
Toutes les douceurs du confort.

C'est le chalet de *Tempérance*,  
Où l'excellent Monsieur Suchard  
Déploie avec persévérance  
Les cent ressources de son art...

Cette hospitalière demeure  
S'ouvre à tous, tous y sont admis ;  
Chocolat pour tous, à toute heure :  
Le Chalet n'a que des amis.

Cependant (car il faut tout dire),  
Amis, n'allez pas oublier  
De mettre dans la tirelire...  
Mettez-y ! C'est pour le sentier !

Chacun apporte son offrande,  
On réunit ces petits riens,  
Et c'est ainsi qu'une œuvre grande  
Triomphe par d'humbles moyens.

*Neuchâtel, 15 février 1879. PH. GODET.*

Ses contemporains ont toujours été unanimes à reconnaître à Jean Aicard un talent personnel et inégalable pour « dire le vers » : des vers déclamés par lui, même s'ils étaient de faible qualité, sortaient magnifiés de sa bouche au point d'en paraître excellents ! C'est pourquoi il était très demandé dans les soirées mondaines et exerçait toujours sur son public une véritable fascination. Fort de ce talent naturel, il se lança donc dans des tournées poétiques, y apportant principalement ses œuvres personnelles afin de les faire connaître, notamment un peu avant ou au moment de leur publication.

Notre poète fit cinq « voyages littéraires » en Suisse et en profita pour visiter quelque peu les contrées qu'il parcourait. Il fut également reçu dans les meilleures familles, toujours heureuses de posséder, le temps d'une soirée intime, le jeune Provençal promis à un brillant avenir.

### Premier voyage : avril 1878 – *Othello*

Jean Aicard fit son premier voyage en Suisse en 1878. Notre écrivain venait d'avoir trente ans et, à l'occasion de la représentation en l'honneur de l'acteur Prosper Bressant donnée sur la scène de la Comédie-Française le 28 février 1878, les acteurs du Français interprétèrent un long fragment de sa récente traduction en vers français de l'*Othello* de Shakespeare. À défaut d'avoir pu faire jouer toute la pièce et d'en avoir proposé une édition complète, notre écrivain décida de la faire connaître à l'occasion de *lectures* publiques, au cours desquelles les principaux passages seraient déclamés et commentés.

L'arrivée du poète fut signalée dès le début mars :

On nous annonce de Paris l'arrivée très prochaine dans notre ville d'un littérateur des plus distingués et dont le nom a été mis tout récemment en évidence, à l'occasion de la représentation d'adieu du Théâtre français, en l'honneur et au bénéfice de Bressant. Un fragment de la traduction en vers d'*Othello* par M. Jean Aicard a été joué pour la première fois sur la première scène française par Mlle Sarah Bernhardt et M. Mounet-Sully.

Cet essai, qui se faisait dans des circonstances défavorables, a été très discuté dans le public et dans la presse, mais tout le monde a été d'accord sur le mérite hors ligne de la traduction.

M. Aicard se propose, nous écrit-on, de faire à Genève, une série de conférences littéraires et dramatiques, et il nous arrive

précédé d'une réputation qui lui vaudra, nous n'en saurions douter, un accueil empressé de la part du public <sup>6</sup>.

puis rappelée à la fin du mois :

Nous avons annoncé, il y a quelques semaines, la prochaine arrivée dans notre ville d'un jeune poète du plus rare talent, M. Jean Aicard, l'auteur de poésies charmantes qui sont dans toutes les mains et d'une traduction d'*Othello* qui a réussi à introduire ce chef-d'œuvre au Théâtre français. Des circonstances indépendantes de sa volonté avaient contraint M. Aicard à ajourner l'accomplissement de sa promesse que des amis lui ont fort heureusement rappelée. M. Aicard qui dit les vers comme il sait les écrire fera entendre, mardi à 2 h., dans la salle de l'Athénée, quelques scènes en grande partie inédites de sa traduction d'*Othello*. Ceux qui ont le culte du génie de Shakespeare, et ils sont nombreux parmi nous, n'ont point à craindre ici les désenchantements qui s'associent trop souvent à ce mot de traduction. L'œuvre tout entière se déroulera devant eux, dans sa splendeur vivante, et cela dans une langue si large, si simple et si grande qu'ils s'apercevront à peine qu'elle ne se présente pas sous sa forme originale. C'est là le plus grand éloge que nous puissions faire de M. Aicard et c'est celui, nous le savons, qui peut lui être le plus sensible, car un poète de premier ordre peut seul s'approprier à ce point la pensée du poète sans rival <sup>7</sup>.

<sup>6</sup> *Journal de Genève*, 49<sup>e</sup> année, n° 56, jeudi 7 mars 1878, « Faits divers », page 3, colonne 2.

<sup>7</sup> *Journal de Genève*, 49<sup>e</sup> année, n° 76, samedi 30 mars 1878, « Faits divers », page 3, colonne 1. Nouvelle annonce dans ce même journal, n° 78, mardi 2 avril 1878, « Faits divers », page 3, colonne 4.

Jean Aicard semble être arrivé à Genève (canton de Genève) le lundi 1<sup>er</sup> avril. Le mardi 2 à 14 heures, dans la salle de l'Athénée <sup>8</sup>, il donna une première lecture de son *Othello* :

Nous avons eu déjà l'occasion de résumer l'impression extrêmement vive qu'avait produite sur nous la lecture de la traduction en vers de l'*Othello* de Shakespeare de M. Aicard. C'est une œuvre pleine de force, de grandeur et même d'originalité, quoique ce dernier éloge puisse paraître incompatible d'abord avec l'idée de traduction. Mais les auditeurs de M. Aicard, ceux que, hier, à l'Athénée, il a entraînés à sa suite dans les terribles péripéties de ce drame sans pareil dans l'histoire littéraire ne nous désavoueront pas : ils n'ont vu qu'un poète, ils n'ont nulle part aperçu de traducteur <sup>9</sup>.

et la renouvela le jeudi 4 à 14 heures au Casino de Saint-Pierre <sup>10</sup>.

Devant le succès de ses interventions, notre poète annonça une troisième séance, à l'Athénée, pour la soirée du vendredi 5 avril. La lecture d'*Othello* y fut suivie de quelques poèmes nouveaux et inédits, notamment :

<sup>8</sup> À Genève, le palais de l'Athénée a été financé par le banquier Jean-Gabriel Eynard pour être le siège de la Société des arts Il a été construit en 1863 sous la direction des architectes Gabriel Diodati et Charles Schaeck. Au rez-de-chaussée, la *salle des Abeilles* – ainsi nommée en raison des fresques qui la décorent – accueille spectacles et concerts.

<sup>9</sup> *Journal de Genève*, 49<sup>e</sup> année, n° 79, mercredi 3 avril 1878, « Faits divers », page 3, colonnes 2-3.

<sup>10</sup> La nouvelle Société de musique de Genève, fondée en septembre 1823, fit l'acquisition de la maison Hentsch, bordant la cour de la cathédrale Saint-Pierre, et y aménagea des locaux et une salle de concert, achevés à la fin de l'année 1825. Ce bâtiment accueillit également le conservatoire de la ville de 1835 à 1858. Le casino fut transformé en *Théâtre de la cour Saint-Pierre* en 1948.



## André Chénier<sup>11</sup>

Venez autour de moi, toutes, si j'en suis digne,  
Piérides au front ceint de lauriers et de vigne,  
Venez car je veux dire un nom que vous aimez,  
Fier entre les plus purs et les mieux renommés.  
Que si ma voix n'a rien, Muses, qui vous attire,  
Venez en l'honneur seul du nom que je vais dire,  
Car aux siècles nouveaux nul n'a mieux hérité  
Des anciens Grecs la grâce et la simple beauté,  
Nul n'a fait mieux connaître à notre âge moderne  
Votre chœur souverain et qu'Apollon gouverne ;  
Nul n'a fait mieux chérir vos chants trois fois sacrés.  
Je nomme André Chénier : Piérides, accourez.

Et toutes à ma voix, chastes et demi-nues,  
Toutes à ce seul nom près de moi sont venues :  
Il suffit, pour revoir les anciens dieux bannis,  
De nommer ce chanteur qui les a rajeunis.

Et les Muses m'ont dit : « Pour mieux chanter le maître,  
Écoute-nous, enfant, nous qui l'avons vu naître,  
Nous qui l'avons tenu, tout petit, dans nos bras,  
Écoute nos discours, — tu les répéteras. »

Et quand le chœur divin, entouré de lumière,  
Se tut, c'est ÉRATO qui parla la première :

<sup>11</sup> AICARD (Jean), *André Chénier*, manuscrit autographe, belle mise au net, 11 feuillets (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XII », chemise n° 359).

« Je suis la Muse aimante. Or, je vis un matin  
Sommeiller, souriant hélas ! à son destin,  
Un enfant que berçait une femme de Grèce  
Et je lui fis le don le plus doux, la tendresse.  
Il s'éveilla, connut sa mère, et de sa voix  
Hésitante, l'enfant, pour la première fois,  
De lui-même implora les baisers de la mère,  
Et ce fut cet ANDRÉ qui descendait D'HOMÈRE.  
Depuis lors, grandissant, je fis croître en son cœur  
Alliée à sa force une fière douceur,  
Et dans ses chants divins, même quand Éros brûle,  
Un souffle de fraîcheur suavement circule.  
Et soit que Lydé parle, ou la blanche Daphné  
Pour qui, s'imaginant aux mépris condamné,  
Meurt ce jeune malade, honneur de mon poète ;  
Soit que Lycus, à l'heure où le festin s'apprête,  
Laisse sa fille ouvrir la porte au Mendiant ;  
Soit qu'André chante Homère et Sicos l'accueillant,  
Ou soit que sa Myrto, sa jeune Tarentine,  
Blanche, roule soudain sous la vague marine,  
Que l'Hymen la regrette et les Nymphes en pleurs  
Honorant son tombeau de larmes et de fleurs ;  
Soit que, captif lui-même, une jeune captive  
Touche encor sa misère au malheur attentive,  
Toujours on sent pleurer sa tendresse, et toujours  
La grâce de son cœur ennoblit ses amours.  
Et nous, les Muses sœurs, nous fûmes étonnées,  
Nous que des dieux récents hier ont détrônées,  
D'inspirer et d'ouïr en ce siècle des chants  
Où les transports d'Éros parussent si touchants,  
L'amitié douce unie à l'amour moins fragile,  
Et le dernier des Grecs plus tendre que Virgile. »

POLYMNIE à ces mots : « Moi, j'ai dans son esprit  
 Fixé le sens profond de tout ce qu'il apprit,  
 Et la forme ou le bruit de ces choses passées  
 Qui se perdent souvent par d'autres effacées ;  
 Et quand ses souvenirs hésitaient incertains,  
 Je les lui ranimais, même les plus lointains,  
 De sorte que par moi qui chantais accoudée  
 L'idée aux anneaux d'or se liait à l'idée,  
 Et remontait par moi d'un ordre harmonieux  
 À la première enfance, à la Grèce, aux aïeux,  
 Car j'éveillais en lui des temps qu'il n'a pu vivre,  
 Et souvent il dut croire avoir en quelque livre  
 Puisé des souvenirs qu'il tenait de son sang  
 Et qu'il avait au monde apportés en naissant.  
 Ainsi, grâce à mes soins, antique et rajeunie  
 Une race chanta par la voix du génie ;  
 C'est ainsi que par moi ce poète a chanté  
 Mêlant tant de jeunesse à tant d'antiquité. »

THALIE ensuite : « Et moi, par-dessus toutes choses,  
 Moi je lui fis chérir les moissons et les roses,  
 Le spectacle animé des travaux dans les champs  
 Que le divin Virgile honora de ses chants,  
 Les longs bourdonnements d'abeilles travailleuses  
 Se suspendant en grappe aux branches des yeuses,  
 La flûte des bergers et le rude labour  
 Que suivent des loisirs propices à l'amour. »

EUTERPE dit alors : « Quoi que fit le poète,  
 Moi j'y portais soudain cette vertu secrète,  
 Ce pouvoir d'*amuser*, épars dans tous ses vers,  
 D'où naît l'heureux oubli des maux longtemps soufferts. »

TERPSICHORE aussitôt : « Aujourd'hui la parole,  
 Savante à frapper l'air, touche, blesse ou console ;  
 Mais avant qu'un langage eût permis aux amants  
 D'exprimer à loisir leurs subtiles sentiments,  
 C'est moi qui par le geste et le pas de la danse  
 La première exprimai l'amour et la cadence,  
 Et réglai sur le bruit égal des cœurs humains  
 Le battement des pieds et les poses des mains,  
 En sorte que les mots, dactyles et spondées,  
 Harmonieux danseurs enlacés aux idées,  
 Qu'ils racontent l'espoir, la colère ou l'amour,  
 N'eurent, pour être beaux, qu'à m'imiter un jour...  
 Et que de fois, afin de l'instruire à ma grâce,  
 Rappelant à Chénier les chœurs d'enfants d'Horace,  
 Je les lui montrai seuls, la nuit, au fond des bois,  
 Et, par les clairs de lune amis, combien de fois  
 Je lui fis sur les monts voir à la dérobée  
 Les satyres dansants qu'imité Alphaesilée.  
 Et je lui rappelais comment, m'obéissant,  
 Jadis l'hiérophante exprimait en dansant  
 Ces mystères encore enveloppés de voiles :  
 Les révolutions et l'ordre des étoiles... »

URANIE à ces mots : « Ce que cache la nuit  
 Sur mon globe étoilé mon sceptre d'or le suit,  
 Et j'ai mené souvent cet enfant de la terre  
 Par la main dans l'espace aux sources du mystère. »

CALLIOPE parla : « Moi je mis dans son cœur  
 Un désir de dompter, patiemment vainqueur,  
 Le mystère éternel qui se défend dans l'ombre.  
 Je lui dis le rapport du Rythme avec le Nombre

Et cette chaîne d'or qui va de l'homme au ciel ;  
 Puis je lui présentai l'éloquence et le miel.  
 Et c'est par moi qu'un jour ce doux chanteur de Grèce  
 Conçut Hermès, et put, fier rival de Lucrèce,  
 Après tous les plaisirs du monde extérieur  
 Et Néère plaintive et l'aegipan rieur,  
 Après cet *art d'aimer* tout embaumé de roses,  
 Tenter d'un vers profond la *Nature des choses*. »

MELPOMÈNE tragique alors dit à son tour :  
 « J'ai soufflé la colère à ce cœur plein d'amour.  
 Ce poète candide et tout plein de tendresse  
 Aimait la liberté, qui fut chère à la Grèce,  
 Mais, tranquille au-dessus des partis combattants,  
 Il parla de concorde aux haines de son temps,  
 Et, rêveur attristé par l'âpre politique,  
 Dans sa pitié moderne ayant la force antique,  
 Il connut les cachots et les triples verrous  
 Parce qu'il dit : « Clémence ! » à l'heure du courroux.  
 Alors je vins à lui qui tout à coup farouche,  
 Pâle, le fiel au cœur et l'iambe à la bouche,  
 Tranquille et téméraire, étonné de son sort,  
 Insulta la tempête et provoqua la mort.  
 Il mourut. — Moi qui suis la Muse redoutable,  
 Moi qui connus Atrée et son horrible table,  
 Je pleurai quand je vis ce jeune homme si beau  
 Marcher... Il sut mourir et n'eut pas de tombeau.  
 ... Ô mes sœurs, c'est ainsi que périt notre Orphée.  
 Mais l'Èbre encor redit la chanson étouffée  
 Que sa tête exhala roulante dans les eaux,  
 Et le lieu de sa mort fait chanter les oiseaux ! »

Tous ces chants, où l'éloge avec l'éloge en lutte  
 Croît sans cesse, inspiraient Clio. Sa double flûte,  
 Sonnant sur sa lèvre, avait d'un doux accord  
 Suivi tout ce récit de l'enfance à la mort.  
 Quand il fut achevé, d'un souffle plus sonore  
 Sur sa flûte Clio se fit entendre encor,  
 Et cent fois répétés les sons mélodieux  
 Disaient... que mort si jeune on est aimé des dieux ;  
 Et, — tout en gémissant sur l'œuvre inachevée, —  
 Disaient... les fragments, beaux d'une beauté rêvée,  
 Quelles grâces la mort laisse à qui meurt enfant,  
 Et sur tant de débris la gloire triomphant ;  
 Les poètes nouveaux prenant à son ouvrage  
 Mille tours dont s'accroît le trésor du langage,  
 Et jeune à tout jamais Chénier dès aujourd'hui  
 Immortel dans son œuvre et dans l'œuvre d'autrui.

Et quand se tut Clio, Muse de la louange,  
 La troupe, qui se plaît aux strophes qu'on échange,  
 D'un invisible vol, pleurante, s'en alla,  
 Disant : « Lorsqu'il naquit, nous étions toutes là ! »

Et, sur de nouvelles instances d'un public enthousiasmé, notre poète offrit une soirée gratuite, à la salle de l'Aula<sup>12</sup>, le lundi 8 avril à 20 heures.

Jean Aicard donna une lecture de son *Othello* au Casino-Théâtre de Lausanne<sup>13</sup> (canton de Vaud) le mardi 9 avril ; il

<sup>12</sup> La salle de l'Aula est une des salles de conférences de l'université de Genève.

<sup>13</sup> Le Casino-Théâtre de Lausanne a été construit sous la direction de l'architecte Jules Verrey et inauguré au printemps 1871. Il offrait alors une

passa également à Neuchâtel (canton de Neuchâtel) puis s'offrit quelques jours de détente.

Ultime soirée à Genève le lundi 15 avril dans la grande salle du Casino de Saint-Pierre : Jean Aicard y lut les principales scènes de sa traduction en vers français, encore inédite, de *Faust*<sup>14</sup>, les dernières scènes d'*Othello* et quelques morceaux de poésie.

Enfin, le lendemain, mardi 16 avril, au Casino-Théâtre, le poète fit ses adieux à son public de Lausanne et s'en revint à Paris.

Au cours de ce voyage, Jean Aicard fut élu membre honoraire de la Société de Belles-Lettres de Lausanne<sup>15</sup>.

---

grande salle pouvant accueillir huit cents spectateurs et un foyer ou « salle des petits concerts » pour des réunions moins nombreuses.

<sup>14</sup> AICARD (Jean), *Faust*. — Au début de ses études à Paris, Jean Aicard avait décidé, notamment sur les conseils de Léon Laurent-Pichat qui l'invitait à étudier la littérature germanique, d'apprendre l'allemand. Ses progrès ayant été rapides, il s'enhardit à réaliser une traduction du *Faust* de Goethe, en collaboration avec son ami Elzéar Bonnier-Ortolan. La traduction et la mise en vers étaient achevées au début mai 1869, quand Jean Aicard quitta Paris pour un séjour en Provence : la pièce comptait alors cinq actes en dix tableaux (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 19, n° 7, chemise « Jean Aicard & Elzéar Bonnier. *Faust* – traduction en vers »). Elzéar présenta la pièce au comité de lecture de la Comédie-Française : dans sa séance du jeudi 13 mai 1869, il la reçut « à correction » avec privilège d'une seconde lecture. Cette décision était attendue car la Comédie-Française n'était guère familière des traductions – qui étaient plutôt l'apanage de l'Odéon – et avait, à ce moment-là, un important répertoire à produire. La pièce fut ensuite reçue par le Vaudeville en août de la même année... puis par le Théâtre des Nations en décembre 1882... mais ne vit jamais les feux de la rampe ni les honneurs de la publication.

<sup>15</sup> La première Société de Belles-Lettres fut fondée le 17 novembre 1806 par cinq étudiants de l'*Academia Lausannensis* pour cultiver l'amour du pays romand et de sa littérature ; son existence fut épisodique. D'autres sociétés de Belles-Lettres virent le jour à Genève (1824) et Neuchâtel (1832). La casquette verte, principal insigne du *bellétrien*, fut introduite à Genève en 1845 et portée à Lausanne dès l'année suivante. En 1862, Belles-Lettres devint société universitaire.

## Deuxième voyage : 1879 – *Miette et Noré*, *Visite en Hollande*

Fort de son premier succès, Jean Aicard s'en revint dans la Confédération l'année suivante, accompagné de sa sœur, apportant ses derniers travaux : *Miette et Noré* – qui n'était pas encore achevé – et *Visite en Hollande*, sur le point de paraître.

*Miette et Noré* est un long poème de plus de sept mille vers, à la fois roman en vers et épopée régionaliste, qui, sous le prétexte d'une histoire sentimentale, célèbre la Provence : le choix des paysages, l'originalité des types populaires et la justesse des sentiments exprimés font valoir les différentes facettes de la vie et de la société méridionales, dans une peinture exacte de scènes de la vie réelle du peuple de Provence. Par ailleurs, l'auteur a également voulu truffer son discours – écrit en français – de provençalismes traduisant le génie local et unissant les idiomes de la petite patrie à la langue française, instrument de l'unité politique de toutes les régions dans la grande patrie.

La trame de l'histoire est des plus simples : fille d'un ivrogne endurci, Miette est pauvre... tandis que Noré est riche car son père, Jacques-André, un travailleur infatigable, a bien géré ses affaires et est parvenu à une belle aisance. Il rêve pour son héritier une union bien assortie et veut lui faire épouser Norine que la nature a également bien dotée. Mais, un jour, Noré abuse de la faiblesse de Miette. Elle fait en vain un pèlerinage aux Saintes-Maries de la mer : la faute a porté son fruit. Noré avait projeté de revenir vers Norine mais son père, en présence du malheur de Miette et de la faute de son fils, oublie les intérêts matériels et laisse parler sa vieille conscience. Le fils prend la mesure de ses devoirs et les jeunes gens peuvent alors s'unir.

Cette intrigue pastorale très classique est prétexte à décrire les grands spectacles de la vie champêtre, à dessiner des scènes gracieuses et pittoresques. Les descriptions sont superbes, les scènes idylliques ont un charme délicieux.

*Visite en Hollande* est d'un genre bien différent. Appelé dans ce pays pour y lire son *Othello*, Jean Aicard s'y rendit fin novembre et début décembre 1878. Il visita plusieurs villes – Amsterdam, Leyde, Dordrecht, La Haye, Schéveningue, Rotterdam – et en rapporta un album de voyage formé de morceaux détachés, de tableaux de genre ou de paysages, mais aussi de détails particuliers à la vie, aux mœurs, au caractère, à l'esprit hollandais.

Durant son voyage, il fit parvenir des notes à l'*Événement*, en prose et en vers ; à son retour, il les réunit en un petit volume qui parut en février 1879<sup>16</sup>.

Pour ce deuxième voyage en Suisse, Jean Aicard se rendit tout d'abord à Neuchâtel, à l'invitation des étudiants bellétriens de la ville :

Les nombreux amis que M. Jean Aicard a laissés à Genève seront heureux d'apprendre que l'éloquent poète auquel ils ont dû, l'an passé, tant d'émotions charmantes se prépare à venir très prochainement revoir une ville où l'attirent, lui aussi, bien des souvenirs. Appelé à Neuchâtel le 18 de ce mois par une invitation des étudiants de la Société de Belles Lettres, M. Aicard passera ensuite quelques jours à Genève<sup>17</sup>.

<sup>16</sup> AICARD (Jean), *Visite en Hollande*, 1/ Paris, Sandoz et Fischbacher, février 1879, in-12, 142 pages. 2/ Paris, Sandoz et Fischbacher, fin avril 1879, in-12, 142 pages.

<sup>17</sup> *Journal de Genève*, 50<sup>e</sup> année, n° 38, vendredi 14 février 1879, « Faits divers », page 3, colonne 3.

Son programme fut annoncé aussitôt après :

On nous apprend que la Société des Étudiants de Belles-Lettres a eu l'heureuse idée, tout en invitant M. Jean Aicard, poète, l'un de ses membres honoraires, à assister à son prochain banquet, de l'engager à profiter de son passage dans notre ville pour y donner une ou deux séances de poésie. — M. Aicard a répondu affirmativement à cet appel. Nous aurons donc le plaisir d'entendre de nouveau cette voix sympathique, et le succès ne sera pas moindre sans doute que l'année dernière. — On se rappelle que M. Aicard avait lu plusieurs fragments de sa belle traduction d'*Othello* et divers autres poèmes très goûtés. Cette année, il nous offrira la primeur de plusieurs pièces inédites, entr'autres quelques chants d'un grand poème provençal intitulé *Miette et Noré*. C'est un récit dramatique résumant les caractères et les mœurs de la Provence, car Jean Aicard est un fils de ce pays de lumière, qu'il a admirablement chanté dans ses *Poèmes de Provence*.

Jean Aicard est non seulement un des poètes éminents de la nouvelle génération, il est encore un remarquable *diseur* de vers. Nous ne nous rappelons guère avoir jamais entendu déclamer l'alexandrin avec plus d'ampleur, d'une voix plus vibrante, d'un accent plus ému. Tout est sympathique chez cet artiste au cœur noble et aux inspirations ardentes et colorées. — Les Cercles littéraires parisiens auxquels Jean Aicard a lu des fragments de son poème provençal, l'ont applaudi comme une œuvre hors ligne : c'est donc une bonne fortune pour notre ville de recevoir à son tour, avant toute autre en Suisse, la primeur de cette œuvre inédite.

Nous souhaitons au poète provençal de retrouver tout son auditoire de l'année dernière, accru de toutes les personnes qui ne l'ont pas encore applaudi et qui ne laisseront pas, cette fois,



passer sans en profiter, cette occasion d'entendre de beaux vers de la bouche même de leur auteur.

Les séances auront lieu à la salle circulaire, probablement mercredi et jeudi prochains. Une annonce ultérieure fixera le public à cet égard <sup>18</sup>. M. L.

Le banquet des étudiants, donné pour le 40<sup>e</sup> anniversaire de leur société, connut le succès des manifestations de ce genre, encore augmenté par la présence inhabituelle d'un jeune littérateur de belle renommée :

Neuchâtel. — On lit dans l'*Union libérale* :

« Le banquet annuel par lequel la société de Belles-Lettres a célébré hier son 40<sup>e</sup> anniversaire a été une belle et joyeuse fête. Environ 90 personnes, professeurs, membres honoraires, étudiants, bellétrien nombreux de Lausanne et de Genève, se pressaient dans les salles du cercle du Musée, qu'on trouvait trop petites encore.

« C'était un spectacle curieux que celui de cette réunion exceptionnellement nombreuse d'anciens bellétrien, représentants de toutes les générations studieuses de notre ville depuis 40 années, — tous, depuis le membre fondateur de 1839 jusqu'au plus jeune honoraire, unis dans une même joie et dans les mêmes souvenirs. Est-il besoin de dire que des toasts nombreux ont été portés à tout et à tous, qu'on a beaucoup chanté les vieux airs du chansonnier bellétrien, qu'on a lu beaucoup de vers ? Est-il besoin de dire — phrase consacrée — que la plus franche gaieté n'a cessé de régner... ?

« Le fait saillant, qui a donné son relief à cette fête littéraire, c'est la présence de M. Jean Aicard, le poète applaudi hier par

<sup>18</sup> *Feuille d'avis de Neuchâtel et du vignoble neuchâtelois*, 114<sup>e</sup> année, n° 20, samedi 15 février 1879, « Communication », page 4, colonne 2.

le public, et qui, pour se reposer de ses succès, est venu s'asseoir, coiffé, lui aussi, de la casquette verte, au joyeux banquet auquel on l'avait convié. Abusant de son inépuisable obligeance, l'auditoire a fait dire au poète beaucoup de ses vers, qui désormais sont populaires parmi les amis des lettres à Neuchâtel.

« Tous garderont un long souvenir de ce banquet, mélange heureux de tradition et d'imprévu, vraie fête pour tous et qui, une fois de plus, atteste aux yeux des anciens bellétrien la vitalité de leur société, l'ardeur qui anime les jeunes et le bon esprit qui inspire leurs travaux.

« Une collecte faite au cours du banquet en faveur des victimes du désastre de Meyringen a produit la jolie somme de 95 fr. <sup>19</sup> »

Notre poète fut accueilli à Neuchâtel par l'avocat Philippe Godet qui avait organisé les spectacles. Il y donna deux séances dans la salle circulaire du Gymnase <sup>20</sup>, les mercredi 19 et jeudi 20 février, à 17 heures, abandonnant une partie de la recette au profit du village de Meyringen, chef-lieu du district de l'Ober-Hasli, dont plus de cent maisons venaient d'être détruites par un immense incendie.

À Lausanne, c'est Fédor van Muyden <sup>21</sup> qui, missionné par Philippe Godet, organisa les deux soirées des samedi 22 et lundi

<sup>19</sup> *Gazette de Lausanne et Journal suisse*, 80<sup>e</sup> année, n° 44, vendredi 21 février 1879, « Confédération suisse. Neuchâtel », page 3, colonne 2.

<sup>20</sup> En Suisse, le *gymnase* est l'équivalent français du lycée. Le gymnase cantonal de Lausanne a été fondé en 1873 et était alors hébergé dans les locaux de l'université. Les élèves y entraient à l'âge de quinze ans et suivaient trois années d'enseignement au terme desquelles ils devaient obtenir la *maturité* (équivalent de notre baccalauréat), ouvrant l'accès à l'enseignement supérieur. La *salle circulaire* du gymnase était une sorte de salle des fêtes, pouvant accueillir diverses manifestations nombreuses (conférences, concerts, festivités).

<sup>21</sup> Fédor-Henri-Hermann van Muyden, né à Lausanne le 2 mai 1845 ; décédé à Lausanne le 28 janvier 1919. Banquier.

24 février, à 16 heures, dans la salle des concerts du Casino-Théâtre. Et, le mardi 25, Jean Aicard participa à la soirée musicale et littéraire de la société vaudoise des Beaux-Arts et récita quelques vers.

Puis, à Genève, il parut dans deux séances : le mercredi 26 février à 20 heures, au Casino de Saint-Pierre ; et le mardi 4 mars à 14 heures à la salle de l'Athénée (*Miette et Noré*).

Sur le chemin du retour, nouveau passage à Lausanne, mercredi 5 mars, à 16 heures, salle des concerts du Casino-Théâtre : pour varier ses prestations, le poète reprit son *Othello*. Et le vendredi 7 à 19 heures 30, même lieu, dernière séance avec *Miette et Noré*.

Enfin, ultime soirée à Neuchâtel le samedi 8 mars à 20 heures au théâtre<sup>22</sup>, avec une lecture de *Miette et Noré*. Dans son compte rendu, le chroniqueur de *L'Union libérale* évoque des vers improvisés par le poète : « Nous devons, en terminant, mentionner les beaux vers improvisés par M. Aicard sur les bords de notre lac, et qu'il a lus au milieu de sa séance. On y trouve un sens exquis des beautés de notre nature, avec un souci presque minutieux de l'exactitude du détail. Aussi n'avons-nous pu que nous étonner de l'étonnement de ceux auxquels M. Aicard a révélé le vol des cygnes sur notre lac. Le fait est assez fréquent pour que chacun puisse savoir qu'il ne figure pas, dans les vers du poète, à titre d'ornement fantaisiste, mais comme un trait caractéristique de notre paysage<sup>23</sup>. »

<sup>22</sup> Trois riches personnages de la ville fondèrent une *Maison du concert* qui fut inaugurée en 1769. Très vite, cette salle accueillit des représentations théâtrales et, après divers aménagements, devint le Théâtre de Neuchâtel en 1801.

<sup>23</sup> *L'Union libérale (Neuchâtel)*. Voir les coupures de presse, non datées, aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 47, enveloppe n° 24 « Miette et Noré », pages 144-145.

Un habitant de Lausanne, E. de Cottens, avait fait parvenir à Jean Aicard les adresses des correspondants qu'il avait à Bâle et à Berne, mais le jeune poète, fatigué par le climat rigoureux de l'hiver et ses prestations publiques, mit un terme à sa tournée poétique.

Il emporta dans ses valises ce poème d'un admirateur anonyme :

À Jean Aicard<sup>24</sup>.

D'un poète sans voix, accepte aussi l'hommage :  
Deux heures tu m'as bercé de ton divin langage,  
Deux heures, en t'écoutant, poète, j'ai rêvé  
Des jours lointains pour moi, de Miette et Noré.

Pour ces rayons perdus, pour ces heures chéries,  
Que ta voix, un instant, fit sortir du néant,  
Pour tes chansons si belles et pour tes mélodies,  
Sois béni mille fois, ô poète charmant !

Mieux que le rossignol à sa compagne aimée  
Tu chantas du Très-Haut les bienfaits infinis :  
En toutes les saisons éclosent tes pensées...  
Son aurore n'a qu'un temps et son chant qu'un seul cri.

J'aime comme « tes enfants » les bleuets et la rose,  
Le ruisseau qui serpente au fond du frais vallon,  
Tout ce qui vit, qui chante, qui ose,  
Les baisers du zéphir, les coups de l'aquilon.

<sup>24</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 9, enveloppe n° 74 « Suisse ».

Je connais des forêts les senteurs pénétrantes,  
Le nom de tous les nids qu'abritent ses rameaux,  
Du printemps parfumé les brises enivrantes,  
Des rayons du soleil, les effets les plus beaux !

J'aime des doux enfants, les voix fraîches, perlées,  
Le regard si profond de leurs beaux yeux si purs,  
Leur grande bonne foi et ces larmes versées  
Que sèche un chant d'oiseau, qu'essuie un ciel d'azur.

Mais j'aime surtout, ô poète,  
Ta voix qui berce comme un chant,  
Ta voix qui tout haut répète,  
Ce que mon cœur, tout bas, comprend.

Neuchâtel Mars 79.

Mon nom ? Qu'importe,  
J'ai petit lignage.  
Hélas ! et je porte  
Trente ans, d'âge,

L'âge où l'homme déploie  
Ses ailes pour voler ;  
Où la femme reploie  
Les siennes, pour pleurer.

Retour à Paris le 12 mars au matin.

Les nombreuses activités littéraires du premier semestre et, surtout, le grand voyage à Londres avec la Comédie-Française ne laissèrent guère de loisirs au poète pour parachever *Miette Noré*. Le poème fit l'objet des travaux de l'été, à La Garde, où Jean Aicard revint à la fin du mois de juillet :

Mercredi.

Mon bon ami Monsieur André, je vous écris du théâtre-français. Je sors de chez M. Perrin qui vient de chez le ministre, et — c'est ennuyeux, — mais il n'a pas eu gain de cause pour le moment et ma nomination n'est pas pour cette fois. il n'y aura rien cette fois pour les lettres, ni pour les théâtres, ce qui est dégoûtant ! — Tout est pour les peintres que le diable enlève ! En présence de cette solution, je décide le départ pour demain soir jeudi. Nous serons dans vos bras vendredi prochain... Et nous causerons !... Je grille d'être attelé à Miette.

Je vous embrasse... Je vais annoncer cela à Jacqueline qui m'attend. Elle va être un peu ennuyée... Enfin ! — moi, je suis heureux de me retrouver.

Jean<sup>25</sup>

Jean resta à La Garde jusqu'à la fin de l'année et eut ainsi le temps nécessaire pour achever *Miette et Noré* : j'en trouve la première présentation dans *La Sentinelle du Midi* à la date du jeudi 18 décembre 1879. Il en donna une première lecture à ses collègues de l'académie du Var le lundi 22 décembre, à 20 heures 15, dans la grande salle de la mairie ; il en fit encore lecture au Cercle artistique de Marseille le mardi 13 janvier 1880. Mais la lecture la plus mémorable fut faite à Paris, dans les salons de M<sup>me</sup> Juliette Adam, devant une centaine de représentants de la presse, des arts et des lettres, le vendredi 13 février 1880. L'ouvrage, réalisé par l'éditeur Georges Charpentier, parut aux devantures des libraires à la fin février. Fort de la célébrité acquise

<sup>25</sup> Lettre autographe signée de Jean Aicard à Amédée André, du mercredi 23 juillet 1879 (Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance). — Au retour de Londres, Jean et Jacqueline étaient restés plusieurs jours à Paris, notamment parce qu'Émile Perrin avait débuté des démarches dans les ministères pour faire obtenir la croix de chevalier de la Légion d'honneur à notre poète.



au cours des lectures, le livre s'arracha : une deuxième édition fut alors imprimée, tout aussi vite enlevée. La troisième sortit en avril, augmentée d'une préface et d'un épilogue<sup>26</sup>.

### Troisième voyage : 1880 – *Davenant*

Dans la seconde quinzaine du mois de mars 1880, Jean Aicard s'en fut en Belgique pour y faire des lectures de son poème *Miette et Noré*, achevé et publié. Au retour, il enchaîna avec un troisième voyage en Suisse, emportant dans ses bagages son *William Davenant* joué l'année précédente au *Gaiety Theater* de Londres, dont la troupe de la Comédie-Française avait pris possession du début juin à la mi-juillet<sup>27</sup>.

Son voyage fut annoncé au début avril :

— Les nombreux amis que M. Jean Aicard compte à Genève, à Lausanne et Neuchâtel, seront heureux d'apprendre qu'ils auront prochainement l'occasion d'applaudir de nouveau ce talent si vigoureux et en même temps si gracieux et si sympathique. Il y a trois ans, M. Aicard était venu essayer sur ce public, très bon appréciateur des choses littéraires, l'effet de sa traduction en vers français de l'*Othello* de Shakespeare. L'année suivante, il nous avait offert la primeur d'une œuvre poétique considérable qui vient d'avoir un grand retentissement et qui a

<sup>26</sup> AICARD (Jean), *Miette et Noré*, 1/ Paris, Georges Charpentier, fin février 1880, in-18, 408 pages. 3/ augmentée d'une préface et d'un épilogue, Paris, Georges Charpentier, avril 1880, in-18, xxxii-412 pages. 4/ Paris, imprimerie E. Capiomont et V. Renault, 1880, in-8°, xxxii-413 pages. 6/ Paris, Paul Ollendorff, avril 1885, in-18, xxii-413 pages. Nouvelle édition, Paris, Ernest Flammarion, 1898, xxix-323 pages.

<sup>27</sup> Pour cette campagne théâtrale, voir AMANN (Dominique), « La Comédie-Française à Londres », *Aicardiana*, deuxième série, n° 19, 15 décembre 2016, pages 129-150.

valu à son auteur une célébrité du meilleur aloi. Chaque fois l'épreuve a été un brillant succès.

Cette année, M. Jean Aicard nous apporte une œuvre d'un caractère tout différent : c'est une pièce en vers en un acte qui peut presque passer pour inédite, car elle n'a pas été publiée et elle n'a été jouée qu'une seule fois à Londres pour la représentation d'adieux offerte au public anglais par les artistes de la Comédie-Française. C'est encore Shakespeare qui est le héros de ce petit drame, écrit en l'honneur de son génie et dans lequel l'auteur a réussi à enchâsser avec beaucoup d'art quelques-uns des passages les plus célèbres du grand tragique anglais.

Bien que la presse ait longuement analysé ce drame de *Davenant*, nous pensons que le public de la Suisse romande ne sera pas fâché de faire directement connaissance avec l'original. M. Jean Aicard lira encore un épilogue écrit pour la troisième édition de *Miette et Noré*, actuellement sous presse, un chant de ce poème et plusieurs poésies inédites. Cette lecture aura lieu pour Genève samedi à 2 heures, à la Salle de l'Athénée. On peut se procurer dès aujourd'hui des cartes chez le concierge. D'autres séances auront lieu plus tard à Lausanne et à Neuchâtel<sup>28</sup>.

La première séance eut lieu à Genève, le samedi 10 avril à 14 heures, dans la salle de l'Athénée. Jean Aicard y lut son *Davenant* ainsi que l'épilogue rajouté à la troisième édition de *Miette* et quelques poésies nouvelles et encore inédites.

Le voyage se poursuivit par Lausanne où le poète donna le même programme le mardi 13 avril à 16 heures dans la salle des concerts du Casino-Théâtre ; et s'acheva à Neuchâtel où, le vendredi 16 avril à 17 heures, le poète redonna *Davenant* et

<sup>28</sup> *Journal de Genève*, 51<sup>e</sup> année, n° 82, mercredi 7 avril 1880, « Faits divers », page 3, colonnes 3-4.

l'épilogue de *Miette* dans la salle circulaire du Gymnase. Cette dernière séance fut marquée par un petit incident, révélé par un des rares comptes rendus de séance publiés au cours de ce voyage :

La séance de poésie donnée vendredi dernier dans la salle circulaire du Gymnase par M. Jean Aicard a été pour lui un nouveau succès : il nous a lu... mais ici je m'arrête et je me reprends : M. Aicard n'a pas lu et ne pouvait lire, puisque ses manuscrits étaient restés à Lausanne ; vous voyez d'ici le tableau : un conférencier que le train emporte, tandis qu'apparaît sur le quai de la gare un portier d'hôtel tout chargé de paquets qu'il agite d'un geste désespéré ; vous vous représentez le poète s'efforçant, pendant le trajet, de reconstituer son œuvre, et mêlant au roulement sourd du wagon la fanfare sonore de ses alexandrins... Voilà l'histoire de Jean Aicard et pourquoi il n'a pas *lu*, mais a *joué* sa pièce vendredi. À coup sûr, *Davenant* n'y a rien perdu ; bien que le conférencier, un peu fatigué et souffrant, n'ait pas déployé dès le commencement toutes les ressources de sa diction, il n'a pas tardé à s'animer et à tenir son auditoire sous le charme puissant de ses beaux vers. Beaux vers, en effet, admirablement frappés, simples pourtant, naturels, ne visant pas au clinquant : c'est ce qui permet au poète de les retrouver ainsi dans sa tête, de les voir comme renaître naturellement dans sa mémoire, quand son manuscrit manque le train.

On a particulièrement aimé les passages de Shakespeare mis dans la bouche de William Davenant, entre autres la tirade de Macbeth, d'un saisissant effet, et le délicieux duo de Roméo et Juliette ; à la scène finale, l'émotion avait gagné tout l'auditoire, qui a longuement applaudi le poète. — Ce petit acte, dont la donnée est si simple, qui n'a pour ainsi dire pas d'intrigue,

captive cependant l'intérêt dès les premières scènes ; le vieux Davenant se compare à l'oison qui a couvé un œuf d'aigle : la question est justement de savoir si l'aigle éclosa et prendra son essor ; si Davenant acceptera l'offre des seigneurs et deviendra l'homme illustre qu'on veut faire de lui : il partira, il ne partira pas, telle est l'alternative dramatique dont le poète a tiré un puissant effet.

Nous avons beaucoup aimé l'épilogue de la troisième édition de *Miette et Noré*, qui va paraître ; et à ce propos, nous revenons en mémoire certaines critiques formulées contre la donnée de ce poème. Qu'on se rappelle que M. Aicard veut avant tout être vrai ; dans son poème, il l'est au plus haut degré, puisque c'est la mère de Miette elle-même qui lui a conté en pleurant cette histoire ; le dénouement n'est pas moins réel : le vrai Jacques-André, le paysan voûté, s'est redressé en effet pour rappeler son fils au devoir et pour consoler Miette. Sans doute, la pure et suave idylle a son charme ; mais, outre que l'idylle ne serait pas vraie, elle ne nous aurait jamais donné cette scène finale, où le vieux laboureur devient le grand justicier et impose au drame le seul dénouement vraiment moral et réparateur. C'est dans cette conception qu'est l'originalité et la force du poème<sup>29</sup>.

Par rapport au précédent, ce voyage fut de courte durée et le poète ne donna qu'une seule séance dans chacune des trois villes qu'il avait coutume de retrouver. La presse ne se fit guère l'écho de ces soirées, se contentant principalement de les annoncer.

Notre écrivain se rendit probablement compte que ses prestations n'avaient plus l'intérêt de la nouveauté et que le public

<sup>29</sup> *L'Union libérale* (Neuchâtel, Suisse), lundi 19 avril 1880.

avait varié ses plaisirs. C'est probablement la raison pour laquelle il ne fit pas de voyage en Suisse les années suivantes 1881-1883.

#### Quatrième voyage : 1884 – *Smilis* et poésies diverses

L'année 1884 débuta, pour Jean Aicard, avec la création de *Smilis* par la troupe de la Comédie-Française. Après des années d'attente, d'espoirs déçus et de refus, notre écrivain avait enfin pu faire admettre par la célèbre troupe une véritable pièce de théâtre, en quatre actes. La première eut lieu le mercredi 23 janvier et fut favorablement accueillie par la critique : Jean Aicard avait consenti à abandonner le vers pour cette histoire se déroulant dans le milieu des officiers de la Marine. La pièce eut une dizaine de représentations à Paris puis tomba en raison d'une cabale suscitée – avec bien peu d'élégance – par Francisque Sarcey, le critique du *Temps*. Elle fut toutefois publiée à la mi-février et partit pour une tournée en province, interprétée par une troupe dirigée par Émile Marck.

Pour ce quatrième voyage en Suisse, Jean Aicard apporta essentiellement sa production poétique récente. Il commença par Genève :

— M. Jean Aicard, l'auteur de la traduction en vers d'*Othello*, des *Poèmes de Provence*, de la *Chanson de l'enfant*, de *Miette et Noré*, et, — quoi qu'en aient pu dire certains feuillets parisiens, — de *Smilis*, cette œuvre fort honnête et originale, trop violemment attaquée d'ailleurs pour ne pas valoir quelque chose, est en ce moment dans notre ville où il est venu revoir ses nombreux amis. Ceux qui l'ont entendu il y a quatre ans, et qui désirent l'entendre encore, seront heureux d'apprendre qu'il fera lundi, à 2 h., dans la salle de l'Athénée, une conférence

sous ce titre "Poésies nouvelles et causerie de l'auteur." Ceux qui aiment les beaux vers admirablement lus, ne manqueront pas à ce rendez-vous<sup>30</sup>.

La séance eut effectivement lieu le lundi 31 mars à 14 heures, dans la salle de l'Athénée :

La conférence de M. Jean Aicard qui a eu lieu hier après-midi à l'Athénée, avait attiré un public très nombreux qu'elle a tenu, une heure durant, sous le charme. Les pièces de vers, encadrées dans une causerie humoristique débitée avec un naturel exquis, ont eu tour à tour un succès de sourire ou d'émotion, car il y en avait de tous les genres... et pour tous les goûts. Les connaisseurs ont pu constater que le talent du poète était en progrès et que la forme poétique en particulier, déjà si remarquable, avait gagné en fermeté, en ampleur et en précision.

M. Aicard est arrivé à ce degré de perfection dans son art où l'art même, c'est-à-dire le procédé, disparaît et s'efface devant l'effet produit. L'instrument est admirable et la musique qu'il exécute est une des plus nobles et des plus vibrantes qui se soient entendues de notre temps.

M. Aicard est parti pour Lausanne et Neuchâtel ; mais nous avons lieu d'espérer qu'il ne quittera pas notre pays sans être revenu à Genève et sans s'y être fait entendre encore une fois<sup>31</sup>.

---

<sup>30</sup> *Journal de Genève*, 55<sup>e</sup> année, n° 86, jeudi 27 mars 1884, « Faits divers », page 3, colonne 3.

<sup>31</sup> *Journal de Genève*, 55<sup>e</sup> année, n° 90, mardi 1<sup>er</sup> avril 1884, « Faits divers », page 3, colonne 1. — La séance avait été annoncée par le même journal, n° 89, dimanche 30 mars 1884, page 3, colonne 6.

Selon un plan déjà bien établi, Jean Aicard se rendit ensuite à Neuchâtel et donna une séance le mardi 1<sup>er</sup> avril, à 17 heures, dans la salle circulaire du Gymnase<sup>32</sup> :

Aicard parle très gentiment de sa pièce de *Smilis*, si malmenée par la critique parisienne : il a le bon goût de commenter gaiment l'aventure, et ce qu'il en a dit hier a été fort goûté. Puis il nous a lu des vers nouveaux, d'une originalité bien marquée de forme et de ton.

Après avoir chanté la Provence, Aicard chante maintenant ses propres rêves et ses angoisses, et toutes ses impressions personnelles : cette note lyrique, franche et sincère, à côté des froids poèmes des parnassiens, a un charme singulier, dont la poésie contemporaine se passe trop volontiers.

Ce qu'il y a toujours de plus beau, c'est ce qui est vrai ; une poésie vécue, sortant du plus profond de l'âme, voilà ce que nous donne Aicard : le poète de *Miette et Noré* n'a jamais été plus sympathique que dans cette phase nouvelle de son beau talent<sup>33</sup>.

Quelques poèmes apportés sont connus : « M. Jean Aicard nous est revenu. Il n'a pas changé : c'est bien toujours le même accent vibrant et sympathique, la même chevelure luxuriante, le même œil rayonnant et profond. Mais le poète nous a fait entrevoir une nouvelle manière : il s'est fait plus lyrique, plus subjectif. C'est autre chose, mais c'est encore charmant. Les vers que le poète a encadrés hier dans sa causerie ont ravi tous

<sup>32</sup> *Feuille d'avis de Neuchâtel et du vignoble neuchâtelois*, 119<sup>e</sup> année, n° 39, samedi 29 mars 1884, page 4, colonne 2 ; et n° 40, mardi 1<sup>er</sup> avril 1884, page 4, colonne 2.

<sup>33</sup> *Gazette de Lausanne et Journal suisse*, 85<sup>e</sup> année, n° 80, jeudi 3 avril 1884, « Confédération suisse », page 3, colonne 1.

ses auditeurs. Il y a là de purs chefs-d'œuvre. Les stances dédiées à son cheval *Cabri* n'ont pas d'analogue dans la poésie française. L'allégorie du *Papillon et de la Fée* est d'une finesse délicieuse. L'*Adieu* et le *Violon* vibrent d'une émotion profonde. L'heure que M. Aicard nous a consacrée a passé comme un charme. <sup>34</sup> »

En ce qui concerne les stances à *Cabri*, il pourrait s'agir du poème « À mon cheval », publié par *La Nouvelle Revue* en septembre-octobre 1891<sup>35</sup>. Dans son discours de réception, le 13 novembre 1924, Camille Jullian a cité cet animal : « Les lévrier de Lamartine, Jean Aicard ne les oubliera jamais, non plus que ces chevaux qui firent la fierté du grand homme aux années de sa fastueuse richesse. Nous en retrouverons le souvenir dans les chiens de *Mélita*, le Jupiter du *Diamant Noir*, dans Sultan, le cheval de *Notre-Dame-d'Amour*, Blanchet le cheval du *Roi de Camargue*, et Cabri, le cheval de Jean Aicard lui-même. »

Les trois autres poèmes cités ont été publiés dans *Le Livre d'heures de l'amour*<sup>36</sup> :

## L'ADIEU

ADIEU. J'ai dit adieu. Le meilleur de moi-même,  
Avec un long soupir, hors de moi s'est enfui :

<sup>34</sup> *Gazette de Lausanne et Journal suisse*, 85<sup>e</sup> année, n° 82, samedi 5 avril 1884, « Lausanne », page 3, colonnes 2-3.

<sup>35</sup> *La Nouvelle Revue*, 12<sup>e</sup> année, tome 72, septembre-octobre 1891, pages 375-377 et que j'ai reproduit dans *Aicardiana*, deuxième série, n° 12, 15 juin 2015, pages 142-145.

<sup>36</sup> AICARD (Jean), *Le Livre d'heures de l'amour*, 2/ Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1887 : « La petite fée », pages 54-56 ; « L'adieu », pages 193-194 ; « Le violon », pages 212-213. La première édition de cet ouvrage est parue en mars 1887 et la deuxième au mois de novembre de la même année.

Tu m'as pris tout mon cœur, voyageuse que j'aime,  
Et je suis resté là, plein de vide et d'ennui.

Je suis je ne sais où, car mon âme voyage ;  
Elle est je ne sais où : sais-je par où tu vas ?  
On m'a dit : « Vous restez tout seul, ayez courage ! »  
Mais je suis plus que seul : je ne me reste pas.

Ah ! comment tout entier ne t'ai-je pas suivie ?  
Quel devoir me retient ? Qu'ai-je à faire et pourquoi ?  
N'as-tu pas emporté la raison de ma vie,  
Et n'est-ce pas mourir que d'être absent de soi ?

Adieu. Je te l'ai dit, ce mot profond, si triste,  
Et des pleurs tout à coup m'en reviennent aux yeux,  
Car à tous les départs je sais qu'un spectre assiste,  
Que la mort est partout où se font des adieux !

Adieu. Toutes les fois qu'il frappe notre oreille,  
Ce mot cruel, qu'on dit tout bas et sanglotant,  
On craint que le malheur qui dormait ne s'éveille !  
On sait qu'il vaudrait mieux se taire en se quittant.

Adieu. Ce mot nous dit : « Téméraires, tout passe ! »  
Nous n'avions entre nous que notre volonté ;  
Puisque nous y mettons le temps avec l'espace,  
Dieu qui s'indigne y peut mettre l'éternité !

C'est une mort d'un temps, l'absence, et c'est un crime :  
Sachons bien que c'est mal, et que nous tentons Dieu,  
Quand l'âme, s'absentant de l'être qu'elle anime,  
Avec un être aimé s'en va dans un adieu !

## LE VIOLON

QUAND l'humble violon, sous la main qui l'anime,  
Frémit, tremble, tressaille, et bondit en accords,  
Vous n'y pensez jamais, que son âme sublime  
Use ineffablement les fibres de son corps !

Vous rêvez ; vous suivez les sons, chemins du rêve,  
Dont le caprice errant va, vient, tourne et s'enfuit,  
Monte comme la vague et se brise, — ou s'enlève  
Comme un oiseau de flamme en essor dans la nuit !

Vous rêvez ! Cependant, lui, l'instrument magique,  
Où bat comme du sang l'harmonie aux grands flots,  
Il sent bien qu'il se meurt, en donnant sa musique  
Fait avec de sa vie expirante en sanglots.

N'importe ; vous voulez l'entendre ? il n'est plus libre !  
Il s'abandonne au dieu des amours éplorés,  
Et c'est pour vous qu'il chante et qu'il meurt, et qu'il vibre,  
Et qu'il voudra mourir tant que vous le voudrez.

Parfois dans le torrent d'accords qui le secoue,  
Écoutez !... une corde a cassé brusquement !  
Mais voici que pressé plus fort contre la joue  
Il chante et pleure encor, le fragile instrument.

Et moi, j'entends souvent, mystérieuse et frêle,  
Rompre et crier en moi, quand je chante mes vers,  
Une fibre profonde, — étrange chanterelle  
Dont l'adieu m'avertit des forces que je perds.



Mais quand tombe ma voix, mon regret la prolonge !  
Et désespérément de moi-même vainqueur  
Je donne tout l'accord de la vie et du songe  
En écrasant l'archet que j'ai mis sur mon cœur.

Troisième étape à Lausanne où le poète apporta son programme le vendredi 4 avril, à 17 heures, dans la salle des concerts du Casino-Théâtre<sup>37</sup>.

Sur le chemin du retour, Jean Aicard repassa par Genève où il se produisit le lundi 7 avril, à 14 heures, à l'Athénée, dans une ultime conférence « en partie consacrée à la lecture de fragments de *Smilis*, encadrés dans une causerie littéraire par l'auteur, en partie à la lecture de poésies inédites »<sup>38</sup>.

### Cinquième voyage : 1893 – *L'Ibis bleu*

De 1885 à 1892, Jean Aicard n'est pas retourné en Suisse. Son dernier voyage dans la Confédération a été effectué en 1893 :

Jean Aicard à Genève. — Parmi les écrivains français contemporains, il en est peu dont le nom soit plus populaire à Genève que le poète Jean Aicard. Il y compte de nombreux amis personnels et beaucoup plus encore d'admirateurs. Notre génie national, individualiste et spiritualiste, lui sait gré de sa fière indépendance à l'égard des coteries et des écoles, et du courage avec lequel il a toujours revendiqué, en face du naturalisme dans lequel s'est trop longtemps complu la littérature française,

<sup>37</sup> *Gazette de Lausanne et Journal suisse*, 85<sup>e</sup> année, n° 80, jeudi 3 avril 1884, « Lausanne », page 3, colonne 3.

<sup>38</sup> *Journal de Genève*, 55<sup>e</sup> année, n° 93, vendredi 4 avril 1884, « Faits divers », page 3, colonne 4.

les droits de la justice, de l'idéal, de toutes les grandes idées qui font la valeur de la vie et la noblesse de l'humanité. Et comme nous aimons aussi la clarté et la pureté de la forme, n'en déplaise à ceux qui jugent la Suisse romande sur quelques jeunes gens fourvoyés dans le symbolisme, nous lui sommes reconnaissants aussi d'avoir mis au service de ces idées sa belle langue poétique, à la fois limpide comme l'eau de roche et colorée comme un paysage de son Midi.

On n'a pas oublié les visites qu'il nous fit à deux reprises, et tous ceux qui l'ont entendu lire sa belle traduction d'*Othello* ou un gracieux poème de *Miette et Noré* se rappellent comment il sait, en les disant, faire vivre ses œuvres et quel relief leur donnent sa physionomie expressive et sa voix flexible, tour à tour vibrante et caressante. Aussi tous nos lecteurs accueilleront-ils avec une vive satisfaction la bonne nouvelle qu'il nous donne lui-même en tête du feuilleton, signé de son nom, que nous publions aujourd'hui, de son prochain retour parmi nous.

M. Aicard se propose de lire dans deux conférences, qui auront lieu entre le 5 et le 12 avril, à l'Athénée, un roman idéaliste inédit : *L'Ibis bleu* et plusieurs poésies, également inédites. Nous pouvons lui prédire un entier succès<sup>39</sup>.

Ce voyage avait été organisé par un agent helvétique :

ADMINISTRATION  
DES KIOSQUES DE GENÈVE,  
LAUSANNE, BERNE, NEUCHÂTEL

1 Avril 1893

Monsieur Jean Aicard  
5 rue Michelet  
Paris

<sup>39</sup> *Journal de Genève*, 64<sup>e</sup> année, n° 76, 2<sup>e</sup> édition, jeudi 30 mars 1893, « Chronique locale », page 2, colonne 5.

Monsieur,

J'ai retenu l'Athénée pour les 7 et 10 Avril à 4 h. De Lausanne pas encore de réponse. De Neuchâtel M. Godet m'écrit que le 11 serait un bon jour ; je fais les démarches nécessaires dans ce sens.

Agréé, Monsieur, mes salutations distinguées

[signature illisible]

Pr Lausanne je demande le 12<sup>40</sup>.

Notre écrivain débuta son voyage à Genève, avec deux conférences données les vendredi 7 et lundi 10 avril :

Jean Aicard. — C'est vendredi 7 et lundi 10 courant, à 4 heures, que M. Jean Aicard lira à l'Athénée son roman inédit *Ibis bleu* et plusieurs poésies inédites.

Les journaux d'Anvers, où M. Aicard a déjà lu sa nouvelle œuvre, en font le plus grand éloge.

Idéaliste par la tendance, dit l'un d'eux, l'œuvre de M. Aicard est sinon naturaliste, du moins naturelle et vraie par les détails. Dans les descriptions, sobres et brillantes, il y a quelque chose de plus que de la photographie instantanée. Elles font partie tantôt de l'idylle, et tantôt du drame, car on y sent vibrer les mille courants invisibles qui vont et viennent sans cesse de la nature extérieure à l'âme humaine. C'est là, je crois, ce qu'on appelle la poésie, ce je ne sais quoi de nous que nous mettons dans les êtres et les choses<sup>41</sup>.

<sup>40</sup> Samedi 1<sup>er</sup> avril 1893, lettre autographe signée. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 18, enveloppe « Correspondance diverse non classée ».

<sup>41</sup> *Journal de Genève*, 64<sup>e</sup> année, n° 79, 2<sup>e</sup> édition, mardi 4 avril 1893, « Chronique locale », page 3, colonne 2.

Le déplacement se poursuivit par une conférence à Neuchâtel le mardi 11 avril, à 11 heures, dans la salle circulaire du collège latin :

*Littérature.* — Beaucoup de nos lecteurs et de nos lectrices ont gardé le souvenir des heures passées, il y a quelques années, à écouter le poète Jean Aicard. Les émotions qu'il nous a données sont de celles qui ne s'oublient pas. Nous apprenons avec une vive joie qu'après une trop longue éclipse, Jean Aicard nous revient ; il nous lira mardi des fragments d'un roman inédit, que va publier le *Journal des Débats* et intitulé *Ibis bleu*. Il nous donnera aussi quelques poésies nouvelles. M. Aicard, qui a toujours voulu vivre en dehors des coterie littéraires, n'a jamais sacrifié à la mode et au goût du jour. Il est demeuré le noble idéaliste qui nous a tant charmés et le talent, si plein d'élévation, de l'auteur de *Miette et Noré* n'a fait que grandir en puissance et en profondeur. Nous n'avons pas besoin de lui souhaiter, mais nous lui prédisons, malgré la saison avancée, un vif succès et une salle bien remplie. Ph. G.<sup>42</sup>

**Conférence.** — Le public qui s'intéresse aux lettres n'apprendra pas sans plaisir que M. Jean Aicard lira mardi à Neuchâtel des fragments d'un roman inédit, *Ibis bleu*, et quelques poésies nouvelles. On a gardé le souvenir de ce poète qui est un lecteur admirable, sachant comme peu d'autres faire valoir les vers et communiquant aisément à ses auditeurs ses sentiments propres ou ceux qu'il prête à ses héros. C'est une bonne fortune que de l'entendre et une jouissance rare<sup>43</sup>.

<sup>42</sup> *La Suisse libérale*, n° 80, jeudi 6 avril 1893, page 3, colonne 2. Article de Philippe Godet.

<sup>43</sup> *Feuille d'avis de Neuchâtel et du vignoble neuchâtelois*, 128<sup>e</sup> année, n° 81, vendredi 7 avril 1893, « Chronique locale », page 4, colonne 4.

La lecture de passages de *L'Ibis bleu* fut complétée par d'autres pièces de prose ou de vers :

### Conférence Aicard.

Hier, à la salle circulaire, M. Jean Aicard a lu devant un public nombreux, quelques fragments d'un roman inédit, *L'Ibis bleu*, dont le *Journal des Débats* commencera bientôt la publication. Malheureusement, ne consacrant qu'une séance à Neuchâtel, il n'a pu nous en présenter que quelques scènes, et à les entendre, on eût voulu entendre toutes celles que le conférencier, limité par le temps, devait passer sous silence.

On n'attend pas de nous l'analyse de ces quelques fragments. Ce que nous avons à dire, c'est que de leur lecture se dégagent des impressions fortes et saines, qui reposent. M. Aicard est avant tout un poète. Il a transporté dans son roman sa poésie large, puissante, au souffle élevé, vraie surtout, dans la pensée comme dans l'expression. Qu'il décrive un site, qu'il dépeigne un caractère ou une situation, qu'il fasse agir ses personnages, chaque page est imprégnée de ce sentiment d'idéal qui est le fondement même de la poésie.

M. Aicard a lu encore — et quel lecteur admirable — quelques poésies inédites, dédiées aux enfants, un conte en prose charmant, et un court poème. Inutile de dire que les applaudissements de l'auditoire n'ont cessé d'accompagner sa lecture. Ils disaient au poète combien Neuchâtel l'apprécie... et désire le revoir souvent <sup>44</sup>.

Jean Aicard s'en fut ensuite à Lausanne pour une conférence unique le mercredi 12 avril au Casino-Théâtre :

<sup>44</sup> *La Suisse libérale*, n° 85, mercredi 12 avril 1893, page 3, colonne 2.

Conférence. — Le mercredi 12 avril prochain, à 5 heures, M. Jean Aicard lira au Casino-Théâtre un roman inédit, *L'Ibis bleu*. On se souvient encore des séances de M. Aicard qu'il nous a données il y a quelque dix ans quand il nous lisait de sa voix vibrante et sympathique *Miette et Noré*, le gracieux et chaud poème de la Provence. Nous ne doutons pas que l'aimable écrivain ne retrouve, malgré ce long temps, le nombreux auditoire qui l'applaudissait alors <sup>45</sup>.

Son public le retrouva avec fidélité :

Conférences. — Les auditeurs de M. Aicard garderont le souvenir de la lecture qu'il leur a faite. *L'Ibis bleu* est un drame de passion qui paraîtra incessamment dans le *Journal des Débats*. En trois quarts d'heure — M. Aicard a dit encore d'autres choses charmantes — l'auteur ne pouvait guère lire que quelques pages de son livre, en les reliant par une courte analyse de la situation psychique de ses héros et la description des lieux où ils sentent et vivent. Mais le peu qu'il en a pu dire a certainement donné à tous le désir très vif de connaître tout le reste de cette tragique histoire d'amour. M. Aicard y a mis toute la robustesse de son jugement sain quand il nous montre aux prises avec les réalités de la vie, les suggestions troublantes et nocives de la passion. M. Aicard n'est ni un désespéré, ni un pessimiste. La vie dans le devoir, avec ses liens et ses chaînes, quelque lourdes qu'elles paraissent à certains jours, a des jouissances infinies et des joies idéales ; elle est belle pour qui sait la voir comme elle doit être vue. Malheur à qui veut s'affranchir des obligations qu'elle impose et à qui cherche le bonheur dans les mirages séducteurs,

<sup>45</sup> *Gazette de Lausanne et Journal suisse*, 94<sup>e</sup> année, n° 79, mercredi 5 avril 1893, « Lausanne », page 3, colonne 3.



mais infailliblement décevants, de l'imagination ou des sens. L'idéalisme vrai est celui qui tient compte des conditions de l'existence, qui ne quitte pas la terre où nous sommes appelés à marcher, qui recherche en tout la sincérité.

M. Aicard, poète au cœur généreux et vivant, parle une langue riche, exubérante de couleurs et de sonorités. Quand il chante les splendeurs rayonnantes du Midi, son pays ; quand il en évoque les lumineuses beautés, ou bien encore quand il analyse une situation morale ou fait parler les hommes, toujours on retrouve chez lui l'écrivain puissant et fort parce qu'il est vrai, noble et désintéressé parce qu'il donne plus qu'il ne demande.

M. Aicard est en outre un liseur admirable ; il a la voix sympathique et chaude. L'émotion poignante qui se dégageait de sa lecture d'hier a été ressentie profondément de tous ceux qui l'écoutaient<sup>46</sup>.

Conférence Jean Aicard. — Les Neuchâtelois ont bonne mémoire, aussi un très nombreux public s'était-il donné rendez-vous mardi à la salle circulaire du collège latin pour entendre M. Jean Aicard en passage chez nous. Tous ses auditeurs, ceux qui avaient eu le privilège de l'entendre déjà il y a quelque dix ans comme ceux qui ont fait mardi connaissance avec lui, sont sans doute sortis enchantés de cette séance.

Après nous avoir dit quelques pièces de vers dans lesquelles M. Aicard donne à plusieurs maximes morales la forme la plus attrayante, en définissant certaines idées mieux qu'elles ne le sont généralement, le poète nous a lu un ravissant conte intitulé : *Mensonge de chien*, puis quelques scènes du roman inédit *l'Ibis bleu*.

<sup>46</sup> *Gazette de Lausanne et Journal suisse*, 94<sup>e</sup> année, n° 86, jeudi 13 avril 1893, « Lausanne », page 3, colonne 1.

Nous n'essaierons pas de donner une idée même incomplète de cette œuvre que nous ne pourrions ainsi que déparer. Parmi toutes les qualités qu'elle a à nos yeux, nous ne relèverons, avec la magie des descriptions, que la vérité avec laquelle M. Aicard reproduit, dépeint les émotions et les angoisses d'une âme d'enfant. Ce côté de son roman nous a paru tout particulièrement intéressant. Enfin nous avons encore entendu dire, avec un incontestable talent, une belle pièce de vers, *Le Régiment qui passe*.

Un vœu en terminant : Neuchâtel pouvait bien au couchant du soleil avoir quelque charme même pour un habitant du *pays bleu* ; serait-il donc bien osé d'espérer que cette visite de M. Aicard n'est pas la dernière que nous fait le poète provençal ? Ajoutons que la Société de Belles-Lettres avait offert un bouquet à son honoraire, M. Aicard. R.<sup>47</sup>

*Le Régiment qui passe* est un poème déjà ancien de Jean Aicard. J'en ai trouvé la première mention en 1885, mais il a été publié plus tard<sup>48</sup> :

<sup>47</sup> *Feuille d'avis de Neuchâtel et du vignoble neuchâtelois*, 128<sup>e</sup> année, n° 86, jeudi 13 avril 1893, « Chronique locale », page 4, colonne 4. — À Propos du conte cité, *Mensonge de chien*, Jean Aicard l'avait déjà donné au *Gaulois* (27<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 3791, samedi 8 avril 1893, page 1, colonnes 1-2). Durant le voyage de Jean Aicard, il fut publié également par : le *Journal de Genève*, 64<sup>e</sup> année, n° 86, 2<sup>e</sup> édition, mercredi 12 avril 1893, « Variétés », page 2, colonne 6 et page 3, colonnes 1-2 ; et la *Feuille d'avis de Neuchâtel et du vignoble neuchâtelois*, 128<sup>e</sup> année, n° 88, samedi 15 avril 1893, « Variétés », page 8, colonnes 3-5.

<sup>48</sup> *Le Régiment qui passe* a été notamment récité par M. Febvre le mardi 9 juin 1885, à l'Opéra-Comique, durant la représentation d'adieu de M<sup>me</sup> Carvalho (*Le Temps*, 25<sup>e</sup> année, n° 8803, samedi 6 juin 1885, « Spectacles et concerts », page 3, colonne 6) ; puis le samedi 1<sup>er</sup> mai 1886, au Trocadéro, durant la matinée au bénéfice des frères Lionnet (*Le Temps*, 26<sup>e</sup> année, n° 9126, mardi 27 avril 1886, « Spectacles et concerts », page 3, colonne 6). — Il a été publié par *Le Petit Var*, 9<sup>e</sup> année, n° 2995, mardi 25 décembre

## LE RÉGIMENT QUI PASSE

Fanfare ! — Un régiment va passer dans la rue ;  
Et de tous les côtés une foule accourue  
Déborde les trottoirs, s'entasse aux carrefours,  
Car on n'a pas un tel spectacle tous les jours :  
Un régiment doré, luisant, musique en tête,  
Qui défile, et cela met une ville en fête  
De voir passer les bons soldats — et le drapeau.

Les anciens officiers, qui portent leur chapeau  
Comme un képi, l'ont mis tout à fait sur l'oreille ;  
Le plus vieux, dont le cœur au tambour se réveille,  
Pour mieux voir, monte, avec un soupir étouffé,  
Sur sa chaise, devant les tables du café ;  
Le salon, la mansarde, ont ouvert leur fenêtre...  
Les filles ont souri... Les soldats vont paraître.

« Les voici »

Les voici, précédés des gamins  
Qui simulent, du jeu comique de leurs mains,  
Les cymbales, la flûte — et surtout les trombones ;  
Et les bébés ont ri, hissés aux bras des bonnes ;  
Puis viennent les clairons hautains, et les tambours.  
Le boulevard s'emplit de piétinements sourds  
Fondus en un. On sent qu'une chose sublime  
S'avance : six cents cœurs, qu'un souffle unique anime,

---

1888, page 1, colonne 1 ; et par *Le Gaulois*, 29<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 554, dimanche 14 juillet 1895, page 1, colonnes 4-5. On le trouve aussi dans AICARD (Jean), *L'Été à l'ombre*, Paris, Ernest Flammarion, août 1895, in-12, 312 pages, aux pages 161-166. Voir enfin *Les Annales politiques et littéraires*, n° 761 dimanche 23 janvier 1898, page 56, colonnes 1-2. Je donne ici la version du *Gaulois*.

Douze cents pieds, réglés, qui ne font qu'un seul pas,  
Et tous les cœurs, unis, suivent les bons soldats.

Mais quand un régiment ne va qu'à la parade,  
Vain de sa bonne mine, un peu fier de son grade,  
Tout soldat, si la paix lui permet d'oublier,  
Aimant l'amour avec des façons d'écolier,  
Regarde effrontément la femme en plein visage,  
Et l'on ne connaît pas de régiment bien sage !...

C'est pourquoi ce petit capitaine, à ce grand —  
Malgré la discipline — a parlé dans le rang :  
« La belle jeune fille ! »

« Où donc ? »

« À la fenêtre,

Là ! »

« Crédienne, bien belle ! une fille à connaître ! »

Tous deux, un peu rêveurs, s'éloignent à regret,  
Et le beau régiment tout entier apparaît,  
Tant la chaussée est large et file en ligne droite.  
La belle et blonde enfant regarde à gauche, à droite,  
Devant elle ; elle est grave ; — et plus d'un officier  
À cheval, se retourne, et son sabre d'acier  
Qu'il fait reluire, indique, au sergent qui s'approche,  
Un détail, un oubli dont il lui fait reproche...  
À l'insu de lui-même espérant un regard. —

Mais son rang le rappelle et l'officier repart.

Le colonel lui-même a remarqué la fille !  
Ah ! le bel officier, dont l'uniforme brille

De l'éperon sonore à l'épaulette d'or,  
Moustache déjà grise ou toute noire encor,  
Est prompt à relever cette fine moustache,  
Car il sait quel prestige aux insignes s'attache,  
Et que, dans le soldat, la femme au faible cœur  
Admire aveuglément l'héroïsme vainqueur !

« Le drapeau !... »

Le drapeau !... Dans la foule attendrie  
On se presse. — Salut, Couleurs de la patrie !  
Salut, drapeau blessé — sang rouge — azur vivant —  
Noble blancheur ! Salut, loque flottante au vent,  
Drapeau sublime, orgueil des hommes et des femmes !  
Nos morts sont dans tes plis qu'agite un souffle d'âmes !

Et le porte-drapeau, presque un enfant — charmant,  
Jeune comme l'espoir, balance doucement,  
Sur le rythme des cœurs et de la symphonie,  
Le symbole sacré de la patrie unie...  
Il sait, le lieutenant, que l'ombre du drapeau,  
Flottant sur lui, lui fait un visage plus beau,  
Plus fier, plus noble — et que le drapeau, qu'on admire  
Et qu'on aime — lui vaut plus d'un joli sourire.  
« Cette fille a souri, pense le colonel,  
À l'un de mes blancs-becs d'officiers, mais auquel ? »  
« C'est au porte-drapeau, se dit un capitaine ;  
Qu'elle ait souri, du moins, la chose est très certaine :  
À présent, elle envoie un baiser !... Sacrebleu ! »  
Et le bon colonel, vieux qui se voûte un peu,  
Fait bomber sa poitrine et se met bien en selle.  
« Peste ! fait un sergent, la belle demoiselle ! »  
Dans son voisin qui rit chacun craint un rival ;

Un chef de bataillon fait cabrer son cheval ;  
Plusieurs ont pris un air de gloire — et, sur sa lèvre,  
Le doux porte-drapeau, que la musique enfièvre,  
A, d'une main tremblante, étiré ses poils blonds,  
Et le drapeau, penché, se déroule en haillons !

Mais Elle, elle a cru voir, dans le drapeau qui flotte,  
L'âme du Bien-Aimé, qui, mort à Gravelotte,  
Disparut — et qui dort, enterré sans tombeau.

Le baiser de la vierge était pour le drapeau.

À son retour en France, Jean Aicard fit part de ses impressions de voyage dans deux articles donnés à la presse :

#### AU BORD DES DEUX LACS <sup>49</sup>

Lausanne, le 16 avril.

Les deux lacs ?... je me garderai bien de dire lequel est le plus beau, car j'ai de bons amis à Genève et à Lausanne — et de bons amis à Neuchâtel et j'entends ne me brouiller ni avec les uns, ni avec les autres.

Le Léman, Genève et Lausanne se le disputent et selon qu'on le voit de l'une ou de l'autre de ces deux villes, on l'admire sous deux aspects bien différents.

À Genève, il a, des deux côtés, des bords plus accessibles, plus caressants au regard. Ce n'est que par-delà les coteaux du premier plan qu'apparaissent les hautes montagnes ravinees, striées de neiges, drapées de blancheurs (qui alternent avec des pans d'ombre) et dominées, toutes, par le Mont Blanc. Genève

<sup>49</sup> Périodique non mentionné. Voir les coupures aux Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 5, pages 60-64.

assise tout au bord, le tient pour ainsi dire sous sa main, s'y baigne, se fait caresser par lui, et s'y mire...

De Lausanne, qui le domine d'un peu haut, on voit, en face, les crêtes le serrer de près, comme une muraille dentelée, crénelée, imposante. La grâce du lac expire sous des vapeurs légères comme des voiles de femme, au pied d'une sévérité hautaine, un peu menaçante.

À Genève on dirait que le lac a fait reculer, pour être plus gracieux et plus amoureux, la froide et terrible muraille. En face de Lausanne, on dirait au contraire qu'il l'appelle, la flatte, l'apprivoise et la soumet. La grâce féminine, comme un peu perfide, du Léman, ici et là est également souveraine et elle enchante.

Quand fut inauguré le chemin de fer de Berne à Lausanne, une jolie scène caractéristique se produisit « à bord » du train d'inauguration.

Au point précis où le chemin de fer débouche sur le lac, apparu en perspective profonde, justifiant le nom de mer helvétique qu'on lui donnait dans les temps anciens, — le train pa-voisé, tout sifflant, s'arrêta. Tous les voyageurs, s'appelant les uns les autres, parurent aux portières, et sur les marchepieds, et sur les plates-formes. Un cri d'admiration heureuse jaillit de toutes les poitrines... Bernois, Zurichois, Neuchâtelois, — se récriaient, unanimes... Seuls les gens de Lausanne et Genève éprouvaient un sentiment double... admiration oui, mais aussi rivalité. À qui était-il, ce lac merveilleux, à Genève ou à Lausanne ?

Un malaise se fit sentir, courant d'une voiture à l'autre. Des murmures commençaient ; — des discussions allaient naître ; — des disputes peut-être allaient suivre !

Un homme de génie se trouva pour sauver la bonne harmonie de la fête. Celui-là, — l'histoire de Lausanne et de Genève conservera son nom qui, en ce moment m'échappe, — ayant

mis pied à terre, monta sur une éminence d'où il voyait à sa droite et à sa gauche tout son public aux fenêtres des voitures, et il s'écria : « Le voilà, le voilà, ce lac magnifique que les Genevois appellent *avec orgueil* le lac de Genève, et que Lausanne appelle avec amour le lac Léman ! »

Et le train, au milieu des applaudissements et des hurrahs, reprit sa marche triomphale vers Lausanne, — et vers Genève.

Quand vous voyagerez en Suisse, rappelez-vous cette histoire, amis lecteurs, et faites-en votre profit.

Et quand un Suisse vous dira : « Du Léman ou du lac de Neuchâtel, lequel préférez-vous ? », Ne répondez jamais à cette question, — à moins d'être assez lâche, connaissant la patrie du questionneur, — pour lui répondre diversement, selon qu'il est Lausannois ou Neuchâtelois...

Pour moi, le lac de Neuchâtel me ravit comme l'autre. Autant ? Sans doute. Différemment ? C'est certain.

Il était hier uni, à la lettre, comme un miroir d'acier poli... vingt ou trente barques espacées y étaient posées comme de petites mouches noires, aux pattes fines et constamment mobiles... Tous les bords s'y miraient, renversés, les arbres avec deux cimes, les maisons avec deux toitures — l'image soudée exactement à l'objet... Et dans ce cadre mollement inégal, le lac enserrait un grand morceau de ciel léger, d'un bleu cendré, voilé aussi comme un joli visage de vierge... Et là-bas, tout au fond, la Yung-Frau regardait...

Il me semble que le principal caractère du lac de Neuchâtel, c'est que, à Neuchâtel, les bords y sont si abaissés qu'on marche au niveau de l'eau et que, plus encore qu'au bord du Léman vu à Genève, — on y tient l'azur du ciel sous la main, presque sous le pied...

J'arrache à mon carnet de voyage quelques strophes écrites en wagon, en l'honneur du lac de Neuchâtel :

D'un gris inexprimable, et rose et calme et pâle,  
Entre les monts lointains, vaporeux et neigeux,  
Le lac de Neuchâtel sous le couchant s'étale  
Et des cygnes par vol l'animent de leurs jeux.

Rose, gris-pâle, bleu d'un bleu que rien n'exprime,  
Il s'étend tout au loin vers des bords indécis,  
Sous une vapeur d'eau frémissante, qu'anime  
Un vol de cygnes purs qui regagnent les nids.

Neuchâtel est au bord, paisiblement, et rêve,  
Et, juste en face, au fond des nuages rosés,  
La Vierge, la Jungfrau, rougissante, s'élève,  
Et l'eau meurt devant nous dans un bruit de baisers.

Ô lac de Neuchâtel, le poète qui passe  
A vu des océans, des lacs et des étangs ;  
La Méditerranée, onduleuse avec grâce,  
Reflète en son pays les éternels printemps !...

Mais des eaux qu'il connaît nulle autre que ton onde,  
Ô lac rose et gris-pâle, ô lac de Neuchâtel,  
Nulle autre que la tienne, en aucun lieu du monde  
Ne met si près de nous les merveilles du ciel !

Mais le charme de la nature n'est pas le seul attrait qu'on trouve au bord de deux lacs... Les villes y sont des centres intellectuels remarquables... On y sent un esprit de haute et noble indépendance, vivifiant comme la bise libre venue des montagnes blanches.

Le fils du célèbre sociologue russe Herzen, qui habite Lausanne, me disait ce matin : « Cette Suisse française est un véritable oasis de bon sens et d'honnêteté. »

Pour moi, j'ai été frappé, (c'était en 1879) d'un détail bien topique. J'avais donné ici une conférence. Le lendemain, des étudiants vinrent me trouver : « Ce n'est pas de notre part, monsieur, mais au nom de quelques paysans..., des vigneron qui assistaient à votre conférence ; ils vous demandent, par notre intermédiaire, de vouloir bien leur expliquer une citation que vous avez faite, et qui leur est demeurée obscure. »

N'est-ce pas charmant ? Nous n'avons pas encore en France des vigneron aussi attentifs à une conférence de poète, ni des étudiants si fraternels pour de simples paysans.

Un poète neuchâtelois me disait, il y a quelques jours, cette jolie parole : « C'est ici une parcelle de France — hors de France » — je crois bon d'enregistrer, juste à cette heure-ci où la bonne harmonie entre les deux pays semble troublée un peu par l'économie politique, ce mot touchant.

Ce poète neuchâtelois, c'est M. Philippe Godet, qui a publié une *Histoire littéraire de la Suisse française* (couronnée par l'Académie française).

C'est l'histoire du mouvement littéraire depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, dans cette Suisse française qui eut Calvin à Genève, qui a été le pays du « refuge », l'asile de la pensée libre, qui a produit Rousseau, Mme de Staël, Benjamin Constant, Toppfer, Vinet, Amiel, — pays d'individualisme, et d'individualités souvent originales et puissantes.

La France ne perdrait rien à le connaître mieux, ce noble pays de Suisse, et à se rappeler qu'un nommé Jean Lafontaine a dit :

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

À plus d'une reprise, souvenons-nous-en, la Suisse française a infusé du sang nouveau, vivifiant, à la littérature française... Nous avons nommé déjà Rousseau et Mme de Staël.

Depuis quelques années, les Vinet, les Benjamin Constant, les Amiel, sans parler du généreux et profond philosophe vaudois Charles Secrétan, aimé de Desjardins, ont eu un regain de succès en France, et ont, en quelque sorte, su résumer, dans une expression saisissante, l'état d'âme de beaucoup de Français.

Voilà ce que me rappelle en termes éloquents l'excellent historien littéraire Philippe Godet. Et je l'en remercie.

On ne respire pas seulement, je vous dis, au bord des deux lacs, l'âme suisse des libres montagnes, mais aussi le libre souffle de l'esprit français, — qui, lorsqu'il vient de France, y retourne parfois revivifié par le clair et franc génie helvétique.

JEAN AICARD.

### ÉTUDIANTS SUISSES<sup>50</sup>

Lausanne, avril/93.

J'ai toujours beaucoup aimé le caractère des étudiants suisses.

Il y a longtemps que je les connais, j'ai l'honneur d'appartenir, comme membre honoraire, à leur très vivante et intéressante société de Belles-Lettres.

Il est bien vrai que l'étudiant membre des Belles-Lettres, commet la faute de s'intituler *Bellétrien* ce qui me paraît le mot le plus mal fait du monde ; mais, ceci dit, il n'y a qu'à louer notre association suisse de Belles-Lettres.

Je n'aime pas beaucoup non plus notre casquette, qui est verte, avec une visière minuscule, et il est désirable que le béret la remplace vite. Évidemment cette casquette est allemande. Elle n'est pas plus jolie pour cela. Avec sa visière baroque, étroite, mince comme une serpette hors l'usage, elle fait penser aux pays sans soleil — et sans vigne. Or, en ce moment, sur le lac Léman et sur le lac de Neuchâtel, le soleil étincelle et sur les

<sup>50</sup> *Le Petit Marseillais*, jeudi 20 avril 1893.

coteaux, si doucement arrondis, les bourgeons paraissent au bout des vieux ceps noirs à tête noueuse. La casquette de Belles-Lettres laissera tomber sa visière rudimentaire et s'élargira, se plissera en béret basque qu'on pourra ramener en ombrelle, en visière sur les yeux, contre un rayon de soleil ou rejeter crânement en arrière aux jours de fête fédérale, lorsque l'on chante en chœur :

Connaissez-vous sur la rive,  
La rive suiss' du Léman,  
Un port où chacun arrive  
Guilleret et fredonnant :  
Du petit blanc (*bis*).  
La vill' de Roll', ma parole  
A du fameux petit blanc !

ou bien encore :

N'imitons pas cette tune germaine  
Que l'Allemand chez nous veut implanter,  
À la façon d'un sergent de caserne  
Qui dit de boire, ordonne de chanter !

L'étudiant suisse a un remarquable fond de sérieux sans pédanterie, et sa joie, franchement jeune, tout à fait saine, évite sans effort les sujets de conversation licencieux.

Il est très facile de trouver la raison pour laquelle il use si paisiblement, si noblement, d'une liberté extrême. C'est qu'il n'a jamais subi la compression de l'internat. Tout enfant, il n'a pas été enfermé dans une cage impitoyable, comme s'il était une petite bête dangereuse ; il n'a pas été éloigné des femmes, des sœurs, des cousines, comme un futur Lovelace contre lequel on ne saurait prendre assez tôt les précautions qu'on a coutume de prendre contre les monomanes ; il n'a pas été cloîtré, encore



innocent, comme ces viveurs, qui, las du monde et des passions, imitent le diable et se font moines ; il n'a pas été mis, là, dès l'âge de sept ou huit ans, en prison comme s'il avait tripoté dans le Panama ou plongé ses mains dans le sang !

Rien de cela ne lui étant arrivé, il n'a pas grincé des dents en mordant les barreaux de la cage ; il n'a pas senti le désir furieux de la liberté se tourner en maladie, en rage, au fond de son cœur ; il ne s'est pas promis de dévisager avec insolence la première femme qu'il rencontrerait dans la vie, une fois libéré. Mon Dieu, non, il a vécu au milieu des jeunes filles, de ses sœurs et de leurs petites amies. C'est une jeune fille qui a brodé sur sa casquette le chiffre de Belles-Lettres ; c'est la même qui a brodé encore sur le ruban rouge et vert, que nous portons en sautoir dans les grands jours, la devise : *union-étude* suivie de deux mystérieuses initiales, celles de Claire ou celles de Manon, un nom répandu ici...

Il n'y a pas plus d'étudiant suisse sans Bellétrienne qu'il n'y avait, au moyen âge, de bon chevalier sans dame.

Et la plupart du temps, après avoir ainsi doucement, tendrement joué au chevalier et à la dame, — on finit par s'épouser, et l'on a beaucoup d'enfants... Vous direz ce que vous voudrez, ce n'est pas là la manière la moins bonne de prendre la vie, ni la moins estimable...

Et comme les professeurs de l'étudiant suisse n'ont pas fonctions de geôlier en même temps que d'éducateur, l'étudiant les voit sans horreur. Il ne dit pas : « *Notre ennemi, c'est notre maître* », car il n'a pas de *maîtres* au sens double du mot ; il n'a que des conseillers, qu'il interrogera au besoin sur un sentiment, sur une situation de sa vie personnelle. Son maître n'a pas l'attitude d'un *supérieur* à la caserne, mais d'un ami paternel, qui tend la main quand on le rencontre et qui s'informe des choses de la vie intime...

On l'invite aux réunions, ce maître, qui est un collègue généralement, un Bellétrien (ah ! l'affreux mot) plus âgé. Et l'étudiant de service emplit son verre de bière ou de vin blanc, en même temps que celui des camarades, et on lui chante en chœur :

Dans mon verre de cristal,  
Où le vin pétille,  
Je vois toujours — c'est fatal ! —  
Les yeux d'une fille !  
Ce minois fripon qu'on sait,  
Jeune, rose, charmant, c'est...  
La Bellétrienne, ô gai !  
La Bellétrienne !

Et, dans un des couplets suivants, ces deux vers bien jolis :

Musette et Mimi-Pinson  
Sont ses deux grand'mères !...

J'ai assisté, avant-hier, à deux réunions d'étudiants, à Genève, mes chers camarades ayant voulu s'assembler pour trinquer avec le Français de passage.

La première était une réunion des *étudiants français*, de Genève ; la seconde, une réunion des *Bellétriens* de la même ville.

Aux *étudiants français*, il y avait, parmi d'autres invités de marque, M. le professeur Bouvier et M. le consul général de France, Pellet.

Les choses devant se passer comme à l'ordinaire, plusieurs étudiants, tour à tour, se sont mis à lire un travail littéraire, vers ou prose. Après chacune de ces lectures, la parole est donnée à qui la demande, pour exprimer sur le travail lu, un avis *ex abrupto*. Les critiques m'ont paru sincères, sévères quelquefois mais sans malice. Le critique s'habitue ainsi à ne jamais don-

ner au blâme une forme blessante ; il ne dit que ce qu'on peut dire en présence de l'intéressé ; donc rien de personnel, rien que de littéraire. Et, de son côté, le critiqué apprend la patience.

J'ai entendu là de jolis vers et une étude très bien faite sur la *Mireille* de Mistral. L'auteur disait en concluant : « Si la poésie doit quitter le monde, devenu scientifique et industriel, gloire à ces livres qui nous gardent au moins la poésie du souvenir ! »

Inutile d'ajouter qu'on a bu à la France avec un *ban de cœur*, c'est-à-dire frappé sur la poitrine à l'endroit du cœur ; cela faisait un applaudissement doux et sourd, touchant, malgré la bizarrerie du geste, et pareil au roulement triste des tambours voilés... Et nous chantions :

Je regrette les crécelles  
Des cigales du Midi !

Chez les *Bellétriens*, il ne m'a pas semblé que j'eusse quitté la France. Et c'était juste. *Belles-Lettres* est une association essentiellement sympathique à la France. Il y a une *Suisse* bien vraiment, bien cordialement française. L'oublier ce serait une faute de cœur et c'est une faute politique. Malgré certaines apparences, l'avenir du monde est bien plus à l'esprit — autant dire au droit — qu'à la force. Ou, si vous voulez, l'esprit, lui aussi, est une force et qui produit toutes les autres. C'est lui qui crée les armées et qui invente la mélinite. Eh bien, cette Suisse est un puissant petit atelier de forces intellectuelles et morales, Elle nous a donné, sans parler de Rousseau et de M<sup>me</sup> de Staël, les Vinet, les Benjamin Constant, les Topffer, les Amiel, les Charles Secrétan, les Candolle.

Elle a aujourd'hui des écrivains comme Philippe Godet, auteur de *l'Histoire littéraire de la Suisse française*, un de mes collègues de Belles-Lettres.

C'est l'histoire du mouvement littéraire depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, dans cette « *parcelle de France, hors de*

*France* » qui est la Suisse française. C'est un livre remarquable, et dont l'auteur, ce matin même, m'écrivait une lettre amicale où je trouve ma phrase de la fin : « Nous sommes un bon petit pays, allez, — et riche, et fécond, qui produit sinon beaucoup de chefs-d'œuvre, du moins beaucoup d'hommes... il produit même des femmes, — de bonnes femmes... »

C'est vrai, et ce pays-là, mes chers compatriotes, nous ferons bien de l'aimer beaucoup.

JEAN AICARD.

Et le professeur de philosophie du lycée de Toulon, Gustave Derepas — fut-il du voyage ? — prit prétexte de ce déplacement pour faire le point de l'évolution intellectuelle de Jean Aicard :

#### J. AICARD EN SUISSE <sup>51</sup>

La Suisse a toujours été hospitalière à notre aimé poète. « Il y compte, dit le *Journal de Genève*, de nombreux amis personnels et beaucoup plus d'admirateurs encore. »

En ce moment, à Genève et à Lausanne, il donne, à de nombreux et empressés auditoires, la primeur de son dernier roman, encore inédit, *l'Ibis bleu*. Il en lit des fragments avec ce merveilleux talent de diseur qui suscite, « dans l'âme de ceux qui l'écoutent une émotion profonde et poignante. » Ce sont les termes du *Journal Suisse*, de Lausanne (13 avril).

Au cœur généreux et chaud de J. Aicard, les témoignages de sympathie sont infiniment doux. Quand on est aimant, on aime à être aimé. Lorsqu'une conviction sincère et ardente nous pousse à semer la bonne parole, à répandre des vérités d'espérance et de réconfort, on ne saurait rester indifférent aux accueils bienveillants.

<sup>51</sup> *Le Petit Var*, 14<sup>e</sup> année, n° 4562, jeudi 20 avril 1893, page 2, colonnes 3-4.



Il est donc tout naturel que J. Aicard ait répondu à l'appel qui lui venait de là-bas, qu'il accorde aux Suisses la faveur de connaître les premiers son œuvre nouvelle. Pour imposer à l'attention des Parisiens « railleurs et gouailleurs » de hautes vérités philosophiques et morales, il a fallu à son ami Raoul Pictet l'autorité incontestée de sa science. Jean Aicard n'a eu qu'à paraître parmi les compatriotes du liquéfacteur des gaz, pour que sa vibrante parole de poète soit applaudie.

Et voilà ce qui froisse mon amour-propre de Français.

Déjà quelques-uns parmi les plus grands de nos musiciens contemporains ont dû porter à l'étranger leurs chefs-d'œuvre, arrêtés par des coteries à la porte des théâtres parisiens. Faut-il maintenant que des chefs-d'œuvre de notre littérature n'aient parmi nous le succès qu'ils méritent qu'en revenant d'au-delà de la frontière ? En sommes-nous encore à donner raison à ce stupide préjugé que nul ne sera prophète en son pays ?

*L'Ibis bleu*, je puis l'affirmer, est supérieur encore au *Pavé d'Amour*. La composition en est magistrale dans sa simplicité ; les situations y sont extrêmement dramatiques ; par-dessus tout, le souffle idéaliste qui vivifie ces pages est d'une irrésistible puissance. À n'en pas douter, ce roman assurera à son auteur le rang qui lui revient, aux premières places parmi les écrivains contemporains.

Terminé depuis le mois de décembre, comment n'a-t-il pas été réclamé, publié tout de suite par quelque grand journal parisien ? Il va cependant paraître au *Journal des Débats*. Ce n'est pas dommage ! et ce n'est pas trop tôt !

Je sais bien que, dans la mêlée littéraire actuelle, avec les habitudes de la critique et les jalouses intolérances des petites églises, un grand talent ne suffit pas toujours pour conquérir immédiatement ou garder ses positions. De la souplesse, des complaisances et de l'entregent sont parfois un appoint néces-

saire au succès. Et je connais trop la fière indépendance de Jean Aicard et le souci qu'il a de sa dignité d'écrivain pour m'étonner outre mesure qu'il rencontre quelques mauvais vouloirs.

Mais si quelques obstacles se sont dressés sur ses pas, — c'est un simple soupçon que j'émets, — il en triomphera à coup sûr. Parvenu aujourd'hui, avec la force de l'âge, à la maturité des admirables dons de poète, d'écrivain, d'orateur, que la nature lui a départis, il s'en va tout droit et d'une marche sûre vers les sommets.

Sa renommée, déjà brillante, ne tardera pas à être consacrée définitivement. Ce sera décidément un maître de plus, fourni par la Provence à la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle.

Au reste, cette maîtrise s'affirme à une heure opportune. Dans le feuilleton du *Journal de Genève* du 30 mars, Jean Aicard signale, en des lignes fortement pensées, noblement écrites, le « réveil spiritualiste » de notre société contemporaine. Naturalisme, positivisme, pessimisme dans les lettres, dans la science, dans la philosophie, ont produit leurs fruits. Ils sont amers, et, comme dit la Bible, « nos gencives en sont irritées ». Assez de noir et de désespoir ! Il est grand temps que les âmes se relèvent vers la sérénité de la lumière et la force des nobles joies.

« La renaissance spiritualiste et idéaliste triomphera à la fin de ce XIX<sup>e</sup> siècle. »

Ce couchant, après des journées grises et sombres, aura des splendeurs, dans un ciel rasséréné, et, le lendemain peut-être, au matin du XX<sup>e</sup> siècle, la génération encore debout aujourd'hui et celle qui se lève pourront contempler une aurore pleine de promesses.

Mon maître en philosophie, le P. Gratry, l'écrivait déjà, il y a vingt ans : « Les yeux de nos enfants verront ce que rêvent aujourd'hui timidement quelques esprits, ce qui eût paru folie pure, il y a cent ans. »

Quoi donc ? Grâce à la communication instantanée des mouvements qui portent les pensées et les résolutions des hommes sur tous les points de l'univers, le monde civilisé est *un*, et, par suite, les « hommes de bonne volonté, dès qu'ils le voudront bien, dès qu'ils seront pleinement convaincus que la vie morale transformée transforme la vie sociale, pourront changer l'état du monde et établir, sur le globe entier, le règne de la justice, de la liberté, de la paix.

Oui, nous sommes en France, et malgré toutes les tristesses de l'heure présente, à la veille d'une « renaissance spiritualiste et idéaliste ». Que dis-je ? Elle est déjà commencée. De tous côtés et sous les formes les plus diverses, les germes apparaissent ; la lumière, la chaleur et la vie les fécondent ; les épis mûriront ; les ouvriers de la moisson s'apprêtent ; tout au moins, les semeurs multiplient leurs efforts.

J. Aicard est l'un d'eux. Adversaire résolu du matérialisme dans la littérature ; dédaigneux de la psychologie des virtuoses et des dilettantes qui s'amusent à l'analyse raffinée des états d'âme curieux, étranges, morbides ; laissant de côté, pour un temps, les enchantements de la poésie, il s'est emparé de l'arme toute moderne du roman et combat le bon combat ; j'entends par là qu'il soutient « les droits de la justice, de l'idéal, de toutes les grandes idées qui font la valeur de la vie et la noblesse de l'humanité. »

La magie de son style, l'autre jour, évoquait les cygnes et les grèbes du lac de Genève. L'un et l'autre de ces oiseaux intéressants me font songer à lui. Il nous disait : « Le bruit des ailes du cygne est une véritable musique. » Il nous disait encore : « Le grèbe se donne comme une âme de héros qui veut dominer encore la destinée, en l'aidant de tout le pouvoir qui lui reste. »

Eh bien ! comme l'air traverse en chantant les plumes blanches du cygne, l'inspiration a passé jadis dans les vers du poète :

« Une harmonie le suit dans l'espace. » Aujourd'hui, dans ses romans, J. Aicard verse le meilleur de son âme. Il se donne, comme le grèbe. Il nous aide à dominer la destinée, en nous apprenant à la vouloir. En nous montrant le devoir, à travers les passions humaines, il nous enseigne le secret du vrai bonheur. Il nous fait estimer, aimer la vie !

G. DEREPAIS.

En mai, la Société des Étudiants français nomma notre écrivain membre honoraire :

SOCIÉTÉ DES  
ÉTUDIANTS FRANÇAIS  
FONDÉE EN 1833  
GENÈVE

3 rue Tabazan, Genève  
16 juin 1893

Monsieur

Dans sa séance du 2 mai 1893, la Société des Étudiants français a décidé par acclamation de vous admettre au nombre de ses honoraires. J'ai failli personnellement m'opposer à cette décision tant il me semblait qu'il y avait de disproportion entre un pareil titre et vous. Il n'a fallu rien moins que l'enthousiasme de mes camarades pour me décider à me joindre à eux.

Je ne saurais trop vous dire, Monsieur, combien j'ai regretté d'être absent de Genève au moment où vous avez bien voulu venir nous y voir. Les charmes des vacances en France, à cette fin de mars où les lilas embaumaient déjà les montagnes sèches de mon Ardèche, m'avaient retenu aux bords du Rhône, et lorsque j'ai été prévenu de votre arrivée, il était trop tard. J'en ai été quitte pour chanter la chanson de la *Reino Jano* :

*Content o pas content !  
Fasen coumo se l'èro*

*Lanlèro ! Lanlèro !  
Et vogo la galèro !*

Je me suis vengé de ce contretemps : ne pouvant vous voir j'ai voulu au moins vous relire, et tout le *Pavé d'amour* y a passé. Mais que j'aurais donc voulu causer avec vous et que j'aurais été heureux de vous dire moi-même au nom de tous la vénération que nous avons pour votre nom, les conversations qu'a suggérées votre dernier roman ! Que j'aurais voulu vous dire combien votre Midi nous enchante, tout ce que vos livres nous rappellent de souvenirs, tout ce qu'ils réveillent en nous de vie cachée, tout ce qu'ils font s'épanouir de pensées ébauchées ou endormies !

Vous avez du reste pu voir, par le travail de notre ami Chabbal en quelle estime nous tenons le Provençal et les Provençaux, et non pas seulement ceux qui écrivent dans la langue refléurée des vieux troubadours, mais aussi ceux qui comme vous, en ont porté la saveur, la couleur et le parfum dans la langue française.

Voyez-vous, Monsieur, il y a des choses dont on ne prend pas son parti. J'ai eu beau entendre tous mes « compaings » parler de vous, j'ai eu beau relire le magnifique procès-verbal de notre secrétaire, je ne m'estime pas satisfait car je ne vous ai pas fait entrevoir tout ce que j'avais à vous dire et je me sens incapable de vous l'écrire, les mots servant moins bien ma pensée que les gestes dont ils sont agrémentés.

Vous avez bien voulu confier au Petit Marseillais les secrets de notre séance. Croiriez-vous qu'on nous a envoyé le numéro de Paris ?

C'est un ami membre de la société qui a bondi de joie à la voir couchée toute vive dans les journaux. Voilà la gloire à laquelle nous aspirons pour le moment : tenir haut et ferme le drapeau français à Genève, voir se grouper autour de nous la sympathie et le respect ; contribuer à nous développer par l'action commune

sur ceux qui n'ont pas le privilège de boire à pleins bords à la science. Et vous devez penser, Monsieur, si nous estimons que nous ayons une raison d'être quand nous voyons des penseurs comme vous joyeux de se trouver dans notre cercle de famille, et vous devez vous représenter notre jeune orgueil, à nous voir complimentés par vous. Ceci vous expliquera que nous aimions à songer que vous êtes un de nos membres honoraires ; et nous vous prions de vouloir bien accepter ce titre comme une marque de l'affection et de l'admiration que nous vous avons toujours vouées.

Le Président des Étudiants Français

Ch. Bost

étudiant en théologie<sup>52</sup>

La sortie en librairie de *L'Ibis bleu* à la fin du mois de juin 1893 fut particulièrement remarquée par la presse helvétique qui lui consacra plusieurs articles. Tout d'abord celui d'Auguste Sabatier<sup>53</sup>, écrit après une première lecture :

<sup>52</sup> Lettre autographe signée de Charles Bost à Jean Aicard. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance. — Charles-Adrien Bost est né au Pouzin (Ardèche) le 11 mai 1871. Il fut pasteur à Lasalle (Gard, 1896), Firminy (Loire, 1904), Le Havre (Seine-Maritime, 1906). Il a également enseigné à la faculté de théologie de Paris. Il est décédé à Marseille le 3 mars 1943. Historien du protestantisme, il fut également journaliste, compositeur, dramaturge. Il est un cousin germain de Louis Bost dont j'ai parlé dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 11, 15 avril 2015, pages 135-142.

<sup>53</sup> Auguste Sabatier est né le 22 octobre 1839 à Vallon-Pont-d'Arc (Ardèche). Il est décédé à Paris le 12 avril 1901. Après des études à la faculté de théologie protestante de Montauban, puis au séminaire protestant de Tübingen et à l'université de Heidelberg, Auguste Sabatier fut pasteur à Aubenas de 1864 à 1868. Élu professeur à la faculté de théologie protestante de Strasbourg, il passa ensuite, en 1877, à celle de Paris dont il fut l'un des membres fondateurs. Ses écrits concernent les sources primitives du christianisme (évangiles, Apocalypse) et les rapports entre la religion et le monde moderne. Et il fut aussi le correspondant à Paris du *Journal de Genève*. Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon conserve

*Correspondance particul. du Journal de Genève*

Paris, 4 juillet.

*L'Ibis bleu*, par Jean AICARD (1 vol. in-12, Flammarion, édit. Paris, 1893).

Depuis quelques années, le poète Jean Aicard — il sera toujours pour nous le poète — a voué sa plume au roman. En ce genre, il a conçu un idéal qu'il poursuit avec conscience et avec foi. Blessé dans sa générosité native par les partis-pris grossiers du naturalisme, choqué dans son bon sens et son bon goût de fils des Latins et des Grecs, par les symbolistes-psychologues, fidèle au clair soleil de sa Provence, n'aimant ni la boue ni les brumes, il s'est demandé s'il n'y aurait pas quelque route droite et simple entre ces excès contraires, et il a vaillamment entrepris une série de romans où la vie humaine se pût reconnaître avec toutes ses désespérantes contradictions de misère et de grandeur. Car, enfin, l'homme véritable sera bien toujours cet être étrange, monstrueux, illogique que Pascal a si fortement analysé : « imbécile ver de terre et roi de l'univers ».

Je ne crois pas me tromper en prêtant au poète cette sorte de préméditation esthétique et morale. Aussi bien ai-je noté dans *L'Ibis bleu* une page où lui-même explique clairement, en son langage familier et poétique à la fois, son *credo* littéraire. La confession est courte et franche, comme vous l'allez voir.

quatre lettres d'Auguste Sabatier à Jean Aicard et une de son épouse. — Dans son discours de réception à l'Académie française, Camille Jullian affirma qu'Auguste Sabatier fut le premier critique littéraire qui aurait « relevé la grandeur morale » du talent de Jean Aicard. Et notre écrivain écrivit la préface de : DARTIGUE (Henry), *Auguste Sabatier, critique littéraire d'après sa correspondance au journal de Genève*, Paris, Fischbacher, 1910, in-8° ; préface dans laquelle il déclare qu'Auguste Sabatier fut pour lui « le critique bienveillant par excellence ».

<sup>54</sup> *Journal de Genève*, 64<sup>e</sup> année, n° 161, 2<sup>e</sup> édition, dimanche 9 juillet 1893. Article d'Auguste Sabatier.

« Je suis pour les sincères. Loyauté, sincérité, franchise, cela contient tout : tout, c'est-à-dire réalité et idéal, aveu du mal et désir du bien ! Et cela c'est l'idéalisme sensé contre lequel rien ne peut prévaloir, l'idéalisme de l'homme qui est bien forcé de marcher sur terre avec des pieds lourds, mais qui a tourné en haut son visage et qui regarde l'homme à la hauteur du regard ! J'appelle cela l'idéalisme à pied. Et moquez-vous de moi si vous voulez. »

*Regarder l'homme à la hauteur du regard.* L'expression n'est peut-être pas très claire ; mais je crois l'entendre et je la trouve moralement juste. Cet idéalisme-là ne se trouve pas dans la nue ; mais il ne s'évanouit pas dans l'animalité. En cheminant pédestrement, en allant comme le regard humain, entre ciel et terre, il met de la noblesse, de la poésie dans le roman, simplement et sans affectation, parce qu'il y en a dans la vie. Les existences les plus sombres comme les rues les plus ignobles des grandes villes, ont toujours quelque échappée vers le ciel bleu. Ce coin de bleu soyez-en bien sûrs, ne manquera jamais dans les histoires que l'imagination de M. Jean Aicard est prête à nous conter. Et cela fait, lecteurs, nous allons à lui avec une pleine confiance.

Mais ne s'agit-il pour le poète lui-même que d'une question littéraire ou d'une différence d'école ? Aurons-nous tout dit, quand nous aurons opposé un système d'art à un autre système et marqué une simple préférence de goût pour le clair, chaud et sympathique génie du poète de la côte d'azur ? Évidemment non. Au fond du poète, il y a un moraliste, et il suffit de lire une cinquantaine de ses pages, pour sentir que la question morale le préoccupe et l'agite beaucoup plus que la question d'art, ou pour mieux dire qu'il ne les sépare pas et obéit à cette intime conviction qu'on ne peut aller au Beau que par le Bien.

Mais où est le Bien ? Comment le reconnaître et le dégager

au milieu des enchevêtrements et des complexités infinies que crée dans les existences et dans les caractères la mystérieuse et formidable loi de la solidarité humaine. Déjà, dans le *Roi de Camargue* et dans le *Pavé d'amour*, M. Jean Aicard avait abordé ce problème par des côtés différents. Il nous semble qu'il l'a creusé plus profondément encore dans l'*Ibis bleu*. Il a fortement compris, compris par le cœur et non par la seule raison, compris par l'intelligence que donne la sympathie, l'intime et réciproque dépendance des destinées humaines un jour associées sur la terre. Prenez la famille Marcant dans la bourgeoisie et la famille Saulnier parmi les paysans, vous verrez entre toutes ces âmes des fils tenus plus forts que le diamant, qui non seulement les enchaînent l'une à l'autre, mais les font vivre, jouir, souffrir, pécher ou se relever ensemble, sans qu'on puisse imaginer une puissance capable de dénouer cette fatalité à la fois maudite et bénie.

À mon avis c'est dans le sentiment presque douloureux de cette solidarité des êtres humains que se trouve la vérité vivante des romans de M. Jean Aicard, et surtout du dernier. C'est en même temps la source de son éloquence toujours colorée et vibrante. Le drame humain, en ce qu'il a de plus humiliant et de plus réconfortant, est là tout entier.

Rien n'est isolé ou absolument individuel dans notre existence. Nous vivons la vie des autres, comme ils vivent notre vie. Nul ne pêche tout seul ni pour lui tout seul ; nul ne se repent et ne se relève sans que son relèvement ne se transforme en joie et en force morale dans les âmes qui tiennent à la sienne. Voilà pourquoi l'égoïsme est féroce autant que stupide ; voilà pourquoi la justice inflexible est au fond de l'injustice, car les fautes que nous ne voulons point pardonner, ce sont nos fautes en quelque mesure, et c'est en définitive contre nous-mêmes que nous exerçons nos impitoyables représailles.

Mais je raisonne sur ce roman de l'*Ibis bleu* comme s'il était connu et si chacun pouvait se rendre compte des événements ou des caractères qui provoquent mes réflexions. En fait, ne l'est-il pas du grand nombre ? M. Aicard est venu exposer à Genève même ses personnages et leur histoire. Et le *Journal des Débats* a publié le roman en feuilleton avant qu'il nous soit présenté en volume. Une analyse détaillée serait donc superflue. Ce que je voudrais simplement rappeler, c'est la façon originale dont l'*Ibis bleu* est composé. Il y a deux histoires dans cette histoire, deux fabulations dans le drame, et loin d'en rompre l'unité esthétique et morale, ce dualisme concourt au contraire à l'augmenter et à la faire ressortir. En montrant, à deux étages de la vie sociale, à la ville et à la campagne, chez les bourgeois et chez les paysans, les mêmes passions poussant aux mêmes fautes et aux mêmes catastrophes, puis fautes et catastrophes, en bas et en haut, réparées et expiées de la même manière, payées par l'amour de la même rançon sanglante, le poète n'a-t-il pas réussi à mettre en lumière l'unité de la vie morale et la souveraineté absolue des lois qui y président ? N'a-t-il pas dégagé l'élément humain universel avec son caractère de véritable et pure humanité ? Maître Cauvin s'exilant sans se plaindre pour assurer le bonheur d'une enfant innocente et qui ignore la cruauté de ses exigences, le préfet Marcant, faisant taire la révolte et la douleur de son cœur pour rendre une mère à son enfant, et pardonnant enfin, vaincu par la sincérité du repentir et de l'amour de celle qu'il avait voulu chasser ; ce sont-là des âmes vraiment sœurs, malgré la distance qui les sépare, et nous ne connaissons pas de manière plus touchante d'en faire éclater la sainte fraternité.

C'est assez moraliser. Revenons à l'art et à la composition du roman. On en voudrait le style et la trame un peu plus serrés. Mais on ne saurait imaginer d'histoire mieux conduite, arri-

vant par des procédés plus simples à des effets plus puissants. Le drame se noue le plus naturellement du monde. Dès les premiers chapitres nous voyons la pente qui attire et entraîne tous les personnages ; nous prévoyons la catastrophe, et cependant nous ne sommes pas un moment hors d'anxiété, tant l'auteur a su mettre en branle toute notre puissance de sympathie. Nous arrivons ainsi à la scène culminante du roman, à cette nuit fatale où la jeune Mme Marcant a fui le toit conjugal en y laissant tout seul le petit enfant que pourtant elle adore. Le père revient de Paris, heureux d'avoir obtenu un long congé de ses chefs et de s'installer enfin avec sa femme sur cette délicieuse plage de Saint-Raphaël. Il débarque dans la nuit, et, s'achemine à pied vers la villa où il va surprendre tout son cher monde endormi. Tout d'un coup, il croit entendre un cri de détresse. C'est un enfant, le sien, qui, dans les ténèbres et d'une voix déchirante appelle « maman ! » Il court, il se précipite. Son fils, un petit garçon de sept ans, est là-haut sur la terrasse. Lui est en bas, devant la porte qu'il ne peut ouvrir. Point de clef, point d'échelle, personne !

L'enfant s'est calmé à la voix connue de son père. Il raconte son isolement ; sa mère est partie dans la journée sur un yacht de plaisance, promettant de revenir le soir, et n'est pas revenue. La bonne a disparu également pour courir à un rendez-vous. Il s'est réveillé tout seul, il a eu peur. Ainsi, dans un entretien d'une douleur poignante, du haut de la terrasse et par la bouche ingénue de cet enfant apeuré, tombent sur le cœur, sur la tête de cet époux trahi, de ce père désespéré, toutes les révélations, toutes les certitudes du plus irréparable malheur. J'ai rarement lu une scène plus dramatiquement simple. Tout y est vrai d'une vérité banale, tout y devient symbolique d'un symbolisme tragique. Dans un autre genre et comme pendant, nous citerons, vers la fin du livre, la scène où la jeune Toinette, dans la ferme

Saulnier, se raidit contre la muraille, dénonce Cauvin, l'amant de sa mère et exige son départ immédiat. Ici tout est plus simple, plus sobre de mots, plus ramené, selon l'habitude des paysans, au strict nécessaire. Mais, dans l'un et l'autre cas, l'âme s'affaisse sous le poids de l'inéluctable nécessité. Il y a de l'*Œdipe roi* et de l'*Antigone*, dans le double drame de l'*Ibis bleu*. Et puis, autour du tableau des lâchetés et des vaillances humaines, comment négliger le cadre, cette nature provençale avec ses couleurs, son ciel, ses tièdes haleines, ses parfums que la langue de M. Jean Aicard sait si bien traduire, jusqu'à en renouveler la sensation physique chez ceux qui le lisent ? Tout le roman se déroule sur ce rivage d'azur, bordé de cette ceinture d'îles qu'on a nommées les îles d'or. La description du paysage n'est pas seulement un ornement littéraire. La nature est ici complice de la chair, en sorte qu'elle entre à son tour dans le drame comme un facteur impersonnel, mais irrésistible. Quand on vogue par les tièdes nuits de l'été commençant, entre Toulon et Antibes, arrivent de terre aux voyageurs sur mer des parfums d'orangers si doux, si pénétrants, qu'ils produisent une irrésistible ivresse. N'est-ce pas cette ivresse de la terre en fête qui perdit Élise, la pauvre victime d'une heure d'oubli ?

Voilà ce que le poète nous fait comprendre et sentir. Je goûte infiniment chez lui, dans ses œuvres, l'union d'une ardente imagination païenne, qui interprète à merveille les séductions de la nature, et une conscience avivée par le sentiment chrétien le plus aigu, pour rendre les drames intérieurs de la vie sainte et faire retentir sur toutes les souillures et toutes les misères l'hosannah de la rédemption par l'amour.

A. S.

Puis celui de Philippe Godet rendant compte de ses lectures estivales :



II

M. Jean Aicard a lu, le printemps dernier, dans la Suisse française, des fragments de son *Ibis bleu*. Je ne sais s'il a eu raison. La donnée de ce roman n'est pas de celles qui se peuvent raconter devant un public où l'élément « pensionnaire » domine. Aussi M. Jean Aicard, qui a du tact et qui nous connaît bien, n'a-t-il lu à ses auditeurs suisses que les parties de son livre que chacun pouvait entendre. Mais, ainsi présenté, l'*Ibis bleu* avait le tort de ne pas signifier ce qu'en réalité il signifie : la chute de la femme demeurant ignorée, la colère et l'implacable ressentiment du mari ne s'expliquaient plus, et l'on comprend fort bien le mot ingénu, mais si juste, d'une jeune fille qui s'écriait, en sortant de la séance de M. Aicard : « Voilà bien du bruit pour une promenade en bateau ! »

C'est que la promenade en bateau représente en réalité une catastrophe morale dont la gravité nous avait échappé dans la conférence, et qui, dans le livre, est préparée par une longue suite d'incidents, par un enchaînement de circonstances qui la rendent plausible et, en quelque sorte, inévitable.

La chute de la malheureuse jeune femme, qui, au début du récit, nous est apparue si pénétrée de ses devoirs, si simplement attachée à son mari et à son enfant, cette chute, monstrueuse et impossible au premier abord, M. Aicard en met à nu les causes et montre avec un art consommé la progression presque insensible, lente mais trop sûre, qui y conduit sa touchante héroïne.

<sup>55</sup> *Gazette de Lausanne et Journal suisse*, 94<sup>e</sup> année, n° 189, samedi 12 août 1893, « Variétés », page 3, colonnes 2-4. — Outre les deux articles que j'ai publiés, on trouvera des présentations du roman dans la *Feuille d'avis de Neuchâtel et du vignoble neuchâtelois*, 128<sup>e</sup> année, n° 169, jeudi 20 juillet 1893, « Librairie », page 4, colonne 4 ; et dans la *Tribune de Genève*, juillet 1893.

Les éléments de cette déchéance morale sont complexes, et ils y ont concouru simultanément avec une sorte de fatale cruauté.

Cette femme malade, qui vient chercher le repos et la santé sur la plage de la Méditerranée, se laisse griser par le charme insinuant et perfide du pays bleu, dont elle ne songe point d'abord à se défendre. Elle a des goûts d'art et d'élégance, d'émotion romanesque, communs à presque toutes les femmes, et qui n'ont jamais été, non seulement satisfaits, mais simplement éveillés dans sa vie grise et monotone d'épouse de fonctionnaire. Son mari est le plus brave homme du monde, mais à sa façon méthodique d'aimer les siens, il manque je ne sais quelle fleur de poésie et de tendresse. La petite bourgeoise est séduite autant par les molles caresses du Midi que par les assiduités respectueuses, les airs de guitare, les vers mélancoliques et le yacht luxueux de Pierre Dauphin. Et le lent travail qui s'opère en cette âme est si bien étudié dans ses phases successives, que le malheur paraît arriver inévitablement.

« C'est donc l'adultère justifié par un concours de circonstances fatales », s'écriera un lecteur indigné. « Cela est parfaitement immoral. »

Permettez, lecteur. Le livre de Jean Aicard est absolument moral, au contraire ; car ce qu'il a justement voulu montrer, c'est qu'il est un point précis où Élise Marcant a senti le danger, où sa conscience le lui a dénoncé ; elle était encore assez maîtresse d'elle-même à ce moment pour s'arrêter sur la pente fatale. Elle n'a pas eu cette énergie morale. Pourquoi ?

C'est là peut-être ce qu'il eût fallu montrer : Élise Marcant est une honnête femme. Pourquoi s'est-elle si mal gardée ? Pourquoi n'a-t-elle point trouvé de ressources en elle-même contre la tentation ? N'est-ce pas que la morale courante et humaine ne suffit plus dans certains périls ?

M. Aicard n'a pas abordé ce côté du problème ; mais du moins a-t-il très nettement proclamé la responsabilité de la femme coupable et la liberté de son choix. Et voilà ce qui est moral dans cette douloureuse étude.

Élise Marcant, lorsqu'elle recevait en l'absence de son mari les visites trop fréquentes de Pierre Dauphin, a été avertie du danger par son sentiment intérieur : « Elle s'apercevait que dans le tête à tête, les plus grandes banalités sonnent comme des paroles graves... Déjà Élise s'inquiétait un peu du sens que prenait entre eux le silence. » Et le romancier poursuit en ces termes d'une haute portée, qui sont le résumé caractéristique et saisissant de sa pensée :

« C'était le moment où elle aurait dû ne pas le revoir. L'idée lui en passa par la tête. Elle y résista.

« — Je suis si seule ! Quel mal faisons-nous ?... Pourquoi me priver d'une distraction sans péril ?...

« ... C'est pourtant dans ce sophisme, murmuré par l'instinct, que fut toute sa faute, Jusqu'ici, rien n'était compromis. À partir de ce moment, la mollesse de sa volonté laissait la porte ouverte aux forces fatales.

« Fuir les occasions, » c'est la recommandation profonde de l'expérience ecclésiastique. La liberté de ne pas choir existe, mais avant que le départ dans la chute ait commencé. La fatalité existe aussi. Elle commence à partir de l'heure où la main a lâché, sur le plan incliné, la bille d'ivoire. Il n'est donc pas vrai de dire qu'il n'est jamais trop tard ; il n'est donc jamais trop tôt pour fuir... Rarement les occasions inclinées, glissantes comme le marbre poli, se rencontrent sous nos pas avant que nos yeux ou notre esprit aient pu les pressentir.

« La gloire de la volonté humaine, c'est de s'arrêter à temps devant l'abîme...

« Au fond, Élise essayait de se tromper elle-même. Ce fut là sa vraie faute. Et elle le savait bien. »

Nous sommes loin, vous le voyez, de cette immorale philosophie qui excuse les chutes par une fatalité que nous subissons. La fatalité ne commence qu'où cesse le vouloir d'une âme libre. Élise n'a plus voulu vouloir ; elle a caché à son honnête bourgeois de mari son intimité, d'abord innocente, avec le propriétaire de l'*Ibis bleu* ; or, comme le dit le romancier, « le premier mensonge, même léger, vis-à-vis de l'époux confiant, c'est déjà la trahison consentie. »

Et bientôt, que de chemin elle a parcouru ! Sa force de résistance est comme paralysée par toutes les lâchetés commises, par toutes les menues défaillances antérieures : « Elle demeurait étonnée et passive, comme fixée par une volonté étrangère, — à son destin, inéluctable aujourd'hui, mais qu'hier elle avait, sans se l'avouer, choisi. »

La scène où Marcant, revenant de Paris plein de joyeux projets, trouve sa maison abandonnée par sa femme, son enfant appelant seul dans la nuit la mère absente ; le retour d'Élise, l'aveu de la faute, qui éclate dans le regard qu'elle cherche à rendre assuré et loyal ; son cri désespéré : « Ça n'est pas vrai ! Ça n'est pas vrai ! » — ce sont là d'entre les pages les plus humainement pathétiques et les plus effroyablement vraies que nous ayons rencontrées dans un roman moderne.

Ce qui les rend poignantes entre toutes, c'est la présence de l'enfant au milieu de ce lugubre drame dont il est le jouet et l'innocente victime.

La pauvre mère, après une heure de vertige, a soif de pardon, d'expiation, de relèvement : le dégoût de sa faute, l'horreur d'elle-même qui l'envahit et la prosterne dans la poussière, ne sont pas moins tragiquement décrits par le romancier. Mais Denis Marcant reste implacable envers elle.



Et ici commence un autre développement moral, aussi saisissant que le premier. Par degrés, l'austère Marcant en arrive à concevoir l'obligation du pardon : « Est-ce qu'il y aurait parfois un devoir pénible affreusement, mais un devoir, dans le pardon, dans l'oubli des fautes, dans ce qu'il avait appelé jusqu'ici le mépris de sa propre dignité ? »

C'est par un artifice touchant et profond que Jean Aicard a converti Denis Marcant à la pitié : à côté de l'histoire d'Élise, il nous conte — parallèlement — l'histoire d'une famille de paysans provençaux, de laquelle jaillira, pour Marcant, la vision claire du devoir. Je ne saurais analyser ce second roman, soudé au premier avec un art subtil, ni retracer en détail le lamentable tableau d'un ménage à trois dans une ferme de Provence.

Ce « fumier de ferme », comme l'appelle le romancier, est décrit avec un sobre et puissant réalisme, Mais l'amant de la paysanne n'hésite pas à se sacrifier et à disparaître pour sauver le bonheur de sa fille, compromis par sa seule présence. Ce départ de Cauvin dans l'obscurité croissante du soir, est une scène absolument magistrale, Denis Marcant qui en est le témoin, se sent repris dans sa conscience : « Tu ne sais pas aimer comme celui-ci ! » Et, par pitié pour son enfant, il rappelle sa femme qui, relevée à ses yeux par le repentir, meurt en recevant le baiser du pardon.

Que ce livre trouve les lecteurs qu'il mérite d'avoir, ceux-là seuls à qui il convient. Je défie qu'ils le lisent sans se sentir mieux disposés au bien. Il n'y a que le premier chapitre de la troisième partie d'où je voudrais supprimer quelques détails trop précis, peut-être inutilement troublants. Et encore je ne sais s'ils ne sont pas nécessaires à la vérité complète du récit.

Ce qui me frappe, au point de vue simplement littéraire, c'est l'art de la composition : M. Aicard y a fait, à mon sens, de très sensibles progrès depuis ce roman si noble, mais d'un

tissu parfois un peu lâche, intitulé le *Pavé d'amour*. Ici tout est bien lié, logiquement conduit ; chaque épisode ajoute à l'effet général ; les caractères, celui de l'honnête et méthodique Marcant surtout, sont dessinés avec une fermeté décisive ; le pathétique va croissant de chapitre en chapitre ; les mots graves et profonds, qui éclairent comme d'une lueur tout un état moral, tout un lointain arrière-fond d'âme, les traits pittoresques, expressifs, qui résument une situation ou évoquent un personnage dans sa réalité vivante, abondent en cette prose à la fois puissante et délicate. Et puis, M. Aicard, apprenant par une rapide intuition l'art du romancier, a dépouillé certaines sonorités lyriques et oratoires encore trop sensibles dans le *Pavé d'amour*.

Enfin, est-il besoin de dire qu'il demeure le paysagiste ému et brillant de *Poèmes de Provence*, de *Miette et Noré* ? Mais, à la vision, en quelque sorte païenne, du monde extérieur, il a ajouté, en mûrissant sa pensée et en fouillant sa conscience, la vision, plus précieuse encore et plus féconde, des plus hautes réalités morales.

Philippe GODET.

*L'Impartial*, le quotidien et feuille d'annonces de La Chaux-de-Fonds (canton de Neuchâtel), publia en feuilleton une version résumée de *L'Tbis bleu* – vingt et une livraisons de quatre pages chacune, du mardi 15 août 1893 au vendredi 6 octobre suivant<sup>56</sup>.

Et, à la fin de l'année, le *Journal de Genève* rendit compte des fêtes franco-russes de Toulon en mentionnant l'action de Jean Aicard :

<sup>56</sup> Il convient de préciser que Jean Aicard avait déjà fait publier *L'Tbis bleu* en feuilleton dans le *Journal des débats politiques et littéraires*, du dimanche 30 avril au jeudi 29 juin 1893. Cette pratique était alors courante et incitait la clientèle potentielle à acheter l'ouvrage complet.

Paris, 2 novembre.

*Psychologie de l'âme populaire. — État d'esprit de la foule parisienne pendant les fêtes franco-russes. — Explication de son attitude et de sa joie.*

Je crois que les hommes d'État et les diplomates ont porté sur les fêtes franco-russes qui, finies sur le continent, se poursuivent en Corse, les appréciations les plus contradictoires. Les uns n'y ont vu qu'un feu de paille sans conséquence ; les autres les ont célébrées comme un événement historique et le commencement d'une ère nouvelle. En France, généralement, on les a tenues et on les tient encore pour le plus ferme gage de la paix européenne ; je vois que des très graves journaux, en Allemagne, y trouvent une menace de guerre et disent que la *revanche s'approche*. Je n'entrerai point dans cette discussion, où chacun est dominé par des dispositions subjectives contre lesquelles le raisonnement ne peut rien. Si je reviens à ces manifestations éclatantes, c'est avec un tout autre dessein. L'occasion est propice de faire un peu de psychologie sur l'âme populaire prise dans sa collectivité. Je crois, pour ma part, qu'on fait plus qu'une métaphore et qu'on dit plus qu'une abstraction quand on parle de l'âme d'une nation. Oui, chaque peuple, comme chaque individu, a la sienne, produite à travers une vie séculaire par l'hérédité physique et morale, composée de sentiments et d'instincts plus ou moins conscients dont la communauté constitue l'unité de la famille sociale. Il y a très positivement, en ce sens, une âme française, comme il y a ailleurs une âme anglaise, une âme allemande, une âme genevoise, etc. Les

<sup>57</sup> *Journal de Genève*, 64<sup>e</sup> année, n° 262, 2<sup>e</sup> édition, dimanche 5 novembre 1893, page 2, colonnes 4-6. Article d'Auguste Sabatier.

grandes manifestations qui la jettent en dehors la révèlent, et il est bon de profiter de ces circonstances exceptionnelles pour l'étudier et arriver à la bien connaître. Car ces âmes collectives et nationales restent les grands et décisifs facteurs de l'histoire. Telle ou telle volonté individuelle d'un empereur ou d'un ministre peuvent bien faire croire que de grandes entreprises se font parfois sans elle ou contre elle ; mais regardez-y de plus près : vous verrez que les aspirations de l'âme collective, ses instincts sourds et aveugles passent et se font jour dans les décisions en apparence arbitraires de ceux qui ont l'air de commander, alors qu'ils ne font souvent qu'obéir.

Eh bien ! que nous révèlent sur les instincts actuels de l'âme française les manifestations auxquelles nous venons d'assister ?

Si nous avons oublié que, malgré tout notre esprit moqueur et toute notre ironie, malgré cette « blague parisienne » où semblait s'épuiser toute notre vie intellectuelle, nous n'en sommes pas moins une race essentiellement sentimentale et chez laquelle la sensibilité l'emporte sur la raison, le spectacle que nous nous sommes donné à nous-mêmes durant ces quinze jours de fête nous le rappellerait et le rappellerait aux autres avec une éclatante évidence. C'est à cette disposition native, sans nul doute, qu'est dû le premier miracle qu'a produit chez nous l'arrivée des marins russes, je veux dire l'unanimité dans laquelle s'est fondue la nation entière pour acclamer ces hôtes attendus. Non seulement tous les partis politiques ont oublié leurs querelles, mais toutes les classes de la société se sont rapprochées instantanément et ont communiqué, quinze jours durant, dans le même enthousiasme. L'ouvrier et le patron, le citadin et le paysan, le pauvre et le riche, le clergé et l'université, la littérature et la presse, les corps savants et les corps politiques, le monde sérieux et le monde frivole, sur le boulevard et dans les faubourgs, tout le monde s'est trouvé d'accord, tous

les cœurs ont battu à l'unisson, toutes les mains s'ouvraient d'un même élan, toutes les poitrines jetaient le même cri. Divisée par les luttes politiques et sociales, la France se retrouvait elle-même, et je crois que la joie naturelle de se retrouver ainsi unie et vivante sous l'œil de l'étranger était pour beaucoup dans l'entraînement général. On remerciait les Russes de nous rendre à nous-mêmes et de nous faire ainsi goûter un sentiment d'unité patriotique qui depuis longtemps ne s'était point manifesté.

Il y a eu, dans ces fêtes, un second miracle plus difficile à expliquer, mais qui n'a pas été moins éclatant. On a eu de la peine à y croire à l'étranger ; je connais des Français qui ont de la peine à y croire, même après en avoir été les témoins. Le miracle n'en est pas moins certain et tous les sceptiques ont dû finalement se rendre à l'évidence. Cet enthousiasme universel et patriotique d'une ferveur intense a été en même temps universellement et patriotiquement pacifique. Et ici, il faut bien s'entendre : non pas négativement pacifique, par l'absence de tout cri belliqueux et de toute bravade et provocation, mais positivement, par un désir sincère de la paix et la certitude de la tenir.

Encore une fois, je sais qu'il est difficile à croire que le chauvinisme traditionnel qu'on nous reproche, que nous nous reprochons à nous-mêmes dans nos meilleurs moments, n'ait pas eu sa part et ne se soit pas montré dans ces fêtes. Rien pourtant n'est plus exact, je puis l'attester sans embarras. Avez-vous remarqué une chose étrange que je n'ai vu signaler encore nulle part ? M. Déroulède s'est éclipsé ; on ne l'a ni vu ni entendu durant ces jours de fête. Il n'était ni à Toulon ni à Paris. L'état d'esprit que l'on caractérise du nom de *déroulédisme* et qui sévissait de façon si inquiétante aux beaux jours du général Boulanger n'a pas été moins absent ; absentes aussi les vieilles bandes boulangistes. Le contraste a été frappant pour tous entre

le mouvement chauvin que provoquait le passage du fameux cheval noir, et les sentiments qui ont régné dans la foule pendant la visite des Russes. Non, le poète de ces fêtes larges et magnifiques n'a pas été Déroulède, mais Jean Aicard, qui, dans des vers et des discours acclamés, s'est fait l'éloquent interprète de l'inspiration généreuse et humaine de l'hospitalité française dans cette occasion :

Ô Russes, la voilà l'alliance profonde !  
Celle des intérêts ? non, celle des esprits :  
Nos penseurs, vos penseurs également chéris  
Vont partout répandant l'humanité féconde...  
L'ombre de nos drapeaux, c'est la paix sur le monde !  
Vive Toulon, Cronstadt, Pétersbourg et Paris !

On a eu raison, de dire que le peuple en ces jours avait été joyeux comme un enfant et sage comme un diplomate.

Comment s'expliquer un tel phénomène ? Les journaux allemands en donnent une interprétation qui leur paraît toute naturelle, mais qui a le tort de ne pas correspondre à la réalité des faits. À les entendre, la foule, à Toulon, à Paris, à Lyon et sur tout le parcours, aurait obéi à un mot d'ordre ; on lui aurait prescrit de ne pas crier : « Vivent l'Alsace et la Lorraine ! » et elle aurait obéi sans broncher. Au fond ces manifestations pacifiques cacheraient un ardent désir et un espoir de revanche prochaine. Elles doivent effrayer et non rassurer les amis de la paix.

Je ne crois pas qu'aucun de ceux qui ont été les témoins des faits puissent trouver cette explication suffisante. Elle est naturelle chez les Allemands, qui, dans le présent et dans le passé, ont des raisons de croire et de faire croire aux instincts belliqueux de la nation française ; mais partout ailleurs, elle paraîtra fautive. Nous comprenons qu'un individu, une assemblée poli-

tique, une société restreinte, puisse s'imposer une contrainte, cacher ses vrais sentiments sous l'expression de sentiments contraires, jouer un rôle appris et étudié d'avance. Mais comment comprendre une telle conduite de la part de tout un peuple ? Comment expliquer que tout le monde ait obéi à la même consigne et que nulle part ces sentiments populaires de désir de revanche qu'on croit si ardents ne se soient fait jour spontanément ? Plus nous avons paru emballés dans notre enthousiasme, plus il est illogique de nous accuser d'hypocrisie. Encore une fois, le sentiment a pris dans cette circonstance le pas sur la raison, et c'est se méprendre que de voir un calcul prémédité dans ce qui n'a été qu'une effusion d'âme.

Mais enfin, me demandera-t-on, comment, de votre côté, expliquez-vous et justifiez-vous cette interprétation pacifique de fêtes essentiellement militaires ? Quel était donc l'état d'esprit du peuple de Paris ? Il faut, pour ne pas se méprendre, se rendre compte du sentiment de la foule depuis vingt ans. Ce qui dominait, dans l'esprit obscur des masses, c'était un sentiment d'isolement en Europe pour notre République et par suite de faiblesse et de crainte. Le peuple redoutait une invasion possible. Les hommes éclairés savent que l'empereur d'Allemagne ne veut pas la guerre et n'a aucun motif de la vouloir. Mais les grandes parades militaires qui se passent sur le Rhin, l'attitude de l'Italie, le maintien de la Triple alliance, tout cela forme pour l'imagination de la foule un gros nuage noir à l'horizon, et comme elle ne se découvre aucune arrière-pensée belliqueuse, il lui est impossible de ne pas croire que toutes ces forces sont groupées contre elle dans de mauvais desseins. Elle se trompe, je le sais bien ; on nous dit que la Triple alliance n'est que défensive. Mais le peuple ne le croit pas et ne peut le croire. Or, ce peuple se sentait seul jusqu'ici en Europe ; il se voyait isolé et tenu en suspicion par tous, non seulement à cause de ses

malheurs, mais encore à cause de la forme de son gouvernement. N'est-il pas naturel qu'il ait de la reconnaissance pour le premier ami qui vient officiellement lui serrer la main et que le sentiment de sécurité qu'il éprouve aussitôt fasse déborder sa joie ? Encore une fois, il peut être vrai que le peuple français ait eu tort de se croire menacé, mais la crainte est naturelle aux vaincus. Est-ce que la crainte des Italiens d'être envahis par les Français n'est pas encore plus chimérique ? N'existe-t-elle pourtant pas en Italie et n'est-ce pas la raison et l'excuse des alliances que cette nation a cru devoir contracter ?

La paix, étant dans la volonté de l'empereur d'Allemagne, pouvait être assurée. La vérité, c'est que la France ne croyait pas qu'elle le fût tant qu'elle la voyait dépendre des décisions imprévues d'une des seules parties en présence. Voilà l'équilibre rétabli ; notre peuple n'a cru qu'on n'oserait l'attaquer que du moment qu'il serait inattaquable. Il sent bien que l'amitié de la Russie ne lui permet pas plus qu'auparavant une offensive chanceuse ; mais il comprend également que sa politique défensive impose à tous aujourd'hui le respect : voilà la première cause de la liberté de ses sentiments et de sa joie.

Il y en a une autre moins aperçue, mais non moins réelle. Le peuple de Paris est fanatiquement républicain. Dans l'amitié de la Russie, il a vu, avec la paix assurée en Europe, le triomphe définitif et la légitimation suprême de la République en France. Rien n'a plus flatté ce sentiment républicain que de voir le czar, c'est-à-dire le monarque le plus absolu et le plus puissant du monde, rechercher l'amitié de la République, aller visiter ses vaisseaux à Copenhague et traiter d'égal à égal avec un président en simple redingote comme M. Carnot. Après le pape, le czar fait des avances à ce système de gouvernement ; c'est qu'enfin on le prend au sérieux et qu'il n'est plus à dédaigner. Il y a là une double victoire républicaine qu'on est en droit de fêter. Les

Parisiens et les Français en général n'auraient point paru si entraînés par leur enthousiasme, si, en acclamant les Russes, ils n'avaient pas instinctivement senti qu'ils se congratulaient eux-mêmes. Ce que je signale ici est si vrai que M. Carnot, dont l'étoile avait paru pâlir quelque peu, a retrouvé du coup une popularité toute neuve. En lui c'est encore la République qui se trouvait honorée et glorifiée.

La paix et la République, voilà les deux mobiles de la conduite et de l'enthousiasme de notre peuple. Ce sont là des motifs universels et populaires qui seuls peuvent expliquer le caractère unanime de ces manifestations. On pourrait en découvrir d'autres plus spéciaux qui ont agi sur des classes particulières de la nation. Notre monde littéraire, par exemple, était tout préparé à faire cet accueil à la Russie par l'admiration attendrie que depuis dix ans il a vouée à Tolstoï, à Tourguenef, à Dostoïevski et autres représentants du génie slave. Pour nos soldats, les souvenirs de la guerre de Crimée, loin d'être une barrière, étaient une raison de plus de marquer une cordiale fraternité à des adversaires qu'on avait combattus sans jamais cesser de les honorer et même de les aimer. N'est-ce pas M. de Bismarck qui, frappé des politesses et des hommages qu'au lendemain de la chute de Sébastopol échangeaient la France et la Russie, prophétisait dès 1857 l'entente prochaine et fatale de ces deux nations ? Son principal souci n'a-t-il pas été, durant trente ans, de la retarder ou de l'empêcher, et, maintenant qu'elle éclate en dépit de tant d'obstacles et de retards, n'est-il pas naturel qu'on la célèbre en France avec autant d'entrain qu'on la considère ailleurs avec mauvaise humeur ?

Il est donc manifeste qu'en cette circonstance tout, jusqu'aux événements les plus imprévus comme la mort du maréchal Mac-Mahon, a comme conspiré et concouru à rehausser la solennité de cette rencontre. L'instinct populaire se trouvait d'accord

avec la réflexion des hommes politiques, et notre sensibilité quelque peu féminine avec la rigueur de la raison d'État. Si l'on demande combien de temps ces dispositions dureront, on peut répondre sans crainte de se tromper qu'elles dureront aussi longtemps que la situation de la France restera la même en Europe. Nous n'avons pas le choix d'une autre politique ou d'autres amitiés. Ce n'est pas notre libre arbitre, c'est la force des choses créée par le traité de Francfort qui nous impose celles-ci. Voilà pourquoi nous pouvons les avouer et nous en féliciter même avec quelque intempérance, sans crainte de les compromettre et surtout sans provoquer personne. A. S.

### Alice de Chambrier

Au cours de ces voyages, Jean Aicard fit la connaissance de la famille de Chambrier, établie à Neuchâtel depuis quatre siècles, dont plusieurs membres exercèrent dans la ville et le canton d'importantes fonctions administratives et à laquelle appartenait une jeune poétesse d'une grande précocité, Alice de Chambrier.

Son grand-oncle, Frédéric-Alexandre de Chambrier (1785-1856) fut conseiller d'État de 1813 jusqu'à la révolution du 1<sup>er</sup> mars 1848 qui mit fin au règne du roi de Prusse sur la principauté de Neuchâtel. À la chute de Napoléon I<sup>er</sup>, il participa à la reconstitution de la Suisse et créa, en 1838, l'Académie neuchâteloise<sup>58</sup>.

Le père d'Alice, Alfred de Chambrier (1825-1909), étudiait le droit à Heidelberg au moment de la révolution neuchâteloise de 1848. Député libéral (1856-1859) puis rédacteur du *Cour-*

<sup>58</sup> Voir son livre *Histoire de Neuchâtel et Valangin jusqu'à l'avènement de la maison de Prusse*, Neuchâtel, imprimerie de C. Attinger, 1840, in-8°, 522 pages.



rier de Neuchâtel (1857), il fit carrière comme professeur d'histoire ; il fut aussi recteur de l'académie et président de la Société d'histoire et d'archéologie du canton de Neuchâtel.

Quant à Alice, elle est née à Neuchâtel le 28 septembre 1861. Après une année à Darmstadt, elle fréquenta l'école supérieure de jeunes filles de Neuchâtel et s'adonna avec une grande passion à la littérature – prose et poésie – à l'âge de seize ou dix-sept ans. Quelques-uns de ses poèmes, d'inspiration romantique, furent remarqués : c'est ainsi qu'elle obtint une médaille de l'Académie des Muses santones de Royan (Charente-Maritime) en 1880 et la Primevère d'argent de l'Académie des Jeux floraux de Toulouse en 1882.

Comme tous les poètes, Alice était fascinée par « le Maître » et, en février 1881, elle écrivit à Victor Hugo qui lui répondit « Venez me voir » et lui fit effectivement très bon accueil : elle le rencontra à Paris en avril 1882, nantie d'une lettre d'introduction de Jean Aicard.

C'est probablement aussi Jean Aicard qui lui fit connaître le concours organisé par l'Académie française pour un *Éloge de Lamartine*. La jeune fille acheva son poème, en un prologue et six chants, le 18 décembre 1882, mais elle mourut deux jours plus tard, le 20 décembre, à Neuchâtel, des suites d'un coma diabétique survenu dans la nuit. La famille envoya son manuscrit pour concourir à titre posthume : on sait que c'est le poème de Jean Aicard qui fut couronné mais l'Académie remarqua le travail d'Alice et Camille Doucet, dérogeant à tous les usages, eut la délicatesse de restituer le document à ses parents.

De son vivant, Alice a publié *Atlantide*<sup>59</sup> et *Belladonna*<sup>60</sup>.

<sup>59</sup> CHAMBRIER (Alice de), *Atlantide*, 1<sup>re</sup> publication dans la revue *Jeunesse*, mai 1880.

<sup>60</sup> In *Trois Nouvelles : Verena, Belladonna, Cendrillon*, par M. S. Framel, Alice de Chambrier et F. Guillemet, Lausanne, Arthur Imer, 1882.

Après sa mort prématurée, Philippe Godet publia en 1883, sous le titre *Au-delà*, un premier choix de ses poésies, qui connaîtra un vif succès et sera plusieurs fois réédité<sup>61</sup>. Un récit, *Le Chatelard de Bevaix*, fut ensuite publié<sup>62</sup>. Enfin, Charles Hess mit en musique quelques poèmes de la jeune fille<sup>63</sup>.

Alice ne fut pas oubliée<sup>64</sup> et d'autres recueils de ses productions furent publiés au xx<sup>e</sup> siècle : *Œuvres poétiques*<sup>65</sup>, *Légendes et récits*, *Liminaire*<sup>66</sup>, et *Poèmes choisis*<sup>67</sup>.

<sup>61</sup> CHAMBRIER (Alice), *Au-delà, poésies*, Paris, Fischbacher, 1883, in-32, portrait ; avec une lettre de Sully Prudhomme et une notice biographique et littéraire par Philippe Godet. 3/ Paris, Fischbacher, 1885, in-12, 213 pages, portrait. Rééditions : Lausanne, Arthur Imer ; Lausanne, éditions de la Baconnière, 1884, 1885, 1886, 1891, 1899 et 1934.

<sup>62</sup> CHAMBRIER (Alice de), « Le Chatelard de Bevaix », *Le Musée neuchâtelois*, 1884. Rééditions sous le titre de *Sybille ou le Chatelard de Bevaix*, Lausanne, éditions Spies, 1934 et 1947 ; et Genève, éditions Slatkine, 1983 avec une préface de Guy de Chambrier.

<sup>63</sup> *Huit Poésies d'Alice de Chambrier, mises en musique* avec accompagnement de piano par Charles Hess (1844-1926), Paris, Librairie Fischbacher, sd [1887], in-4°, 45 pages ; cotage G.F. Réunit : *David* (incipit « David n'avait rien que sa fronde »), *Jour triste* (incipit « Il faisait gris dans ma demeure ») ; *Confiance* (incipit « Si tu sens vaciller ta foi ») ; *Oh ! laissez-moi chanter* ; *Le Soir d'un jour de pluie* (incipit « Il a plu toute la journée ») ; *Chanson du printemps* (incipit « Sais-tu mignonne ») ; *Les Magots* (incipit « Sur la console en bois de chêne »), duo ; *La Lune rouge* (incipit « C'est le soir, la bataille est enfin terminée »).

<sup>64</sup> Voir, par exemple, la notice biographique publiée par Philippe Godet dans le *Musée neuchâtelois, recueil d'histoire nationale et d'archéologie*, 21<sup>e</sup> année, janvier 1884, pages 9-14 ; et celle qu'il a placée en tête des poèmes d'Alice qu'il a publiés en 1883 (*Au-delà*, notice de Philippe Godet, pages 1-59). Ou bien « Appréciation des œuvres d'un poète de vingt ans », conférence du pasteur H. Fargues le 7 janvier 1885 (*Annales de la Société royale académique de Nantes*, 6<sup>e</sup> série, volume 6, 1885, pages 82-94). Et enfin : BARBIER (Henry), *Alice de Chambrier et son œuvre littéraire*, Cahors, imprimerie A. Coueslant, 1937, in-8°, 24 pages.

<sup>65</sup> CHAMBRIER (Alice de), *Œuvres poétiques*, Neuchâtel, éditions de la Baconnière, collection « Cahiers de l'Institut neuchâtelois » n° 15, 1972, in-8°, 179 pages, portrait. Préface de Marc Eigeldinger (1917-1991), postface de Guy de Chambrier.

<sup>66</sup> CHAMBRIER (Alice de), *Légendes et récits, Liminaire*, Genève, éditions



## Un souvenir fidèle

Même si Jean Aicard n'est pas revenu en Suisse après son cinquième voyage fait en 1893, le pays ne l'a pas oublié, appréciant tout particulièrement en cet écrivain son inspiration idéaliste sur fond de christianisme social.

On trouve ainsi, dans la presse helvétique, une chronique très régulière de la vie de Jean Aicard : publications, créations théâtrales, prix... Les journalistes Philippe Godet et Auguste Sabatier ont régulièrement consacré des articles à leur ami français <sup>68</sup>.

Après le décès de Jean Aicard, les spectateurs suisses purent voir les films tirés de ses œuvres. J'ai, par exemple, relevé dans la presse, les annonces suivantes :

— *Le Roi de Camargue* (film muet d'André Hugon, janvier 1922) : au cinéma *Pathé* de La Chaux-de-Fonds en mai 1922.

— *Diamant noir* (film muet d'André Hugon, octobre 1922) : au cinéma *Scala* de La Chaux-de-Fond en février 1923. *Diamant noir* (film parlant de Jean Delannoy, juin 1941) : à La Chaux-de-Fond, cinéma *Capitole*, en octobre-novembre 1947 ; au Locle,

Slatkine, 1990.

<sup>67</sup> CHAMBRIER (Alice de), *Poèmes choisis*, Lausanne, l'Âge d'homme, collection « Poche suisse » n° 174, 1998, in-16, 158 pages ; préface de Guy de Chambrier.

<sup>68</sup> Voir, par exemple, pour Philippe Godet : *Gazette de Lausanne*, 1<sup>er</sup> septembre 1888 (*L'Âme arabe*) ; *Le Petit Var*, 8 septembre 1888 (*Au bord du désert*) ; *Journal de Genève*, 1892 (*Le Pavé d'amour*) ; *Gazette de Lausanne*, 6 avril 1892 (*Le Pavé d'amour*) ; *Journal suisse*, 12 août 1893 (*L'Ibis bleu*). — Et pour Auguste Sabatier : *Journal de Genève*, 13 février 1876 (*La Chanson de l'enfant*) ; *Journal de Genève*, 7 mars 1880 (*Miette et Noré*) ; *Journal de Genève*, 4 janvier 1891 (*Le Roi de Camargue*) ; *Journal de Genève*, 5 juin 1892 (*Pavé d'Amour*) ; *Journal de Genève*, 2 novembre 1893 (les fêtes franco-russes de Toulon) ; *Journal de Genève*, 3 mai 1894 (la poésie active) ; *Journal de Genève*, 20 juin 1895 (*Diamant noir*) ; *Journal de Genève*, 15 mars 1896 (*Jésus*) ; *Revue chrétienne*, 2 mars 1899 (*Othello*).

cinéma *Lux*, en novembre 1947 ; à Neuchâtel, cinéma *Palace*, en mars 1948 ; à Neuchâtel, cinéma *ABC*, en mars 1951.

— *Notre-Dame d'amour* (film muet d'André Hugon, janvier 1923) : à La Chaux-de-Fonds, cinéma *Pathé Casino*, en juin 1923 ; à Neuchâtel, cinéma *Apollo*, en janvier et juillet 1924.

— *La Rue du pavé d'amour* (film muet d'André Hugon, 1923) : à La Chaux-de-Fond, cinéma *Apollo*, en avril et décembre 1924.

— *Maurin des Maures* (film parlant d'André Hugon, 1932) : à Neuchâtel, cinéma *Le Palace*, en juin-juillet 1934 ; à La Chaux-de-Fond, cinéma *La Scala*, en juillet 1934 ; à Neuchâtel, au *Gambrinus-Sonore*, en décembre 1934.

— *L'Illustre Maurin* (film parlant d'André Hugon, 1933) : à La Chaux-de-Fond, *Scala-Cinéma*, en juin 1935.

— *Gaspard de Besse* (film parlant d'André Hugon, 1935) : à La Chaux-de-Fonds, au *Luna-Sonore*, en juillet-août 1937 ; à La Chaux-de-Fonds, au cinéma *Simplon*, en juillet 1938.

— *Le Gardian* (film parlant de Jean de Marguenat, mai 1946) : à Neuchâtel, cinéma *Palace*, en décembre 1947.

La presse locale a publié des œuvres de Jean Aicard. On trouve par exemple :

— dans le *Journal et feuille d'avis du Valais*, le poème « Les métiers » (extrait du *Livre des petits*) en avril 1924.

— dans le *Journal de Genève* : « À propos de bottes », extrait de *Le Rire de Maurin des Maures*, mai 1924 ; *Les Deux Stabla-zaires* (deux épisodes), mai 1924 ; « Comment Maurin des Maures se payait la tête d'un singe », extrait de *Le Rire de Maurin des Maures*, mai 1924 ; « An escapa », extrait de *Le Rire de Maurin des Maures* (deux épisodes), mai 1924 ; « Les exigences de maître Pin », extrait de *Le Rire de Maurin des Maures* (deux épisodes), juin 1924 ; « La défense de Tistonnet », extrait de *Le Rire de Maurin des Maures* (trois épisodes), juin 1924.

— dans *La Sentinelle*, quotidien socialiste de La Chaux-de-Fonds : *Maurin des Maures*, en feuilleton, septembre-décembre 1922 ; le poème « Saint Nicolas », décembre 1925 ; *Benjamine*, en feuilleton, octobre-décembre 1929 ; le poème « La légende du chevrier », novembre 1930.

Enfin, les feuilletons télévisés *Maurin des Maures* (vingt-six épisodes, 1970) et *L'Illustre Maurin* (vingt-six épisodes, 1973) ont été également projetés par la télévision de la Suisse romande en juin 1971 et décembre 1973.

Aujourd'hui, le nom de Jean Aicard apparaît le plus souvent dans les grilles de mots croisés de *L'Impartial* (La Chaux-de-Fond) ou de *L'Express* (Neuchâtel)... célébrité, on en conviendra, fort modeste mais qui atteste au minimum un certain souvenir.

Ses voyages ont conduit Jean Aicard dans la Suisse lémanique ou romande, francophone, mitoyenne de la France. En revanche, il ne put accéder à la Suisse alémanique, des cantons nord, essentiellement germanophone : les conventions poétiques étant différentes selon les langues, la poésie ne peut se traduire et reste donc renfermée dans son aire linguistique. Il ne peut exister de langue internationale pour la poésie tant sont diverses et variées les expressions culturelles et les sensibilités nationales.

**SALLE DE L'ATHÉNÉE**  
Vendredi 7 et lundi 10 avril 1893  
à 4 heures  
**DEUX CONFÉRENCES LITTÉRAIRES**  
de M. JEAN AICARD  
Lecture d'un roman idéaliste inédit : **L'IBIS BLEU**.  
**POÉSIES INÉDITES**  
Prix des places : Réservées, 5 fr. ; Premières, 3 fr.  
Réservées en vente chez le concierge de l'Athénée, et dépôts  
de cartes aux librairies CHERBULIEZ, GEORG et STAPELMOHR.

Salle circulaire du Collège latin  
Mardi 11 avril 1893, à 5 heures  
**CONFÉRENCE LITTÉRAIRE**  
de M. JEAN AICARD  
Lecture d'un roman idéaliste inédit  
**L'IBIS BLEU**  
PRIX DES PLACES : 2 fr. Pour pensionnaires, élèves et corps enseignant.  
1 fr. 50. Dépôt de cartes chez MM. ATTINGER FRÈRES et à l'entrée.

**SALLE DE L'ATHÉNÉE**  
VENDREDI 5 AVRIL, À 8 HEURES DU SOIR  
**OTHELLO**  
Traduction inédite en vers français  
Par M. JEAN AICARD  
Lecture par l'auteur  
Lecture de divers morceaux de poésie  
Prix d'entrée : 2 francs. Places réservées : 3 francs.  
Les cartes sont déposées dans les librairies Desroges, Cherbuliez, Georg et à l'entrée. c2857x

Journal de Genève  
5 avril 1878  
page 3

Gazette de Lausanne  
13 avril 1878  
page 4

**THEATRE DE LAUSANNE**  
(DANS LA SALLE DES CONCERTS.)  
Mercredi 5 mars, à 4 heures  
**SEANCE DE POÉSIE**  
PAR  
**JEAN AICARD** 670  
principalement consacrée à la  
lecture de son  
**OTHELLO**  
traduit de Shakespeare  
Cartes à 2 fr., chez M. Tarin,  
libraire, n° 3, rue de Bourg.

**SALLE DU CASINO-THÉÂTRE**  
Mardi 16 Avril, à 4 heures  
**OTHELLO**  
Traduction inédite en vers  
français par M. Jean Aicard.  
LECTURE PAR L'AUTEUR  
**PRIX : 1233**  
Salle de concert, 3 francs. — Salle  
du foyer, 2 francs.  
On trouve des cartes à la librairie  
Imer et Payot, chez MM. Rouge  
et Dubois, Tarin et à l'entrée.

Gazette de Lausanne  
4 mars 1879, page 4

Journal de Genève  
4 mars 1879, page 3

**SALLE DE L'ATHÉNÉE**  
Mardi 4 mars, à 2 heures  
**MIETTE ET NORÉ**  
poème, par  
**JEAN AICARD**  
Scènes de la vie de Provence. Contes et chants populaires  
Lecture par l'auteur  
Cartes chez le concierge de l'Athénée et chez les libraires Cherbuliez, Georg et Sandoz. c1593x

### Publicités dans la presse helvétique

Page 94 : à gauche, Journal de Genève, 6 avril 1893, page 4  
à droite, Feuille d'avis de Neuchâtel, 8 avril 1893, p. 2



*Photographie de Frédéric Mireur vers 1870  
(Anonyme — Document Internet — D. R.)*

## **FRÉDÉRIC MIREUR ET FRANÇOIS DOL, DEUX DRACÉNOIS AMIS DE JEAN AICARD**

**Texte de Dominique AMANN  
Poèmes et proses de Jean AICARD  
Poèmes de François DOL**

Dans une lettre écrite au président de la Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan à l'occasion du décès de Frédéric Mireur, Jean Aicard a uni dans le même souvenir le défunt et le poète François Dol, décédé trente-cinq ans plus tôt, tous deux employés de la préfecture du Var à Draguignan :

MON CHER PRÉSIDENT,

Vous savez quel a été mon chagrin de ne pouvoir faire à notre cher Mireur une seule visite depuis l'été dernier ; il a fallu, vous le devinez, que cette impossibilité fût absolue. Elle l'était ; et je n'ai plus entendu son accueil joyeux et charmant, je n'ai pas revu son sourire de spirituelle finesse et de bonté.

Je connaissais Mireur depuis mon enfance. Adolescent, je reçus, de lui et de son ami le lettré François Dol, les premiers encouragements, quand je balbutiai mes premiers vers. Dol et Mireur ne se contentaient pas de les lire, ils les imprimaient dans l'*Écho du Var*. Et, au sortir du Lycée où il nous était interdit d'écrire des vers qui ne fussent pas en latin, les premiers éloges accordés à mes « Stances à la Provence » m'étaient délicieux.

Dol et Mireur, de nature physique très différente, s'entendaient à merveille, d'abord sur les sujets littéraires, puis parce qu'ils étaient tous deux d'une indépendance un peu farouche, se dérobaient avec ingéniosité aux visites, aux obligations « mondaines » ; c'étaient des fervents de la solitude ; Dol ami des vieux livres ; Mireur des vieux parchemins. Parchemins et livres étaient leurs compagnons préférés. Dol avait l'air d'un solide paysan de nos montagnes ; Mireur un peu pâle, d'un lettré par vocation, de santé fragile malgré l'ampleur de sa stature. Ils fuyaient les invitations de l'amitié, l'appelant plus volontiers chez eux. Et, chez eux, on était chez Euterpe et chez Clio.

Très originaux tous les deux et que mon souvenir d'ami ne parvient pas à séparer ; Dol, à l'extérieur de rustique fruste, disait, avec une voix un peu rude, des choses douces, attiques. C'était un suve de nos collines ; et, dans les branches rugueuses, chantait un rouge-gorge.

Mireur, dont la jeunesse n'aimait guère que les antiques pa-perasses, vivait dans la familiarité de nos ancêtres défunts. Il commentait leurs testaments, s'éprenait de leurs coutumes, s'étonnait de les voir souvent incompris, et, à mon grand étonnement, préférait la simple vérité des faits à la fantaisie suggestive des légendes. Et, malgré cela, aimait les poètes.

Je vis Mireur à Paris, où il vint chercher des succès de carrière, des diplômes.

Mireur à Paris ! Il y paraissait à son aise à peu près comme un poisson sur les galets d'une plage ! il y regrettait son cher Draguignan et ne pensait qu'à fuir. Tel notre Cordouan, le peintre, qui s'étant venu dans la capitale pour y chercher la gloire, au temps des diligences, reprit la patache avant d'avoir vu la Colonne, et retourna en Provence pour ne la quitter jamais.

Mireur ne pouvait se passer de Draguignan ; et je me demande en vérité comment Draguignan se passera de Mireur, il était

l'âme de notre chère cité. Il en connaissait les plus humbles pierres et l'histoire de chaque maison. Il l'aimait pieusement, passionnément, fidèlement. On peut dire que Draguignan fut tout son amour comme un Didot ou un Cazin fut tout l'amour de son ami François Dol.

Je m'accuse d'avoir fait, un jour, à notre excellent Mireur un grand chagrin... j'avais écrit sans malice, par pur esprit de galégeade, une plaisanterie, pas très spirituelle, sur l'horloge de Draguignan — que le préfet oubliait de faire remonter. Mireur s'émut et m'écrivit, avec une tristesse d'enfant injustement grondé : « Qu'est-ce que nous vous avons fait ? » — Hélas ! mon cher et doux et bon Mireur, Draguignan et vous, vous ne m'aviez rien fait, si ce n'est — selon l'expression populaire — si ce n'est des « bonnes manières », et je fus vraiment bien étourdi de n'avoir pas songé aux délicatesses exquises de votre sensibilité... je vous en demande pardon...

*Hortulo meo et amicorum.* Il avait dédié à son jardinnet une simple stèle surmontée d'un grand vase svelte ; et la même inscription faisait de son jardin celui de ses amis. Il s'émerveillait que le latin pût dire tant de choses en quatre mots. Il me défia de traduire l'épigraphe en moins de huit ou dix. Je la traduisis en six, exactement ; et sa joie fut délicieuse à voir ; il se récria sincèrement, d'un cœur maternel, sur mon habileté ! « Il n'y a que vous pour réaliser pareil tour de force ! » Il triomphait pour moi...

Adieu, mon cher Mireur, nous ne nous retrouverons que dans l'autre jardin, celui où se rassemblent amis et ennemis ; celui où toutes les épitaphes se peuvent traduire en un seul mot : *vixerunt*, et où poussent les blanches asphodèles, au pied des noirs cyprès<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan*, tome XXXII, 1918-1919, mémoire VII « Frédéric Mireur », pages 31-34, « Lettre de Monsieur Jean Aicard ».



Mireur, Dol et Aicard formaient un trio d'amis lettrés, de Provençaux passionnés par leur petite patrie, d'hommes de cœur amoureux de la campagne et de la vie provinciale. Mireur (1834-1919) et Dol (1829-1884) étaient contemporains, dracénois, employés de la préfecture, célibataires et ils partageaient les mêmes centres d'intérêts en histoire régionale et littérature.

En revanche, Jean Aicard, né en 1848, appartenait à la génération suivante. Il fut mis en relation avec Mireur par son tuteur de l'époque, Alexandre Mouttet, et le jeune homme, qui se partageait entre Toulon et Paris, ne pouvait rencontrer que de temps à autre ses amis de Draguignan : leur amitié resta purement littéraire et les trois écrivains regrettèrent toujours d'avoir été ainsi séparés par les circonstances de la vie.

J'ai voulu associer une nouvelle fois Frédéric Mireur et François Dol dans cette étude comme ils le furent dans la vie, à la préfecture et dans les rues de leur petite ville, dans leurs jardins respectifs et leurs passions communes.

## I. — FRÉDÉRIC MIREUR

### Éléments biographiques

Jacques-Frédéric Mireur est né le 9 octobre 1834 à Draguignan où son père avait un atelier de maréchal-ferrant. Son grand-père, Antoine, venu de Saint-Paul-en-Forêt (Var), s'était installé à Draguignan et y exerçait déjà cette profession.

La famille résidait au numéro 32 du boulevard de la Liberté : c'est dans cette maison que Frédéric Mireur est né, a passé toute sa vie et est mort.

Élève assidu et travailleur, il fit d'excellentes études secondaires au collège de la ville et y obtint le baccalauréat.

Le Dr Alexandre Bouyer, nommé maire de Draguignan en 1853, avait remarqué le jeune homme et le fit entrer aussitôt à la mairie comme agent administratif ; le 31 mars 1858, Mireur fut promu secrétaire en chef et archiviste. Parallèlement à ses travaux administratifs, il entreprit de classer et d'inventorier toutes les archives communales et découvrit ainsi sa véritable vocation.

En 1864, il fonda, avec quelques amis écrivains<sup>2</sup>, et notamment Léon Bouyer<sup>3</sup>, le fils du maire, *l'Écho du Var*<sup>4</sup>, petit hebdomadaire de quatre pages réalisé par l'imprimerie Garcin. Mireur y apporta un grand nombre d'articles, sous les pseudonymes « Un flâneur », « Un bibliophile », « Armentarius », « Quidam », « Fritz Muller », « F. Provençal », « Neuter », « Petit Jean », etc. *L'Écho du Var* était une feuille d'intérêt local, essentiellement dracénoise, mais ne négligeait pas les questions artistiques et littéraires : le journal publiait volontiers un peu de poésie dans les colonnes des pages 3 et 4, ou, pour des compositions très longues, dans le feuilleton de la page 1 et, éventuellement, des pages suivantes. Il accueillait même la production de jeunes écrivains débutants ainsi que des vers en langue provençale.

<sup>2</sup> On remarquera notamment, dans cette publication, les signatures de : Victor Raynaud, de Flayosc ; Félix Fabre (pseudonyme « Faber »), professeur puis inspecteur de l'enseignement primaire ; François Dol, de Flayosc, employé de la préfecture et poète ; Célestin Senès (pseudonyme « La Sinse »), célèbre conteur provençal ; Zéphirin d'Agnel d'Acigné, de Salernes, érudit ; Charles Girard, interne à la faculté de médecine de Montpellier ; Félix Brémond (pseudonyme « Rado ») ; Hippolyte Maquan, avocat à Lorgues.

<sup>3</sup> Léon Bouyer, fils du maire de Draguignan, épousa Jeanne Karr, fille du célèbre Alphonse Karr (1808-1890), poète et romancier... mais aussi botaniste et jardinier. L'une de ses filles, Violette Bouyer-Karr, fut bien connue de Jean Aicard.

<sup>4</sup> *L'Écho du Var*, agricole, industriel, commercial, scientifique et littéraire, journal d'intérêt local non politique, Draguignan, du 1<sup>er</sup> mai 1864 au 23 avril 1871 (1<sup>re</sup>-8<sup>e</sup> année, n° 1-363).

En 1870, après la chute de l'Empire et la proclamation de la Troisième République, les autorités mises en place durant le régime déchu furent révoquées. Le nouveau maire, l'avocat Félix Anglès<sup>5</sup>, renouvela le personnel municipal et Félix Mireur fut relevé de ses fonctions en 1871 ; l'*Écho du Var* cessa sa publication.

Mireur, qui était âgé de trente-sept ans et ne pouvait plus envisager une scolarité supérieure, profita de ses loisirs pour parfaire sa formation d'archiviste. Nommé archiviste provisoire du département le 3 juillet 1873, il fut, après une formation de deux mois à Paris, reçu à l'examen d'archiviste-paléographe le 18 juin 1874 et titularisé dans le Var le 26.

« M. Mireur aimait passionnément son métier. Pendant toute sa carrière il a poursuivi méthodiquement deux buts : le dépouillement des fonds anciens déposés aux Archives départementales, le classement des Archives communales antérieures à 1790. Dans le premier cas il a publié trois volumes : l'un, relatif aux documents de la sénéchaussée de Draguignan (Série B), les deux autres contenant l'analyse de nombreux protocoles notariaux (Série E). Dans le second cas, M. Mireur, grâce à quelques collaborateurs dont il avait su s'entourer, a réussi à classer et à analyser les si riches archives communales du département. Sur 148 communes, 3 seulement n'ont pas encore leurs dépôts entièrement inventoriés. Un an encore, deux tout au plus, et M. Mireur aurait vu son rêve réalisé. »<sup>6</sup>

<sup>5</sup> Eugène-Félix Anglès est né à Draguignan le 24 octobre 1838 et est décédé à Paris le 7 décembre 1897. Ardent républicain, il fut maire de Draguignan (1870-1874), conseiller général (1871-1891), sénateur du Var (1891-1897).

<sup>6</sup> *La Révolution française, revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 72<sup>e</sup>, 1919, « Chronique et bibliographie », page 92. Article d'Edmond Poupé.

Ainsi inventoriées et développées, les archives départementales, jusque-là déposées dans les greniers de la préfecture, déménagèrent en 1890 dans un bâtiment plus adéquat.

Frédéric Mireur fut nommé chevalier de la Légion d'honneur par décret du 5 janvier 1892 rendu sur le rapport du ministre de l'Instruction publique. Il est décédé à Draguignan le 20 janvier 1919, laissant dans sa ville natale d'unanimes regrets.

Membre très actif de la Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan, Frédéric Mireur a laissé une œuvre importante d'histoire locale publiée dans plus de quatre-vingts plaquettes et ouvrages. Notamment :

— histoire locale : *Siège et destruction du château de Trans en 1579 avec une chanson du temps sur la mort des frères Raphaël de Châteauvieux* (1870) ; *L'Hôtel de Raimondis-Canaux à Draguignan* (1873) ; *Documents sur l'enseignement primaire en Provence avant 1789* (1880) ; *États généraux de 1789, cahiers des doléances des communautés de la sénéchaussée de Draguignan, vœux du clergé et de la noblesse* (1889) ; *Inventaire de la boutique d'un orfèvre de la ville de Draguignan en 1498* (1885) ; *La Fête des Innocents à Fréjus en 1558* (1885) ; *Les causes de la levée du siège de Toulon en 1707* (1886) ; *Du prétendu mariage du duc d'Épernon à Pignans (Var, 24 février 1596)* (1886-1887) ; *La commune de Comps et ses seigneurs au XIV<sup>e</sup> siècle* (1890) ; *États généraux de 1789, procès-verbaux des élections des députés des sénéchaussées de Draguignan, Grasse et Castellane* (1891) ; *Une insurrection à Aups au XIV<sup>e</sup> siècle* (1893) ; *Comment le paysan devenait propriétaire d'un vignoble aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles* (1896) ; *Le canal et les irrigations de Draguignan, notes historiques* (1905) ; *Les anciens couvents de Draguignan, les Cordeliers* (1906) ; *Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan, esquisse histo-*



rique (1907) ; *Le Tiers État à Draguignan, étude sociologique* (1910) ; *Les anciens couvents de Draguignan, les Frères prêcheurs* (1913) ; *Les statuts de la confrérie des tailleurs d'habits de Draguignan, 1471* (1916) ; *Épisodes de la ligue en Provence, mémoires du capitaine Étienne Segondy* (1917) ; *Les rues de Draguignan et leurs maisons historiques* (1897-1907) ;

— biographies : *Notice sur le peintre François Mimault (1580-1682)* (1877) ; *Octave Isnard, évêque de Glandevès* (1891) ; *Les Pontevès Saint-André, notes généalogiques* (1893) ; *Un gentil-homme provençal décapité sous la Ligue, Bernardin Gaibier, sieur de la Bouverie* (1895) ; *Ernest de Gassier, notice nécrologique* (1901) ; *Un ami et correspondant de Malherbe à Draguignan, Esprit Fouque, seigneur de la Garde* (1904) ; *Un pseudocadet de Provence, le capitaine A. de Saint-Aubin, de Draguignan (1583-1643)* (1902) ; *Le marquis de Boisgelin, notice nécrologique* (1905) ; *M. Louis de Bresc, notice nécrologique* (1911) ;

— archivistique : *Inventaire sommaire des archives départementales du Var antérieures à 1790, archives civiles, série B* (1882) ; *Archives communales de Vidauban antérieures à 1790, inventaire sommaire, introduction* (1890) ; *L'ancien état civil de la commune de Salernes (Var)* (1895) ; *Inventaire sommaire des archives départementales du Var antérieures à 1790, archives civiles, série A, série B (sénéchaussée de Draguignan, introduction et carte)* (1895) ; *Inventaire sommaire des archives départementales du Var antérieures à 1790, série E* (1896) ; *Inventaire sommaire des archives départementales du Var antérieures à 1790, série E, tome II* (1913) ; *Rapports au préfet du Var sur la situation des archives départementales* (1877-1918) ; *Rapports au préfet du Var sur la situation des archives communales et hospitalières* (1879-1918) ;

— ainsi qu'un grand nombre de comptes rendus, notices né-

crologiques, articles divers dans l'*Écho du Var* ou *Le Var*, le plus grand nombre non signés ou publiés sous un pseudonyme.

Dans son étude sociologique *Le Tiers État à Draguignan*, Mireur, à partir de quatre-vingt-quatorze tableaux généalogiques, établit que, sous l'Ancien Régime, il y eut une continuité absolue du peuple à la bourgeoisie et de la bourgeoisie à la noblesse : chacun s'élevait par un travail assidu et une épargne régulière. Ce mémoire a été honoré d'un prix Montyon de l'Académie française. Quant à ses *Rues de Draguignan*, ce volumineux ouvrage est resté inachevé :

Enfin, M. Mireur est l'auteur d'une magistrale étude sociologique intitulée : *Le Tiers État à Draguignan* et couronnée par l'Académie française. Il y prouve, en s'appuyant sur de nombreuses esquisses généalogiques, que les familles nobles de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle étaient presque toutes sorties de la roture, grâce au travail successif et continu des générations. C'est une constatation dont il ne faisait pas une arme de combat contre la société issue de la Révolution, comme on l'a cru et écrit.

M. Mireur laisse inachevé un ouvrage de longue haleine dont il avait inlassablement, depuis 60 ans, recueilli les matériaux : *Les rues de Draguignan et leurs maisons historiques*. C'était son œuvre de prédilection. Bien qu'incomplète, elle perpétuera son souvenir à Draguignan, où sa disparition laisse un vide irréparable pour ses amis et pour tous ceux qui se consacrent aux études d'histoire provençale<sup>7</sup>.

<sup>7</sup> *La Révolution française, revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 72<sup>e</sup>, janvier-décembre 1919, « Chronique et bibliographie », page 93. Article d'Edmond Poupé.

## La correspondance entre Frédéric Mireur et Jean Aicard

Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon ne possède que cinq lettres de Frédéric Mireur à Jean Aicard : une pour féliciter le poète de sa nomination comme chevalier de la Légion d'honneur en juillet 1882 ; une pour remercier d'un envoi et trois à propos du prix attribué par l'Académie française à Mireur en 1912.

Le Fonds Mireur des archives départementales du Var a conservé vingt-six lettres de Jean Aicard à Frédéric Mireur : vingt-deux sont datées par l'expéditeur ou ont pu l'être avec précision en fonction de leur contenu, tandis que quatre sont restées totalement non datables.

Ces missives appartiennent à différentes périodes :

1° de novembre 1865 à juin 1867, neuf lettres : recommandé par Alexandre Mouttet, Jean Aicard écrit au rédacteur de *L'Écho du Var* afin d'obtenir la publication de quelques poèmes. Les adresses « Cher Monsieur », « Monsieur », « Cher Monsieur Mireur » témoignent d'une relation très déférente : le jeune poète, encore fort peu connu, sollicite en effet le directeur des archives départementales, personnage en vue de l'administration préfectorale.

2° d'avril 1884 à janvier 1886, sept lettres : après le décès du poète François Dol, ses amis – essentiellement Frédéric Mireur et Jean Aicard – décident de publier une « plaquette » rassemblant ses poésies, projet qui aboutira finalement à la réalisation d'un ouvrage de cent quarante et une pages. Jean Aicard y participe principalement en rédigeant la préface. Celle-ci, datée à la fin « Draguignan, août 1885 », fut prépubliée dans *Le Petit Var*<sup>8</sup>. Ces lettres marquent que les relations entre les deux

<sup>8</sup> *Le Petit Var*, 7<sup>e</sup> année, n° 1911, vendredi 1<sup>er</sup> janvier 1886, page 1, colonnes 2-4 ; et n° 1915, mardi 5 janvier 1886, page 1 colonnes 3-4 et page 2 colonne 1.

hommes sont plus intimes : « Mon cher ami », « Mon cher Mireur ».

3° Les autres lettres ont été écrites à diverses dates et traitent d'affaires très ponctuelles : recommandation d'une personne méritante, remerciement pour un envoi, demande d'un renseignement bibliographique, etc.

## Quelques œuvres de jeunesse

Le principal intérêt des lettres de la première période est de concerner quelques œuvres de jeunesse de Jean Aicard. Les colonnes de *L'Écho du Var* offrent tout d'abord deux proses<sup>9</sup> : « Le plongeur » et le « Chemin de Toulon ». Ce « Chemin de Toulon » est un texte connu : on le trouve dans le recueil manuscrit de Jean Aicard, *Hommes et Choses*, sous le titre « Notes pour servir à mon premier plaidoyer », daté à la fin « 26 Juillet 66 ». Il a été publié ensuite dans la *Tribune artistique et littéraire du Midi* (février 1867, pages 243-247) avec quelques modifications du texte et une meilleure forme typographique. Enfin, je l'ai reproduit dans mon ouvrage *Jean Aicard. Une jeunesse varoise* (pages 153-156).

« Le plongeur » est une jolie nouvelle qui se déroule en Italie, à Gênes et à Rome. Datée « Toulon. Novembre 1866 », elle fut donc écrite alors que Jean, qui avait été « adopté » par Amédée André l'été précédent, s'apprêtait à retourner à Aix-en-Provence pour y reprendre ses études de droit. Il s'agit de la première prose connue de Jean Aicard, probablement écrite pour *L'Écho*

<sup>9</sup> « Le Plongeur » (4<sup>e</sup> année, n° 182, dimanche 20 octobre 1867, « Feuilleton » ; n° 183, dimanche 27 octobre 1867, « Feuilleton » ; n° 184, dimanche 3 novembre 1867, « Feuilleton » ; 4<sup>e</sup> année, n° 185, dimanche 10 novembre 1867, « Feuilleton ». Et « Chemin de Toulon » (5<sup>e</sup> année, n° 212, dimanche 17 mai 1868, page 4, colonnes 2-3).

du Var qui lui ouvrait si généreusement ses colonnes. Malgré quelques imperfections visibles tant de la forme que du fond, le récit est bien construit et l'action bien menée. Le texte publié dans *L'Écho du Var* n'a jamais été réimprimé : c'est pourquoi je le reproduis dans cette livraison d'*Aicardiana*. En relisant la nouvelle « Jacqueline »<sup>10</sup>, écrite en septembre de l'année suivante, on mesurera les progrès considérables accomplis par le jeune écrivain, tant pour la composition du récit que pour l'analyse des caractères et la peinture des mœurs.

On trouve également dans *L'Écho du Var* quatorze poèmes de notre écrivain publiés entre le 25 septembre 1864 et le 10 octobre 1869<sup>11</sup>.

<sup>10</sup> Que j'ai publiée dans : AICARD (Jean), *Contes et récits de Provence*, pages 17-50.

<sup>11</sup> « Les oiseaux du Bon Dieu » (1<sup>e</sup> année, n° 22, dimanche 25 septembre 1864, page 4, colonne 2) ; « À Madame Jacqueline » (2<sup>e</sup> année, n° 70, dimanche 27 août 1865, page 4, colonnes 2-3, sous le pseudonyme « Jacquelin ») ; « À l'une et à l'autre » (2<sup>e</sup> année, n° 79, dimanche 29 octobre 1865, page 4, colonne 1, sous le pseudonyme « J. Dracia ») ; « Lumière » (3<sup>e</sup> année, n° 111, dimanche 10 juin 1866, page 3, colonne 3) ; « Lied » (3<sup>e</sup> année, n° 128, dimanche 16 décembre 1866, page 3, colonne 3) ; « Solidarité » (4<sup>e</sup> année, n° 159, dimanche 12 mai 1867, « Feuilleton », page 1, colonnes 1-3) ; « Psyché » (4<sup>e</sup> année, n° 167, dimanche 7 juillet 1867, page 4, colonne 2, au cours d'un article sur *Les Jeunes Croyances*) ; « Cariatides » (4<sup>e</sup> année, n° 195, dimanche 19 janvier 1868, page 4, colonnes 1-2, sous le pseudonyme « Frank ») ; « L'aloès » (5<sup>e</sup> année, n° 210, dimanche 3 mai 1868, page 2, colonnes 2-4) ; « Vers amoureux » (5<sup>e</sup> année, n° 229, dimanche 18 septembre 1868) ; « Les petits bateaux » (5<sup>e</sup> année, n° 236, dimanche 1<sup>er</sup> novembre 1868, page 3, colonne 3) ; « Sonnet » (5<sup>e</sup> année, n° 252, dimanche 21 février 1869, page 3, colonne 4) ; « Aquarelle » et « Le plongeur » (6<sup>e</sup> année, n° 285, dimanche 10 octobre 1869, page 3, colonne 3). — Le journal a également publié un poème intitulé « Ma Mie » sous le pseudonyme « Frank » (2<sup>e</sup> année, n° 98, dimanche 11 mars 1866, page 4, colonne 1)... mais je ne trouve nulle part ces vers dans les œuvres de Jean Aicard publiées ou restées en manuscrits. — Cette liste est très certainement incomplète car les collections de *L'Écho du Var* qu'il est possible de consulter aujourd'hui sont toutes (fort) lacunaires...

En septembre 1864, Jean Aicard, alors âgé de seize ans et demi, était un poète fort débutant, encore bien inexpérimenté, mais il avait décidé d'affronter le public et la critique : Mireur et Dol furent ses premiers censeurs.

Le jeune homme envoya de nombreux poèmes à *L'Écho du Var* mais tout ne fut pas publié : le journal consacrait en effet une place restreinte à la poésie et nombreux étaient les auteurs, confirmés ou en herbe, qui souhaitaient voir leurs productions imprimées. Et puis, il faut bien le dire, les vers de notre poète adolescent étaient fort inégaux. Mireur et Dol effectuaient un tri impitoyable... que Jean admettait volontiers : « Laissez-moi d'abord vous remercier de vos sincères conseils et de la non-insertion de mes pièces qui auraient paru à mon préjudice<sup>12</sup>. »

Plusieurs de ces poèmes ayant été publiés dans *Les Jeunes Croyances* (« Lumière », « Lied », « Solidarité », « Psyché », « Aquarelle », « Le plongeur ») ou dans *Les Rébellions et les Apaisements* (« Cariatides », « L'aloès », « Les petits bateaux »), je ne donne ici que les quelques poèmes restés manuscrits ou imprimés dans des périodiques fort oubliés aujourd'hui.

### Les Oiseaux du Bon Dieu<sup>13</sup>

(BLUETTE.)

Laissez les roses au rosier.

Romance connue.

..... Vous leur faites ces maux

Que les petits enfants font aux oiseaux.

V. HUGO.

<sup>12</sup> Lettre de Jean Aicard à Frédéric Mireur, vendredi 24 novembre 1865 (archives départementales du Var, Fonds Frédéric Mireur, carton 18 J 111, chemise « Jean Aicard & M<sup>me</sup> Lonclas »).

<sup>13</sup> *L'Écho du Var*, 1<sup>e</sup> année, n° 22, dimanche 25 septembre 1864, page 4, colonne 2. Ce poème a été publié sous cette forme exacte dans : *Le Petit Poète, organe de l'Association poétique des Alpes-Maritimes et de la Provence*, 3<sup>e</sup> année, n° 57 du lundi 15 mars 1897, page 2, colonne 1.

I.

Moi, j'étais tout petit, et toi, toute petite ;  
 Tous les deux  
 Nous courions dans les champs où rit la Marguerite,  
 Bien joyeux.  
 Nous allions dans les bois où le rossignol chante,  
 Et bravant  
 Le danger de grimper sur la branche mouvante,  
 Trop souvent  
 J'allais ravir, hélas ! sous l'aile de leur mère,  
 Les petits,  
 Qui sans plume, tremblaient sous leur nid de fougère  
 Tous blottis...  
 Alors je m'amusais : mes mains peu délicates  
 À moitié  
 Leur brisaient brusquement les ailes ou les pattes,  
 Sans pitié.  
 Mais toi, petite fille aimante, bonne et douce,  
 Tu voulais  
 Que j'aie replacer le petit lit de mousse ;  
 Et j'allais...  
 De nouveau j'affrontais épine, égratignure,  
 À ta voix,  
 Pour les rendre à leur mère, au ciel, à la nature,  
 Dans les bois.

II.

Oui, c'est moi qui, sous la charmille,  
 Jeune fille,  
 Faisais alors ces affreux maux  
 À ces nids charmants qui palpitent,  
 Et s'abritent  
 À l'ombrage des verts rameaux.

Mais, enfant, j'avais l'innocence,  
 L'ignorance  
 À qui l'on pardonne le mal ;  
 Et puis, sur ta douce prière,  
 À la mère  
 Je rendais le nid filial.  
  
 Aujourd'hui, vous êtes, madame,  
 Une femme ;  
 Je suis... un poète !... un rêveur !...  
 Et c'est vous, c'est vous, quoique belle,  
 La cruelle,  
 C'est vous qui riez du malheur !

Aujourd'hui, c'est moi qui vous prie,  
 Ô Marie,  
 De vous adoucir quelque peu :  
 Et toujours vous brisez, madame,  
 Ma pauvre âme,  
 ... Un oiseau sacré du bon Dieu.

J. AICARD.

Lycée de Nîmes, 19 juin 1864.

**À Madame Jacqueline X.<sup>14</sup>**

Mon pauvre cœur battait bien fort  
 L'autre jour, près de vous, Madame ;  
 Sans vous reconnaître d'abord  
 Mon pauvre cœur battait bien fort.

<sup>14</sup> AICARD (Jean), *Aimer-Penser*. Ce poème se trouve aussi, mais sans le *post-scriptum*, dans AICARD (Jean), *Mes vers d'enfant*, pages 12-14 ; et dans

Grand Dieu ! c'est qu'un amour né-mort  
Allait renaître dans mon âme :  
Mon pauvre cœur battait bien fort  
L'autre jour, près de vous, Madame.

Vous portiez un vêtement noir ;  
Plus que lui j'étais triste et sombre  
Sous le crêpe du Désespoir ;  
Vous portiez un vêtement noir,  
Eh ! bien, — je crus pourtant vous voir  
Briller comme un éclair sous l'ombre.  
Vous portiez un vêtement noir :  
Plus que lui j'étais triste et sombre.

Je fis vingt pas en vous suivant,  
Sans oser dire une parole ;  
Vous aviez les ailes du vent !...  
Je fis vingt pas en vous suivant.  
Vous ne m'avez pas vu souvent,  
Et trouviez étrange ce rôle  
De persister en vous suivant  
À n'oser dire une parole !

À vous une porte s'offrit ;  
Soudain vous êtes disparue ;  
Et cette fuite me surprit.  
À vous une porte s'offrit :  
Près de la maison qui s'ouvrit,  
Tremblant, j'attendis dans la rue...

La porte se rouvrant sans bruit,  
Soudain vous êtes reparue !

Cœur avare, à quoi songiez-vous ? —  
— Un pauvre implora mon offrande ;  
Quand je lui donnais quelques sous,  
Cœur avare, à quoi songiez-vous ?  
— C'était un enfant à l'œil doux  
Qui murmura : « Dieu vous le rende ! »  
Cœur avare, à quoi songiez-vous ?  
J'attendais aussi votre offrande !

Vous reprîtes votre chemin ; —  
Deux pauvres suivaient cette voie ;  
Quand l'enfant vous tendit la main,  
Vous reprîtes votre chemin  
En faisant l'aumône à sa faim,  
Et j'enviai sa triste joie !  
Vous reprîtes votre chemin :  
Deux pauvres suivaient cette voie !

Puisque tu sais faire le bien  
Et que tout pauvre est notre frère,  
Pourquoi ne m'as-tu donné rien,  
Puisque tu sais faire le bien ?  
Riche est ton cœur ; pauvre le mien ;  
Plains et soulage sa misère  
Puisque tu sais faire le bien  
Et que tout pauvre est notre frère !

14 Mai 1865

Jacquelin.

Post-scriptum.

Je ne sais qui vous portera  
Ces vers, car moi-même je n'ose :  
Sans doute pourtant ce sera  
Le vent qui court de l'ortie à la rose,  
Qui, né sur terre, monte aux cieux,  
Portant les mots humains à l'oreille des dieux !

### À l'une et à l'autre <sup>15</sup>

H. V.

Aimons donc ! Aimons donc !...

LE LAC. — LAMARTINE.

Le Gapeau chantait une chanson folle  
De joie et d'amours ;  
Son onde tordait sur l'arène molle  
Mille et un détours.

Et moi, j'allais, triste, avec l'âme pleine  
De papillons noirs :  
J'avais promené du val à la plaine  
De vieux désespoirs.

Je songeais à tout ce qui fait de l'ombre ;  
À la nuit, au sort ;  
Je ne voyais plus que du côté sombre  
La vie et la mort !

Et, trouvant enfin ennuyeux de vivre  
Comme de mourir,

<sup>15</sup> *L'Écho du Var*, 2<sup>e</sup> année, n° 79, dimanche 29 octobre 1865, page 4, colonne 1 ; poème publié sous le pseudonyme « J. Dracia ».

Regardant le monde ainsi qu'un vieux livre  
Qu'on est las d'ouvrir,

Tout me semblait laid, l'ortie et la rose,  
L'astre et le flambeau...  
Soudain je vous vis, ô métamorphose !  
Tout redevint beau !

Vous étiez ensemble une fleur qui brille,  
Un souffle embaumé ;  
J'étais une autre âme, ô ma jeune fille,  
Car j'avais aimé !

Votre pied suivait sur l'arène molle  
Mille et un détours ;  
Et moi, j'entonnais une chanson folle  
De joie et d'amour !

J. DRACIA.

27 Septembre 1865.

### Vers amoureux <sup>16</sup>

Ils étaient beaux tous deux ; bruns ou blonds, je l'ignore ;  
Leurs yeux, quoiqu'il en soit, avaient l'éclat charmant,  
Humide et pourtant chaud des rayons de l'aurore.  
Je ne sais pas quel âge ils avaient seulement ;  
Leurs parents comptaient bien les marier ensemble...  
Ah ! pauvres amoureux ! à ce seul mot il semble  
Que c'en est fait, que tout est fini, que c'est bien ! —

<sup>16</sup> *Écho du Var*, 5<sup>e</sup> année, n° 229, dimanche 18 septembre 1868, page 1, colonnes 1-4.



Pour un fait aussi simple on ne prend pas la plume ;  
Ce dénouement serait trop prompt, et je présume  
Que si c'était là tout, je ne vous dirais rien ! —

Ils s'aimaient, se contaient leur amour, — et leurs mères  
Souriaient de les voir cheminer dans les prés,  
Côte à côte, — ou parfois courir, formes légères,  
Elle toujours devant et lui venant après,  
Afin de la mieux voir, restant derrière exprès.

Les enfants d'aujourd'hui savent comme des hommes  
Quel ennui nous tourmente et quels méchants nous sommes !  
Il faut s'y résigner ; c'est une loi des temps  
Qu'on enlève aux enfants la seule bonne chose,  
La fraîche illusion qui fait voir tout en rose,  
Si bien que les petits, troublés et mécontents,  
À redouter l'hiver passent le gai printemps !  
Ils croient le monde laid... le monde est fort laid, certes !  
Mais j'affirme que pour ma part j'aimerais mieux  
Qu'ils vissent sa laideur extrême de leurs yeux !  
En attendant du moins ils seraient plus joyeux,  
Et cueilleraient des fleurs parmi les herbes vertes,  
Au lieu d'errer pensifs dans les sentes désertes,  
Sans sourire, les reins courbés, — comme des vieux !

Le nom de mes héros ? Je ne sais. C'est Jeunesse  
Qu'ils pourraient se nommer tous les deux ; c'est Amour.  
Je n'ai jamais été de ceux, — je le confesse, —  
Qui d'après l'almanach baptisent chaque jour ;  
Un jour, c'est du soleil pour moi, de la lumière ;  
Le quantième, le mois et l'an m'importent peu ;  
Je bois, quand elle vient, la brise printanière,

Et je dis que le ciel est bleu, quand il est bleu.

Donc, on avait semé la crainte dans leur âme ;  
Lui, vierge, était un homme ; elle, vierge, une femme ;  
Ils étaient sûrs tous deux d'un triste lendemain,  
Ils frémissaient parfois en se donnant la main  
De songer tout-à-coup qu'un des deux, sans nul doute,  
Abandonnerait l'autre au milieu de la route,  
Après les courts moments fugitifs de l'amour.

Ils se dirent cela naïvement, un jour :

— « Que penses-tu, dit-il, du monde, et de moi-même ? »  
— « Le monde je le hais ; toi, mon ami, je t'aime ! »  
— « Et pour longtemps ? dit-il. — Elle : Je ne sais pas ;  
Comptons ce que peut vivre un amour ici-bas ! »

Tels, les amants s'ouvraient leurs deux âmes pareilles,  
Et parmi les festons du pampre, sous les treilles,  
À travers les lilas odorants, et, plus loin  
À l'endroit où l'allée en un charmant recoin  
Cache sur un vieux banc une ruche d'abeilles  
Et, plus loin, sur les bords sonores de la mer,  
Dans les grottes où monte expirant le flot clair  
Juste assez profond pour qu'une fourmi s'y noie,  
Et d'où l'on sort avec de petits cris de joie.  
Doucement ils causaient de cela tous les deux,  
Inclinés tellement qu'ils mêlaient leurs cheveux.  
Il disait à l'enfant songeuse : « quand on aime,  
« C'est le bonheur et c'est la souffrance suprême ;  
« Tu le sais, n'est-ce pas ? Quand on aime, le cœur  
« Subit avec dégoût le monde extérieur :

« Tout déplaît qui n'est pas un peu l'amour lui-même,  
 « Comme le chant d'un nid, le parfum d'une fleur ;  
 « On se veut tout-à-fait, on veut mêler son âme  
 « Seul à seul ; moi, du moins, je veux ainsi ma femme,  
 « Toute entière pour moi ! les autres m'ennuieront ;  
 « Et je serai jaloux d'un regard, d'une phrase !  
 « Je t'aurai pour poser sur tes genoux mon front,  
 « Pour te regarder vivre, et mourir en extase !...  
 « Hélas ! et c'est ici que les chagrins viendront !  
 « Si la mort me prenait, voudrais-tu me survivre ?  
 « Pour moi, si tu partais, je saurais bien te suivre ;  
 « Mais qui sait ? nous pouvons devenir des vieillards  
 « Très laids, presque sans voix, et presque sans regards !

« Une douleur pourrait nous arriver encore,  
 « C'est que l'un n'aimât plus l'autre !... Tout homme ignore  
 « Tu me l'as dit, quel temps dureront ses amours ;  
 « Nous ne sommes certains que de souffrir toujours !  
 « Car, nous ne songeons pas, ma pauvre jeune fille,  
 « Hélas ! puisque pour nous vivre n'est pas un bien,  
 « À ce cruel bonheur d'avoir une famille,  
 « Un enfant qui serait plus tard notre soutien !  
 « Cet égoïsme-là n'est certes pas le tien,  
 « Et pour moi je sais trop quelle longue torture,  
 « L'enfant éprouve loin de la mère-Nature,  
 « Loin des fleurs, des oiseaux, des choses du printemps,  
 « Quelle angoisse à son âme inflige notre temps ! »

— « Tous ceux qui vivent sont malheureux ! » lui dit-elle.

Les arbres frémissaient ; la journée était belle ;  
 Le grand soleil planait en plein milieu des cieux,

Caressant du regard son épouse immortelle,  
 La Terre, et reflété dans les flots spacieux.

Elle dit : « Ô mon bien-aimé, la première heure  
 « Des amours, c'est la plus charmante, la meilleure,  
 « Comme un premier amour est le plus beau de tous ! »  
 Ils se parlaient ainsi ; l'air limpide était doux :  
 Les heures se passaient ; le soir venait, tranquille,  
 Et là-bas, du côté plus sombre de la ville,  
 L'orient était noir. Le couchant était beau.

Il dit : « Voici l'image auguste du tombeau ;  
 « On ne sait qui vaut mieux ? le couchant ou l'aurore ?...  
 « Vois comme le sommet des collines se dore ;  
 « Vois s'éclairer cet astre au bord du firmament ;  
 « À l'aurore, l'éclat d'un jour trompeur efface  
 « Tout-à-coup les milliers d'étoiles de l'espace.  
 « Pour nous montrer ce monde affreux subitement...  
 « La mort n'est pas l'aurore ; elle est le soir sublime !  
 « Le ciel pâle paraît vide comme un abîme  
 « En pleine vie, en plein jour, mais vienne le soir !  
 « Dans l'azur un moment plus lugubre et plus noir.  
 « Oh ! que d'étoiles d'or soudain vous allez voir  
 « Surgir ! ainsi la mort d'étincelantes flammes  
 « Et d'espoirs radieux doit étonner nos âmes ! »

Il se penchait vers elle avec lenteur, les yeux  
 Vagues, et regardant ces étoiles des cieux  
 Que tous deux paraissaient écouter et comprendre ;  
 Ils se turent. Les nids d'oiseaux devaient entendre  
 Battre au pied des hauts pins leurs jeunes cœurs troublés ;  
 Non loin de là chantait dans les sillons de blés,

Le petit grillon noir, le nocturne poète.  
 Sur la tête charmante il appuya sa tête ;  
 Son bras serrait la taille ; ils se taisaient ; la nuit,  
 Solennelle, faisait dans l'air un calme bruit.  
 Comme ils avaient, tout en mêlant leur même rêve,  
 Les bras entrelacés, abandonné la grève,  
 Ils étaient maintenant sur la falaise, au bord,  
 Au-dessus de la mer profonde, — et de la mort.

Jean Aicard. Mai 1868

### Sonnet<sup>17</sup>

Sculpteur, je n'aurais pas fait ta statue, ô femme,  
 Car j'aurais trop souffert de contempler tes yeux  
 Tes yeux éteints, tes yeux muets, tes yeux sans âme :  
 On ne cisèle pas l'azur profond des cieux.

Chanteur, je n'aurais pas noté ta voix, déesse !  
 Sans te voir, j'aurais trop souffert de mon amour,  
 Femme au corps sculptural, de t'entendre sans cesse.  
 La musique ne peut préciser un contour.

Peintre, je n'aurais pas fait ton portrait, ma brune.  
 Car je n'aurais pas eu le charme de ta voix :  
 On peut peindre un rayon de soleil ou de lune,  
 Mais non le chant que dit la brise dans les bois.

Je suis poète, j'ai la plume, j'ai la phrase,  
 Et les cheveux à l'air, les yeux au firmament,

<sup>17</sup> AICARD (Jean), *Vieux vers et vieille prose*.

L'âme pleine de ton souvenir, en extase,  
 Femme, — je songe à toi silencieusement !

Paris. Juillet 68.

### *La famille de Tournemine*

Dans sa lettre du vendredi 24 novembre 1865, Jean Aicard envoie à Frédéric Mireur, un poème sur un chien noir avec cette mention :

Monsieur Tournemine, Charles de Tournemine, notre compatriote, l'un de nos peintres orientalistes aimés et distingués, est venu passer près de Toulon, à la Villa Cloquet \*, au bord de mer, en face du Ciel, — j'allais dire aux bords du ciel, — un mois ou deux, avec ses enfants.

Un chien, — Loubet, — le chien de la maison, s'éprit de cette famille d'artistes, — aimante par conséquent ; — son bonheur fut gravement endommagé par le départ de ses amis, — et ceux-ci ayant prié avec instances Mouttet, d'autres personnes et moi-même de leur envoyer tous les ... des nouvelles de leur bon chien, — je rimai un jour cette complainte.

### *Tristesses de Loubet<sup>18</sup> À la famille Ch. De Tournemine<sup>19</sup>.*

Devant le ciel et la mer bleue  
 Que vous admiriez tant de fois,

<sup>18</sup> Voir : AICARD (Jean), *Mes vers d'enfant*, pages 14-16. — Ce poème se trouve également dans : AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, poème VIII, page 13 ; et dans AICARD (Jean), *Aimer-Penser*.

<sup>19</sup> Pour le peintre Charles de Tournemine, voir ci-après dans les « Notes et Documents », pages 210-216.

Il avait remué la queue  
L'espace de deux ou trois mois !

Maintenant il la porte basse ;  
Un glaive a transpercé son cœur ;  
De la bastide à la terrasse,  
*Pecaïre* ! traînant sa douleur !

Hurlant devant la chambre vide,  
Pauvre bête, elle repaît !  
Lors le chien noir devient livide  
Lors il exhale un long regret.

Je le sais, à La Crau d'Hyères,  
Comme un chant Mistraou m'apporta  
Ce grognement plein de prières  
Que mon cœur sensible écouta :

« Ba-Baoû ! que l'ombre est épaisse !  
Et nulle chandelle ne luit !  
Ba-Baoû ! ma sombre tristesse  
S'accroît encore de cette nuit !

« Ils m'ont fui, ceux que mon cœur nomme,  
Pourquoi méprisent-ils un chien ?  
Le chien ne méprise pas l'homme,  
Ba-Baoû ! je n'y comprends rien.

« Quoi de changé dans leur demeure ?  
La nuit, il y fait nuit ; le jour,  
Il y fait jour ; pourtant je pleure ;  
J'ai la tête comme un tambour !

« Le chien passe toute sa vie  
À rechercher le vrai bonheur ;  
Moi, j'avais pour unique envie  
De rester leur souffre-douleur.

« Ils me tuaient sous leurs caresses !  
Leurs caresses étaient des coups,  
Mais leurs coups étaient des tendresses...  
Cruels, — vous en souvenez-vous ?

« Je n'eus jamais de jalousie  
Pour leurs lapins ni leurs oiseaux ;  
J'étais toujours de la partie  
Quand ils cherchaient ces animaux !

« Sur la maison, quoiqu'avec peine,  
Je lis ces mots qu'un sage a mis :  
"Ah ! plutôt à Dieu qu'elle fût pleine,  
Telle qu'elle est, de vrais amis !"

« Ce sage est sans doute un chien triste,  
De son dévouement mal payé ! —  
Ba-Baoû ! même chez l'artiste  
On ne peut trouver l'amitié !

« Mais, je suis injuste peut-être ;  
Hélas ! mon grand malheur m'aigrit ;  
Tandis que sans les soins d'un maître,  
Mon faible corps aussi maigrit !

« Le jour du départ, ô problème !  
Stephen me coupa les cheveux ;

Le bon Lucien m'étouffait même,  
Édith s'écriait : "Je le veux !"

« Et le père et la mère ensemble,  
Émus, contemplaient leurs enfants,  
Dans l'œil de qui la douleur tremble  
Sous la forme de diamants !

« Au moins ils auraient dû m'écrire !  
Me mettre en morceaux sur leurs cœurs.  
Ah ! je veux pouvoir leur sourire  
Une seule fois — et je meurs ! »

Sur ce ton haut, la pauvre bête  
Jappait bien autre chose encor ;  
La douleur l'avait fait poète ;  
La douleur l'avait fait ténor ;

Ses pattes serraient une lyre ;  
Il avait cinq larmes dans l'œil.  
Sa robe noire semblait dire :  
« Ba-Baoû, je naquis en deuil ! »

J'accourus à la plainte amère ;  
Et j'ai vu tout cela fort bien ;  
Touché d'une telle misère,  
Je dois vous rendre à votre chien.

Vous recevrez dans les prochaines  
Le Loubet quartier par quartier,  
Pour qu'au bout de quelques semaines  
Vous l'ayez enfin tout entier !

Toulon le 1<sup>er</sup> Novembre 1865.

## II. — FRANÇOIS DOL « HUÎTRE BUREAUCRATIQUE » ET POÈTE <sup>20</sup>

### Éléments biographiques

François Dol est né à Flayosc, petit village proche de Draguignan (Var), le 23 janvier 1829, au foyer de Lucien Dol, vingt-six ans, et de Magdelaine Gros, vingt-quatre ans, modeste ménage de travailleurs. Outre François, ils donnèrent le jour à une fille puînée, Marie-Noémie, née le 28 juin 1832 ; elle épousa, le 19 janvier 1853, Honoré-Félix Injardy, également enfant du pays, boulanger de son village. Toute la famille était donc bien ancrée dans cette bourgade du moyen Var, proche du chef-lieu du département <sup>21</sup>.

Si son emploi le retenait à Draguignan durant la semaine, où il logeait au numéro 16 du boulevard des Marronniers <sup>22</sup>, François rejoignait, au moins le dimanche, son « bastidon » de Flayosc où Frédéric Mireur, Sextius Guérin et d'autres lettrés de la région aimaient à venir le rejoindre.

François Dol est décédé à Flayosc le 19 avril 1884, à l'âge de cinquante-cinq ans ; son village l'a honoré d'une avenue François-Dol.

<sup>20</sup> C'est François Dol lui-même qui s'est décerné ce qualificatif singulier : « huître bureaucratique » ; voir, ci-après, son poème « Ego », pages 145-147.

<sup>21</sup> À cette époque, la préfecture du Var était à Draguignan, où, par représailles, elle avait été transportée après la reconquête de Toulon par les armées de la République.

<sup>22</sup> Les recensements quinquennaux pour la ville de Draguignan attestent la présence continue, de 1861 à 1881, de François Dol au n° 16 du boulevard (ou avenue, ou rue) des Marronniers. Son état de célibataire est confirmé par le fait que, durant toute cette période, il forme ménage à lui seul.

Casanier, célibataire, vieux garçon un peu misanthrope et préférant la compagnie de ses livres ou de quelques amis très choisis et triés, François Dol a poursuivi une existence obscure et n'a guère été remarqué par les journalistes et les critiques littéraires. La Sinse, qui l'a bien connu, lui a consacré une notice amicale et chaleureuse, qui révèle les grandes qualités humaines du poète :

FRANÇOIS DOL, DE FLAYOSC

19<sup>e</sup> siècle. — Après les mille et une merveilles offertes par le beau pays de Provence aux butineurs d'art et de poésie, le savant peut glaner de très curieuses observations sur la diversité plastique de ses habitants.

Ici, point de race distincte, aux traits nettement définis ; mais un assemblage de types différents : le Celte, élégant et agile, au pâle visage, à l'œil riant et doux ; le Germain rutilant et le brun Sarrazin, au galbe massif, au dur visage ; auxquels la vie facile et bonne, en nos terres bénies, fit, avec le temps, de communes manières d'être et de penser.

Sous les charmes pénétrants du sol et du ciel, en printemps éternel, la rudesse du Sarrazin et du Germain lentement s'assouplit ; et leur âme, jusque-là fermée aux impressions de la nature en fête, s'envola radieuse au beau pays des rêves.

Les sentiments esthétiques germèrent, alors, dans leur cœur, et bientôt l'on vit les anciens maraudeurs des champs et cambrioleurs de la côte d'azur, rivaliser d'élégance spirituelle avec les fils directs de la Grèce et de Rome.

François Dol fut un des plus purs rejetons de ces nomades convertis au culte de la beauté.

D'allures frustes et rustiques ; de noirs cheveux faisant un cadre sombre à son visage aux reliefs sévères ; il avait dans les

yeux, sur les lèvres, mêlées à sa voix caressante, des floraisons d'âme de douceurs infinies.

Très gaulois par l'esprit, il caligna les muses, pour charmer ses loisirs et égayer quelques amis, chevaliers, comme lui, de dame poésie.

Il fut surtout un sage. Et ses vertus humaines, autant que son œuvre littéraire, nous le firent aimer.

Les indigènes du pays de brume et de froidure attribuent aux Provençaux, qu'un soleil radieux, constamment, vivifie, des ambitions immodérées, ainsi qu'un goût très vif pour les luttes et les agitations du forum.

Celui, dont je vais retracer la vie et apprécier l'œuvre littéraire, donne un éclatant démenti à ce jugement de nos frères du Nord.

Licencié en droit, François Dol pouvait aborder l'arène du barreau où son vaste savoir, son esprit délié et son sens juste, lui eussent obtenu de faciles triomphes. Il n'en fit rien.

Sachant que le bonheur ne se mesure pas à l'arpent comme la terre et dépend absolument de la limitation de nos désirs, Dol sut réduire les siens à la portion du sage.

Son rêve fut : un peu de bien, pour en faire beaucoup, une collection de bons livres et une maison aux champs, pour, aux heures de paix, sous la treille embaumée, chanter des vers, en vidant les coupes de vins assagis par les ans, avec d'aimables et joyeux compagnons.

Ce bonheur, il le demanda à un emploi de bureaucrate, aux appointements dérisoires d'exiguïté, mais où son extrême modestie sut puiser des ressources pour assurer sa vie et soulager encore des malheureux.

Républicain, aux convictions fortes, il prêcha la fraternité par les actes. Il supprima de sa vie tout ce qui était superflu et inutile, et sa bourse put ainsi s'ouvrir aux pauvres, comme son cœur consolateur s'ouvrait à toutes les infortunes morales.



Fils du peuple, il lui consacra son dévouement et lui garda fidélité. Sa vie durant on le vit simple de goût et de manière, avec ce legs de préventions et de préjugés que dissipent souvent la culture de l'esprit et l'usage du monde.

Une gloire, pourtant le hanta. Celle dont il faisait le prix de la vertu et que donnent à l'homme la modération, la probité, l'exactitude et la régularité dans le commerce de la vie et surtout dans celui de la liberté, fille de la philosophie.

Cette gloire, Dol la conquit au-delà même de ses espérances ; car il fut l'idéal du *vir probus* des anciens.

Quant à sa renommée littéraire, Dol n'y songea jamais. S'il chanta, ce fut par dilettantisme.

Cependant, de fidèles amis, que ses délicieuses compositions charmaient, ne consentirent pas à laisser se dessécher, dans les oubliettes du pupitre de ce troubadour bureaucrate, les fleurs poétiques de son galant esprit.

Ils les réunirent en un mignon volume, d'agréable figure ; et, de ce brillant assemblage, surgirent, en radieuse synthèse, les belles qualités d'âme, de cœur et d'intelligence de ce chevalier des lettres, qui fit de la poésie la dame de ses pensées et son unique amour.

Tout, en ce petit écrin, a son rayonnement et son éclat particulier. *La Chasse aux Merles* est un enchantement par sa bonne humeur, son fin esprit et sa simplicité ; *Ego* est un camée gravé par un artiste aux doigts de fée ; *Les Saisons* ont les accents lyriques du Cygne de *Mantoue* ; les *Chansons* portent, discrètement cachés sous leurs jupes de velours et de soie, les aiguillons des abeilles, dont le miel toucha les lèvres du poète.

Esthète rigide, imbu des leçons des maîtres du passé, Dol s'indignait devant une faute contre le goût ou une injure contre la langue française. Aussi bien, son œuvre poétique est surtout remarquable par sa scrupuleuse correction, l'élégance de ses

pensées et par le tour d'esprit galant et gracieux de nos grands ancêtres.

Oui ! quand, sous la tonnelle fleurie de son bastidon paternel, à Flayosc, Dol faisait chanter ses pipeaux, — une vraie lyre d'or —, l'on eût dit un lointain écho de Tibur, sous les roses lauriers duquel le divin Horace célébrait, en vidant les coupes de Falerne, les amours, la jeunesse et l'aimable philosophie. Car, entre l'ami de Mécène et ce modeste plumitif de la préfecture du Var, il y avait de grandes affinités d'esprit et de pensées.

C'est ce que Jean Aicard a délicieusement développé dans la préface du livre de Dol, lorsque donnant son beau tribut d'éloges à l'œuvre littéraire, il montre le poète obstinément fidèle aux classiques, malgré les attirances captivantes des écoles modernes<sup>23</sup>.

### François Dol et Jean Aicard

Lorsque Jean Aicard publia son premier recueil, *Les Jeunes Croyances*, en mai 1867, François Dol remarqua ce premier essai d'un jeune et nouveau talent : le Dracénois, qui était l'aîné de Jean d'une vingtaine d'années, souhaita la bienvenue au jeune poète dans la phalange des inspirés de la Muse. Dol partageait son existence entre Draguignan et Flayosc ; et Jean Aicard, lorsque ses voyages littéraires ne le conduisaient pas hors des frontières, faisait la navette entre La Garde et Paris : les deux poètes ne pouvaient donc pas se rencontrer bien souvent, mais les archives municipales de Toulon conservent

<sup>23</sup> SÉNÈS (Jean-Baptiste Célestin, dit La Sinse), *Provençaux. Poètes, artistes, peintres, sculpteurs... Notes biographiques*, Toulon, imprimerie du Petit Var, 1902 et 1904, in-16, deux volumes, 320-306 pages. La notice biographique sur le poète François Dol se trouve dans le second volume, aux pages 37-41.

quelques lettres de François Dol à Jean Aicard qui témoignent de leur amitié ; échanges littéraires, propos badins et activités quotidiennes en forment la trame toute simple :

Mireur et Guérin vont bien et vous serrent la main. Nous faisons de délicieuses promenades dans les bois, le long des ravins, dans les sentiers isolés — *din lei drayos*. La campagne commence à s'endimancher ; on sent que la nature s'est énamourée.

J'ai d'étrangers désirs... ainsi qu'en ont les fous !

À présent je voudrais m'élancer dans l'espace.

Je pense que vous reviendrez au mois de 7<sup>bre</sup>, peut-être même plus tôt. Il va sans dire que j'irai vous voir à Toulon ou que vous viendrez à Draguignan. Nous causerons de V. Hugo, de Sully-Prudhomme, des nouvelles poésies que vous aurez sans doute composées... Je voudrais enjamber 4 ou 5 mois.

Écrivez-moi un peu quand vous aurez du loisir — Adieu. Je pars pour Flayosc. Je vais manger la daube pascalle.

À vous de tout cœur.

Dol <sup>24</sup>.

\* \* \*

Très cher ami,

Salut en Victor Hugo et en Mirabeau !

[...].

Nous avons eu de la pluie pendant un mois ; le ciel était gris comme les œuvres de maint académicien ; l'eau débordait des

<sup>24</sup> Toulon, archives municipales, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 18, dossier « Correspondance à Jean Aicard concernant son poste de directeur-gérant de *La Renaissance* en 1872 ». Lettre de François Dol à Jean Aicard, du samedi 30 mars 1872. — Les deux vers cités appartiennent au premier recueil de Jean Aicard, *Les Jeunes Croyances*, première partie, poème I « Vere Novo », page 5.

rivières et l'ennui de nos âmes. Mais le mistral vient d'emboucher un bugle, il a mugé *quis ego*, et les nuages ont disparu <sup>25</sup>.

\* \* \*

Je vois toujours votre chambre si bien ensoleillée, vos livres, la couronne qui vous a été décernée au théâtre de Toulon, votre gentil rouge-gorge caché dans les rameaux d'arbousier, ou perché sur Goethe, avec lequel il prend, le mal appris !

Des familiarités d'oiseau vite envolé <sup>26</sup>.

\* \* \*

Souvenez-vous de votre promesse et avisez-moi deux ou trois jours à l'avance du jour de votre arrivée, attendu que le dimanche je vais quelquefois à Flayosc manger avec mon vieux père et mon excellente sœur un modeste lapin bourgeois, que je trouve toujours exquis.

Mes meilleurs souvenirs à tout votre monde. Je serre la main à Mouttet qui ferait bien de vous accompagner.

Tout à vous et à la sacro-sainte poésie <sup>27</sup>.

\* \* \*

Il paraît que vous êtes très fatigué. Ayez soin de vous, je vous prie. Mangez, buvez frais, dormez de longs sommeils et pensez

<sup>25</sup> Toulon, archives municipales, Fonds Jean Aicard, correspondance. Lettre de François Dol à Jean Aicard du mercredi 30 octobre 1872.

<sup>26</sup> Toulon, archives municipales, Fonds Jean Aicard, correspondance. Lettre de François Dol à Jean Aicard du mardi 2 décembre 1873.

<sup>27</sup> Toulon, archives municipales, Fonds Jean Aicard, correspondance. Lettre de François Dol à Jean Aicard du samedi 13 décembre 1873.

le moins possible. Il faut précieusement conserver le bâtiment qui abrite une aussi belle Dame que votre Imagination.

Mes compliments et mes amitiés à votre sœur, à M. André ainsi qu'à M. Clément, votre secrétaire<sup>28</sup>.

\* \* \*

Quant à nous, mon bien cher Jean, continuons à nous aimer comme des moutons, mais en faisant tous nos efforts pour ne pas être mangés par les loups<sup>29</sup>.

\* \* \*

Mireur, Guérin, Doze sont ravis de votre volume et vous adressent leurs chaudes félicitations avec leurs meilleures amitiés. J'ai reproduit leurs impressions autant que les miennes. J'ai rarement lu des vers aussi mélodieux que les vôtres. On croirait, a-t-on dit, entendre trembler des perles dans une coupe de cristal. Et puis ils sont riches de sentiments et d'idées.

Vous savez que nous vous attendons au retour des cigales. Nous irons encore nous asseoir dans la cabane du bastidon et vous nous enivrerez de poésie. Nous vous servirons du *gros bleu*, et vous nous donnerez du nectar, ô généreux ami<sup>30</sup> !

---

<sup>28</sup> Toulon, archives municipales, Fonds Jean Aicard, correspondance. Lettre de François Dol à Jean Aicard du vendredi 10 juillet 1874.

<sup>29</sup> Toulon, archives municipales, Fonds Jean Aicard, correspondance. Lettre de François Dol à Jean Aicard du samedi 29 août 1874.

<sup>30</sup> Toulon, archives municipales, Fonds Jean Aicard, correspondance. Lettre de François Dol à Jean Aicard du jeudi 10 février 1876. — Dol parle ici de *La Chanson de l'enfant*, volume sorti en librairie à la fin décembre 1875.

Et François Dol a été cité par Jean Aicard dans *Maurin des Maures* ; au chapitre III, M. Ripert, membre de l'académie de Draguignan, interrogé par le préfet à propos du gibier de la région, lui répond malicieusement : « Monsieur le préfet, les Dracénois ont connu un chasseur, qui était chef de division en notre bonne préfecture du Var et qui s'appelait François Dol. Dol fut poète ; je vous donnerai son œuvre posthume, œuvre d'un vrai et subtil lettré, et qui fut publiée par les soins de ses amis. Vous y trouverez un poème sur la chasse aux merles et même sur la chasse aux perdrix... C'est tout ce que je sais sur le gibier dans le département du Var...<sup>31</sup> »

### La publication des poésies de François Dol

Après le décès de François Dol, ses amis recueillirent ses poésies et les firent imprimer. Jean Aicard rédigea la préface du volume, long texte inspiré par l'amitié la plus fidèle et qui dresse un portrait authentique du disparu :

#### FRANÇOIS DOL<sup>32</sup>

François Dol, né le 23 janvier 1829, à Flayosc, près de Draguignan, est mort le 19 avril 1884, dans son village natal. — Il avait achevé au collège de Draguignan ses études commencées dans un petit séminaire. — Modeste employé de préfecture, remarqué seulement à la fin de sa vie, pour ses qualités solides, il était en dernier lieu chef de division. — Au cours de sa carrière administrative, il a écrit des vers que ses amis publient aujourd'hui.

---

<sup>31</sup> AICARD (Jean), *Maurin des Maures*, page 29.

<sup>32</sup> DOL (François), *Poésies*, préface de Jean Aicard aux pages VII-XXIV. — Cette préface a été prépubliée dans *Le Petit Var*, 7<sup>e</sup> année, n° 1911, vendredi 1<sup>er</sup> janvier 1886, page 1, colonnes 2-4 ; et n° 1915, mardi 5 janvier 1886, page 1 colonnes 3-4 et page 2 colonne 1.

d'hui, et des articles de critique marqués au coin du goût le plus sûr, le plus vraiment français dans le sens littéraire du mot.

Son érudition de lettré était véritablement rare, et il n'en faisait aucune montre. Je suis persuadé que bien des personnes autour de lui ont toujours ignoré qu'il fut un poète, un écrivain et un bibliophile. Pour beaucoup, il n'a été que « le brave Monsieur Dol, de la préfecture ».

Bibliophile, il l'était absolument, amoureuxment. Rentré chez lui, il ouvrait avec soin sa bibliothèque, maison de Socrate des livres, petite, mais pleine d'amis, des meilleurs, des plus chers, des mieux choisis. Et il lui arrivait, avant de lire le livre qu'il voulait, d'en ouvrir plusieurs, les palpant, les examinant du titre au nom de l'imprimeur, caressant la taille-douce d'un regard réjoui, faisant tourner quelques feuillets d'un coup de doigt habile, léger, connaisseur, écoutant le bruit du Hollande pur fil, comme un amateur de musique le premier coup d'archet donné sur un Stradivarius.

Il avait un goût marqué pour les contes gaulois. Les conteurs gaulois et les idylliques grecs, tels étaient ses préférés. J'ai toujours été surpris, et je le lui avais dit, qu'il eût écrit une pièce sur les clairs de lune : sans doute lui avait-elle été inspirée par le mot virgilien : *per amica silentia*. Le ton de la romance ne fut jamais le sien, mais oui bien, le ton de la chanson. Évidemment son premier maître fut Béranger. Il retrouvait dans l'œuvre du chansonnier le coq gaulois et l'abeille attique, et l'on remarque que les premiers vers de Dol ont fortement l'accent du maître chanteur. Il ne s'en défît que plus tard, lorsqu'il se mit à la lecture des poètes contemporains et qu'il s'aperçut que l'art poétique va se transformant sans cesse, comme toute chose en ce monde.

Au sortir de son travail d'employé, Dol, enfermé dans ses livres, ne s'apercevait guère du mouvement universel. On eût pu

faire le siège de la ville : Archimède méditait ! Non pas, certes, qu'il fût étranger aux préoccupations de la société moderne ! Bien au contraire, il suivait avec attention, avec sollicitude même, le progrès des idées et le va-et-vient des événements sociaux et politiques.

Dol était républicain parce qu'il lui semblait bon et juste que les affaires publiques fussent par la nation confiées à des serviteurs qu'elle choisit elle-même et qu'elle change à son gré, plutôt qu'à des domestiques qui commandent et qui, pareils au valet de la comédie, se refusent à quitter un si bon maître lorsqu'il vient à l'esprit du maître de les congédier.

Démocrate, il l'était surtout par compassion pour tout ce qui souffre en bas, par humanité. Je n'ai pas connu d'ami plus sincère, plus dévoué du peuple que cet homme ignoré qui ne fut jamais même conseiller municipal de sa commune !

Cet enfant, qui faisait songer à Lafontaine, était un caractère, ses amis le savent bien. On aurait tout obtenu de sa bonté : sa bourse, ses livres peut-être, — ce qui n'est pas peu dire, — mais il ne cédait rien dès qu'il s'agissait de certains principes.

Au 24 Mai, le préfet du temps lui offrit un poste avantageux : « ... Mais, lui répondit Dol, — sans croire faire une réplique digne d'être citée, et seulement pour éclairer son chef, — mais, Monsieur le Préfet, vous ne savez peut-être pas mes opinions : je suis républicain ».

*Transiit benefaciendo*, dit l'épithaphe évangélique. Il est passé en bien faisant, celui-là aussi, mais il est passé en ignorant les hommes. À la vérité, il n'a connu du monde que ce que certains livres en racontent — non les livres descriptifs (utilement descriptifs peut-être) des turpitudes humaines, — mais les livres de contes et de poésie. Il n'a connu que des esprits ! Et les réalités honteuses lui eussent paru, s'il se fût trouvé face à face avec elles, de mauvais rêves, ou tout simplement des invraisemblances. Ce

sont les choses écrites et rêvées qui, pour lui, étaient le monde vrai, — et le dur réel pour lui n'existait pas ; il ne le voyait point, pas plus qu'un enfant, qui assiste aux gestes des grandes personnes, ne peut se rendre compte des passions qui les agitent.

Une ou deux fois il avait été mis en contact avec la réalité brutale ; il avait entrevu... ce que voit tout le monde. Profondément blessé, il était rentré aussitôt, avec une sorte d'effroi triste, dans la solitude de lui-même.

Quand il me vit aux prises, plusieurs années durant, avec les ambitions de l'auteur dramatique, il se récria. Je lui expliquai ces fièvres de l'auteur qui veut être joué, les angoisses de l'espérance, les querelles des répétitions, les anxiétés d'une première. « Malheureux ! malheureux ! » s'écriait-il. Puis : « Asseyez-vous sous la treille, ami, et, *cueillez la grappe !* » Ce mot lui revint souvent : « Cueillez la grappe qui pend sur votre tête ! » Et, ce disant, sans doute, il revoyait tout Horace : « Jouis de l'heure, Sextius, l'heure est brève ; la mort nous guette. » Plus tard, il y revenait encore : « Eh bien, cueillez-vous la grappe ? » — Je ne sais pourquoi ce mot a le don de me l'évoquer tout entier.

Hier, j'ai rendu visite à ses parents, à ses amis de Flayosc. On m'a reçu sur une terrasse, sous une treille. D'énormes grappes pendaient au-dessus de nos têtes, tout à portée de la main. Et je revoyais Dol, je croyais le voir assis parmi nous, avec sa figure honnête, homme à vigoureuse santé intellectuelle, et pour qui, si littéraire qu'il fût, la littérature correspondait aux choses de la nature (je ne dis pas de la réalité). Son « *carpe diem* », c'est sur cette terrasse que le lecteur d'Horatius l'avait retrouvé ; c'est là qu'il l'avait compris, senti, — qu'il lui avait été « commenté » par le fruit, lourd, ambré, transparent aux rayons du soleil. Et sa voix, aujourd'hui si lointaine, anéantie, perdue, du fond de l'éternelle mort qui est peut-être l'éternelle vie, me répétait comme un conseil divin : « Cueille la grappe, ami ; profite de l'heure ; la mort, d'un pied égal, frappe à tous les seuils ! »

La région est sereine où se rencontrent les esprits. Au pays du rêve et de la pensée, où nous avons nos rendez-vous, François Dol et moi, je le retrouve encore aujourd'hui, aussi vivant, toujours le même. Je ne parlerai donc point du chagrin que nous a causé sa mort ; cela est dans nos cœurs, et qu'importe au public ?

Mon amitié avec Dol était née dans les sentiers de poésie et d'art où nous nous étions rencontrés pour la première fois, voici vingt ans, quand je publiai mon premier volume. Il me souhaita la bienvenue, le généreux frère aîné, sans rien connaître de moi que mes vers d'adolescent.

Depuis lors je visitais Draguignan où il m'avait donné, avec son amitié, ses meilleurs amis ; et lui, à peu près chaque année, me rendait ma visite à la Garde-près-Toulon, dans la plaine où je regrette de ne pas habiter la colline, mais où trois pins et vingt lauriers-roses nous rappelaient à tous deux la vraie Provence, celle qui lui fait dire :

Tout est flamme et parfum, et de bien loin on sent  
L'odeur forte des thyms qui poussent dans les pierres.

Et, dans l'*Automne* :

J'aime le rouge-gorge, hôte frileux des granges,  
La grive voyageuse, amante des vendanges,  
Et les sillons creusés dans le vallon pierreux  
Par la mule indocile, au pied laborieux !

Je le vois arriver à la gare de La Garde, le brave Dol, un peu embarrassé de sa valise, lui, sédentaire par métier, et casanier par goût et par habitude ; je le vois, plus occupé de me chercher du regard que de ne pas manquer le marchepied du wagon, inquiet, se sentant perdu déjà à l'idée que je ne l'attends peut-être point, un peu étonné et même malheureux « d'être en voyage ! »



Dol n'était jamais allé à Paris, où pourtant il envoyait ses livres pour qu'ils y fussent reliés, comme il sied à des livres d'amateur. Pareil à l'homme de Nadaud, il n'avait pas vu Carcassonne. Mais qu'importe à un esprit qui connaît Athènes l'Antique et à qui les Dieux ont permis l'accès de Corinthe !

C'est bien un trait essentiel de son caractère que le trouble où le jetait l'idée d'entreprendre un « voyage en lointain pays », à Toulon par exemple !

Comment était-il venu à Draguignan, de Flayosc qui se trouve à deux lieues de la préfecture ? je ne le comprends pas encore, tout en m'expliquant ses visites régulières de Draguignan à Flayosc, son « endroit » natal, qu'il aimait comme le thym aime les pierres et où, tous les dimanches, il retrouvait la famille.

Il y avait, en effet, dans l'effroi que lui inspiraient les voyages, beaucoup d'amour pour « le pays ». Il tenait au sol coutumier par les racines, comme un olivier. Transplanté sous un autre ciel, dans une autre terre, il n'eût pas pu vivre. Et puis il avait la philosophie de l'homme simple qui borne ses vœux et son horizon. Modestie, goût de la paix, expérience des livres qui nous ont appris que le palmier d'Afrique rêve des versants neigeux des Alpes, pendant que le sapin regrette de n'être pas un palmier du désert ! Les vœux des hommes de toutes les latitudes vont se croisant, l'éperon des navires embrouille le réseau des sillages, mais nulle part le bonheur cherché n'est rencontré par personne. Les plus beaux lieux ne donnent point le calme aux esprits tourmentés. Le calme, la joie viennent des cœurs, de l'amour, de la sympathie, d'un échange d'idées, des amitiés intellectuelles, que François Dol connaissait bien, de la fréquentation des génies qui, en quelques volumes, ont légué à tout homme qui sait, lire, le plus sûr, le plus merveilleux, le plus noble et le plus doux de la pensée humaine. Le trésor accumulé par des milliers de siècles est à qui veut lire, et Dol lisait...

Le front sur mon chevet, je parcours l'univers !

Ainsi voyageait ce rustique, car c'était un vrai rustique de physionomie et d'allures, que ce fin lettré de goût subtil. Véritablement, ce familier de toutes délicatesses intellectuelles et morales avait un extérieur gauche et lourd ; l'air effaré en quelque sorte d'un homme qui n'est pas « à la question » et qui voudrait bien comprendre ! Avec cela, il était timide, et il fallait qu'il voulût bien parler, pour qu'on s'aperçût que le paysan du Danube savait par cœur Lafontaine, fables et contes, et partageait avec Virgile, Théocrite et Chénier les laitages sacrés et les fruits divins.

Tête ronde, lignes du visage accusées et comme bombées, les yeux gros et saillants qui roulaient et montraient le blanc, « épiderme brun », cheveux ras et crépus, sourcils broussailleux, le nez un peu en bec d'aigle, et, sous la bouche, qui, du moins, ne manquait pas de finesse, un menton très rond et très fendu, tel il était au physique :

Mon épiderme brun et ma tête crépue  
Me donnent pour aïeux les ardents Sarrasins !

L'ardent sarrasin était un poète inoffensif ; un doux poète, l'employé régulier, au sourcil sévère, qui jamais ne maugréa contre personne, et que, — au sortir de sa préfecture — villa-geois et citadins venaient de bien loin à la ronde consulter sur quelque affaire. Il était pressé ; il avait le droit de se reposer, de rentrer chez lui, d'oublier les *rapports au maire de Brenon*, mais la mère d'un conscrit ou le père d'une future maîtresse d'école lui demandait un renseignement, un avis, — et le poète, si peu bureaucrate, consentait, par pure humanité, à être encore, dans la rue, sur la place publique, l'employé de M. le Préfet.

Type charmant, celui de ce laboureur des Géorgiques devenu et demeuré toute sa vie employé de préfecture ! Exquise figure, celle de cet avocat (il était licencié en droit), qui s'était réfugié



dans les bureaux par horreur de la chicane, et qui, par horreur de la bureaucratie, se réfugiait dans les idylles grecques et latines ! Physionomie unique à notre époque, celle d'un homme sans ambition, qui accepte l'étroit horizon du champ paternel, fait son humble devoir toute sa vie, se croit sans cesse au-dessous de sa position, refuse les rares faveurs qui s'offrent à lui, ne croit pas qu'une opinion politique mérite salaire, et meurt comme il a vécu, simplement et doucement !

Je voudrais pouvoir la fixer, cette figure, dans le marbre blanc, car elle inspire le respect de l'humanité, et ranime la foi dans les plus belles qualités morales... Ah ! le brave Dol, comme nous avons raison de l'aimer !

Oui, c'était un enfant, ou, si vous voulez, un homme d'autrefois, d'hier, du temps de nos pères, un primitif !

Écoutez ceci :

L'un des trois derniers préfets du Var qui, tous trois, l'ont apprécié à sa noble valeur, M. Mathieu-Laugier, demanda pour lui les palmes académiques. Et voilà Dol chargé, par ordre supérieur, de remplir une feuille officielle, d'y énumérer lui-même ses titres et qualités ! Il rechigne d'abord, le préfet répète son ordre, non peut-être sans douce malice ; mais, dans une note mémorable, Dol déclare tout bonnement, au bas de la page, qu'il n'écrit de sa main la feuille préfectorale que contraint et forcé par le préfet lui-même !

Lorsque tomba l'Empire, le chef de sa division à la préfecture de Draguignan fut congédié comme impérialiste, et Dol, républicain de la veille, désigné pour sa place, poste supérieur, refusa de remplacer un « homme qu'il avait connu et traité en camarade ».

Malade, quelques semaines avant sa mort, il obtint un congé qui, régulièrement, devait lui permettre, en attendant sa retraite, de toucher ses appointements de chef de division en activité.

Notre ami s'en alla ingénument déclarer à qui de droit que, ne devant plus faire le travail d'un chef de division puisqu'il était en congé, il ne lui semblait pas *possible* d'avoir à toucher les honoraires d'un chef de division qui travaille !

Le préfet, souriant j'imagine, lui expliqua que c'était ainsi, qu'il était dans la règle et dans son droit ; mais la probité candide et tenace de mon paysan divin s'offensa ; il trouvait la règle injuste ; il en repoussa le bénéfice avec une sorte de colère ; il n'en voulut pas démordre, et il fallut, — oui, vraiment, — le mettre en demi-solde pour calmer son indignation !

Je sais d'avance que je serai soupçonné de mensonge idéaliste et traité de rêveur démodé en rapportant ce petit fait inouï, cette adorable action de poète — employé longtemps à 100 fr. par mois.

Qu'importe ! Un de nos devoirs à nous autres est de mettre en lumière ce qui honore l'humanité, tout ce qui la console...

Il est assez de mains chercheuses de vermine !

dit Musset...

Voilà Dol ; d'apparence brute, il avait un cœur limpide, riche et solide comme le diamant. Très lent à concevoir, à entendre ce qu'on lui disait, il conversait à l'aise avec les demi-dieux qui savaient les grâces secrètes de son âme et de son esprit. Un peu ours, mais mangeur de miel, voilà l'homme, et une abeille d'or voltigeait sur sa lèvre :

J'ai rêvé le repos du soir ;  
Mon cœur y va comme l'abeille  
Vole au genêt épanoui,

écrivait-il, et il savait comment elles volent les abeilles ; je vous dis qu'un matin, avec Béranger, il les avait éveillées sur l'Hymette.

— « Dol, dites-nous des vers ! »

Ça n'était pas toujours très facile à obtenir, mais on l'y amenait, et sa voix, accent de Flayosc, se mettait à sonner, marquant les temps forts comme fait le tambourin sous la baguette, et même sa main les frappait parfois dans l'espace, comme s'il eut tenu le bâtonnet d'ébène à bout d'ivoire qui éveille lui aussi, sous la peau bien tendue, un magique bourdonnement d'abeilles invisibles.

On lui faisait répéter la *Chasse aux Merles*. — Ce n'est pas la meilleure de ses pièces, mais elle amuse aux dépens de l'éternel chasseur provençal... Le repas du braconnier est charmant :

Il soulève amoureuxment  
Sa gourde, à la taille serrée !...

Et nous d'applaudir et de boire ! « Buvons, s'écriait-il, mangeons belles et bonnes andouilles ! Andouille est chose qui fait boire ! » Cela était bien un peu de pure littérature. On ne buvait pas tant que cela ; mais enfin on criait : « buvons ! » on faisait le geste de boire, on pensait au grand Dionysos, on maudissait le phylloxéra <sup>(1)</sup> ; on disait la gloire des vignes françaises, on invoquait la Bacchante couronnée de pampres, et Rabelais poussant du coude la Muse voisine, lui disait : « Regarde-les donc ! »

Pour l'ail, cher à Virgile, il avait une haute estime ; pour l'oignon, aussi. Je lui offrais de ceux de La Garde, célèbres, comme chacun sait, entre tous les oignons du monde entier, mais je crois bien qu'il les trouvait trop doux.

— « *Les Saisons*, Dol, dites-nous *Les Saisons* ! » — Il y en avait trois ; le *Printemps* manque. L'*Automne* est excellent ; en vingt vers. Les quatre premières strophes de l'*Été*, nous enchantaient :

À l'ombre du hangar le coq silencieux  
Regarde, l'œil mi-clos, son sérail qui s'ennuie.

Du reste, poète sans prétention, Dol chantait pour lui, pour ses amis à table.

Le petit livre que ses amis publient aujourd'hui, depuis bien des années nous l'avions engagé à le faire imprimer. Dol hésitait, reculait toujours : « Ce n'est pas assez *poli*... je reverrai cela... » Parfois il ajoutait : « Il y a des vers qui peuvent faire de la peine à certains de mes collègues ! » et il citait :

J'ai pour régal l'esprit d'un collègue insipide  
Broutant sur le budget soixante francs par mois.

« Et puis, disait-il encore, c'est trop peu de chose, cela ferait à peine une *plaquette*... » Et pendant des années : « *Plaquette ! plaquette !* » Ce mot était devenu comme un cri de ralliement entre nous, du plus loin que nous nous apercevions, plaisanterie familière qui eut duré vingt ans, trente ans encore, si Dol eut vécu, car sa modestie se serait toujours dérobée ! — « Vous me ferez une préface », me disait-il. Et voici que je l'écris aujourd'hui à Draguignan même, au milieu de tous ses amis. Et j'ai fait hier la visite, toujours retardée aussi, que nous devions faire ensemble, un jour ou l'autre, à Flayosc, à sa famille...

Coule, coule, temps rapide ; coule d'un cours égal, que rien ne peut émouvoir. Nous irons dormir tout à l'heure sous l'herbe de la colline.

Une voix me répond :

Ami, pourquoi regarder dans la tombe  
Qui ne contient que la cendre et la nuit ?  
Pourquoi toujours contempler ce qui tombe ?  
Poète, vois ce qui naît, — ce qui luit !  
L'humanité prépare des merveilles...  
Vois ses essaims à l'œuvre — s'agiter :  
Dieu bénira le travail des abeilles...

N'est-il donc plus des vivants à chanter ?

. . . . .

Laisse verdier les gazons funéraires

Chante la vie et son souffle divin !

. . . . .

N'avais-je pas raison de dire que la région est sereine dans laquelle Dol et moi nous causons encore ? J'allais m'attrister, et c'est la voix du mort qui m'invite à goûter la vie ! Il vit donc, et c'est là la puissance d'un livre. Garde celui-ci, ami lecteur, il y a ici le meilleur d'un homme, son essence, entre ces pages. L'urne funèbre des anciens ne contenait qu'un peu de cendre ; voici, lecteur, un peu de flamme. Elle est vivifiante.

*Draguignan, Août 1885.*

JEAN AICARD.

144

<sup>(1)</sup> C'est ici l'occasion de citer une épigramme humoristique qui n'a pas trouvé place dans le volume :

*François Dol, en son temps, fut un buveur insigne,*

*Il ne survécut pas au dernier cep de vigne.*

*En vain, il redisait : quiconque a bu, boira ;*

*Ce grand cœur fut tué par le phylloxera.*

### Quelques poésies de François Dol

Le recueil de poésies de François Dol publié par ses amis contient trente-deux pièces choisies dans les papiers laissés par le défunt et est divisé en trois parties. Dans la première, le poète, après s'être présenté dans le poème « Ego », célèbre la Nature et quelques connaissances.

EGO

Mon épiderme brun et ma tête crépue  
Me donnent pour aïeux les ardents Sarrasins.  
Affligé d'un travers que le bourgeois conspue,  
J'adore les Didots, je chéris les Cazins.

Un livre est mon trésor, ma maîtresse adorée,  
Et j'éprouve un plaisir toujours vif et nouveau  
À palper un volume à la tranche dorée,  
Modeste de format, mais habillé de veau.

Avant qu'il apparût sur la colline sombre,  
Mon cœur a salué l'astre républicain ;  
Mais je n'insulte pas l'équipage qui sombre,  
Et, s'il était vaincu, j'épargnerais Tarquin.

Si j'eusse été Rothschild, j'aurais fait grande chère  
Et bu dans le cristal des vins du plus haut goût ;  
Mais le lapin bourgeois, ô ma sœur dix fois chère,  
Apprêté par vos mains, est le meilleur ragoût.

J'aurais voulu flâner sous le ciel de l'Attique,  
Aux jours où Phidias sculptait le Parthénon ;  
Hélas, Welche grossier, huître bureaucratique,  
J'adresse des rapports au maire de Brenon.

Si parfois je maudis le temps, trop peu rapide,  
Me collant au fauteuil, — mon frère Siamois, —  
J'ai pour régal l'esprit d'un collègue insipide,  
Broutant sur le budget soixante francs par mois.

145

Mon Parthénon, — si Dieu doit un jour satisfaire  
Un vœu que bien souvent je rumine à l'écart, —  
Sera l'humble bastide, où j'aurai pour affaire  
De relire Rousseau, Chénier et Jean Aicard.

Dames en falbalas, servantes de la mode,  
M'ont toujours laissé froid, et, s'il faut parler net,  
J'aime mieux Jeanneton qui de tout s'accommode  
Et jamais ne se plaint qu'on froisse son bonnet.

Fumistes, Philistins, votre contact attise  
Ma colère et me fait trouver gentils les ours ;  
Cette plante vivace ayant nom la Sottise,  
Comme vous l'arrosez avec soin tous les jours !

J'ai toujours ri de vous, de vos obscurs oracles,  
Bonzes, agioteurs du ciel et de l'enfer ;  
Aujourd'hui l'homme seul accomplit des miracles :  
Voyez son char de feu qui vole sur le fer !

À la gent à rabat, à cordons, à rapière,  
Qu'illustrent Talleyrand, Bonaparte, Dupin,  
Je préfère celui qui, dès l'âge de pierre,  
A remué le sol pour nous donner du pain.

J'ai peu d'amis, selon les conseils de Socrate.  
J'aime à lire, l'hiver, de bonne heure couché,  
De vieux contes gaulois pour dilater ma rate,  
Lorsqu'un amant transi flâne sur le *Marché*.

Un bon lit est pour moi tout plein de poésie ;  
Le front sur mon chevet, je parcours l'univers ;

Des amours de vingt ans j'y rêve l'ambroisie,  
Et c'est entre deux draps que j'ai pondu ces vers.

### ÉTÉ

À l'horizon, sous le vent chaud de thermidor,  
La grand'route apparaît, poudreuse et solitaire ;  
Le soleil furieux lance ses flèches d'or  
Qui déchirent les flancs embrasés de la terre.

Aucun oiseau dans l'air, pas un nuage aux cieus ;  
La ferme implore en vain une goutte de pluie.  
À l'ombre du hangar le coq silencieux  
Regarde, l'œil mi-clos, son sérail qui s'ennuie.

Rouges coquelicots, bluets, fauves épis  
Ont disparu : rien que le chaume morne et rude !  
Les batraciens muets, dans la vase assoupis,  
Devant l'eau qui décroît sont pleins d'inquiétude.

Le Jour trône au zénith !... L'azur incandescent  
A des reflets d'acier qui brûlent les paupières ;  
Tout est flamme et parfum, et de bien loin on sent  
L'odeur forte des thymys qui poussent dans les pierres.

Les sommets sont voilés d'une blanche vapeur...  
Je languis et ressemble à la femme lassée  
Des baisers de l'amour ; une vague torpeur  
Envahit lentement mon corps et ma pensée.

Je voudrais m'endormir, mais j'essaie en vain, — car  
Dans l'atmosphère en feu résonnent les cymbales

D'ardents musiciens trop chers à Jean Aicard  
Qui, dans son vers antique, a chanté les cigales.

À la campagne, août 1878.

### *AUTOMNE*

J'aime le rouge-gorge, hôte frileux des granges,  
La grive voyageuse, amante des vendanges,  
Et les sillons creusés dans le vallon pierreux  
Par la mule indocile, au pied laborieux.  
Là-bas, l'ardent chasseur, dont le fusil s'incline,  
Frappe... désappointé, l'écho de la colline ;  
Et la lourde perdrix, tout-à-coup s'élevant,  
Traverse les bois nus, avec un bruit de vent.  
Là-haut, sur le ciel terne et presque dans les nues,  
Revenant au midi par les routes connues  
Et guidés par des chefs qui veillent sur les rangs,  
Volent les bataillons des oiseaux émigrants.  
De leurs rameaux l'une après l'autre détachées,  
Roulent dans les sentiers les feuilles desséchées,  
Qu'aime à fouler, rêveur et marchant lentement,  
Celui qui lit Werther ou son frère Obermann.  
Ce sont les derniers jours du languissant automne.  
Le villageois prudent va visiter sa tonne  
Chaque soir, au retour des champs ensemencés,  
Car il sait que l'hiver arrive à pas pressés ;  
Et rien ne vaut pour lui, dans la saison sévère,  
Le vin, fils du Soleil, rayonnant dans son verre.

Novembre 1875.

### *HIVER*

À PHILIPPE CHAUVIER

Voici l'Hiver, sa main glacée  
Nous pousse au fond de nos maisons ;  
Ce vieillard à la voix cassée  
Nous dit : rallumez vos tisons !  
Devant l'olivier qui pétille  
Attendons les tièdes zéphyr ;  
Le ciel est gris, mais le feu brille...  
Vive l'Hiver et ses plaisirs !

Il fait bon marcher sur la mousse,  
Sous le dais étoilé des soirs,  
En pressant la main frêle et douce  
D'une fillette aux grands yeux noirs ;  
Mais lorsque la maîtresse aimée  
Murmure de tendres soupirs  
Dans une chambre bien fermée,  
Vive l'Hiver et ses plaisirs !

Quittant nos bois et nos prairies  
Pour fuir les aquilons méchants,  
Sur des rives toujours fleuries  
Les oiseaux ont porté leurs chants ;  
Mais si la nature muette  
Ne répond plus à mes désirs,  
Je lis Musset, l'ardent poète...  
Vive l'Hiver et ses plaisirs !

Je feuillette encore Montaigne  
Et Rabelais, le grand railleur ;

Sous ma cendre cuit la châtaigne  
Que j'arrose avec du meilleur.  
Autocrates au front sévère,  
Soldats, jésuites, grands vizirs,  
Je vous défie, armé du verre...  
Vive l'Hiver et ses plaisirs !

Comme un grand suaire, la neige  
À couvert nos champs désolés ;  
Ma porte que le vent assiège  
Gémit sur ses gonds ébranlés ;  
Mais l'âtre, ami de ma paresse,  
Éveille de chers souvenirs,  
Étincelles de ma jeunesse...  
Vive l'Hiver et ses plaisirs !

Au printemps ma Muse peu sage  
Me quitte un matin sans façon  
Et va, pieds nus et sans corsage,  
Regardant dans chaque buisson ;  
Mais quand Décembre est en colère,  
Elle charme tous mes loisirs,  
Et si ma chanson peut vous plaire,  
Vive l'Hiver et ses plaisirs !

#### *HAUTBOIS ET CLAIRON*

J'aime le son triste et doux du hautbois  
Qui le soir pleure au fond de la vallée ;  
J'aime les bruits qui se font dans le bois,  
Quand sort du nid la famille envolée.

Lorsque, l'été, sous les pampres je bois,  
J'aime la brise à mes chansons mêlée ;  
Sylphe léger, je crois ouïr ta voix  
Parlant d'amour à la fleur isolée !

Mais j'aime mieux l'hymne saint des clairons  
Retentissant au front des escadrons,  
Le cri du fer ! et mon cœur battrait d'aise

Et de bonheur, si le canon brutal  
Sur le verso d'un conte oriental  
Allait écrire une histoire française.

20 mars 1855.

#### *LA CHASSE AUX MERLES*

##### I

Soyez dévots à saint Hubert,  
Ô vous, chasseurs de bonne race,  
Dont le fusil, pris chez Aubert,  
Au gibier n'a jamais fait grâce ;

Et, votre coup d'œil assuré  
Portant le plomb et le tonnerre  
Dans le cerisier empourpré,  
Les merles noirciront la terre.

Car saint Hubert fut autrefois  
Un Nemrod rempli de vaillance,  
Dont les chiens des monts et des bois  
Chaque jour troublaient le silence.



Grives, ramiers, perdreaux, lapins,  
Lièvres, — dont les pieds sont des ailes, —  
Dans les guérets et dans les pins,  
Tombaient sous ses flèches mortelles.

Jamais hâbleur quoique chasseur,  
La vérité fut son idole ;  
Sa bouche pleine de candeur  
Évita même l'hyperbole.

Jamais, à défaut de gibier,  
Raisin vermeil, figue mielleuse  
Ne donnèrent à son carnier  
Une obésité frauduleuse.

Il était riche et de ses biens  
Aux pauvres il faisait largesse ;  
Il était pieux : aux chrétiens  
Sa vie enseignait la sagesse.

Aussi, quand Hubert décéda,  
Un canon fabriqué dans Rome  
En fit un saint et décida  
Que, du haut du céleste dôme,

Il protégerait avec soin  
Tout chasseur courbé sur son arme  
Et lui ferait ouïr de loin  
Le pas discret du fin gendarme.

Depuis, — lorsque, fusil en main,  
Le chasseur marche avec mystère, —

Au détour d'un étroit chemin  
Longeant quelque bois solitaire,

Si l'image de son patron  
S'offre à lui dans un oratoire,  
Il découvre humblement son front  
Pour rendre hommage à sa mémoire.

Puis il le prie à deux genoux  
De tenir loin le garde-chasse  
Et de bien diriger ses coups  
Sur la perdrix et la bécasse.

## II

Quand l'aube annonce un jour nouveau,  
Le chasseur part, joyeux et lesté ;  
Il a mis ses guêtres de veau,  
Son chapeau mou, sa large veste

Dont l'âge a lustré le velours,  
Son pantalon de toile grise,  
Et, sous ces rustiques atours,  
De l'air matinal il se grise.

Aux premières clartés reluit  
Son fusil, huilé de la veille ;  
C'est un double canon *dix-huit*,  
Un fin damas qui fait merveille.

*Milord* le suit, le chien vaillant,  
L'ami des jours heureux ou tristes,

Qu'on ne vit jamais s'embrouillant  
Dans le labyrinthe des pistes.

Il gravit, à travers le thym,  
Les flancs ardu de *Fontrossière*,  
En songeant qu'un ample butin  
Fera crever sa carnassière.

Il va le long des chemins creux,  
Et le bruit de sa marche ardente  
Fait, au loin, des lièvres peureux  
Allonger l'oreille prudente.

Il voit la source de l'*Ormeau*  
Que le soleil levant paillette ;  
Dans les joncs murmure son eau,  
Aussi fraîche qu'une fillette.

À *Saint-Hubert* il touche enfin ;  
Figurez-vous un parc sauvage  
Que l'orme, le chêne et le pin  
Entourent d'un mur de feuillage.

Au milieu, plusieurs cerisiers  
Servent d'hôtellerie aux merles,  
Qui viennent remplir leurs gésiers  
Dès que l'aube égrène ses perles.

À l'abri des bruits alarmants,  
L'on s'assied sur la pierre grise,  
Attendant les oiseaux gourmands  
Qu'allèche la rouge cerise.

À peine l'on entend parfois  
Lentement tinter les clochettes  
Des troupeaux, épars dans les bois  
Qui des *Vaûres* couvrent les crêtes.

— Oh ! qu'il fait bon, dans les forêts,  
De la vie oublier les chaînes !  
Oh ! que la nature a d'attraits  
Sur les hauteurs, sous les grands chênes !

Dans quels transports vous nous jetez,  
Parfums agrestes, senteurs vagues,  
Souffles des rameaux agités,  
Pareils au bruit lointain des vagues !

Plus d'une fois j'ai fait des vœux  
Pour vivre au sein de vos familles,  
Vieux bûcherons aux bras nerveux,  
Dormant sous un toit de ramilles ! —

Le chasseur dans un coin attend,  
Fouillant tout d'un regard avide...  
L'oiseau chante et meurt à l'instant,  
Foudroyé par son plomb rapide.

Mille plumes flottent au vent,  
Les arbres perdent leur feuillage,  
Comme si leur sommet mouvant  
Était flagellé par l'orage.

Les aigles passant dans l'azur  
Sont émus de ces coups de foudre ;

On voit monter vers le ciel pur  
Un brouillard odorant de poudre.

III

Quand il a faim, le braconnier  
Quitte son fusil et, sans gêne,  
Tire des flancs de son carnier  
L'oignon chéri de Diogène ;  
Puis l'ail, horreur des gens polis,  
Qui d'Horace enflammait la bile,  
L'ail savoureux dont Thestylis  
Embaume les vers de Virgile ;

C'est encore la noix, des rameaux  
Sous les coups de gaule tombée,  
Et le fromage des hameaux,  
Jadis offert à Mélibée.

Mais le chasseur préfère à tout  
Le saucisson anti-biblique  
Prôné, comme mets de haut goût,  
Par l'Ordre Pantagruélique.

Il soulève amoureusement  
Sa gourde à la taille serrée,  
Et boit, les yeux au firmament,  
Le jus de la vigne sacrée.

Mais midi flamboie : il s'endort  
Sur la mousse, sous les genièvres ;  
À côté de son vieux *Milord*,

Dont l'ombre fait trembler les lièvres.

Il rêve, pendant son sommeil,  
Qu'il tue un merle blanc sur place,  
Avec un fusil en vermeil  
Du point de mire à la culasse.

Ou bien, c'est quelque songe affreux,  
Plus noir que celui d'Athalie :  
Il revoit tous les malheureux  
Dont la mort égaya sa vie.

De défunts plumés et sanglants  
Ils forment une longue file  
Et portent encor dans leurs flancs...  
La brochette qui les enfile !

Soudain tout son être a frémi !...  
Quel nouveau cauchemar l'agite ?  
Horreur !... Un destin ennemi  
Lui fait rater un lièvre au gîte !!

Mais le soleil brille au couchant ;  
Le chasseur quitte la montagne,  
En sifflant l'air joyeux d'un chant  
Qui résonne dans la campagne ;

Et, bien qu'il soit las, harassé,  
Comme sa gibecière est pleine,  
Il suit bientôt d'un pas pressé,  
Le grand chemin rayant la plaine.

Oh ! qu'il est beau notre vainqueur !  
Les fillettes, sur son passage,  
Rougissent et sentent leur cœur  
Battre sous leur étroit corsage.

*Milord*, de son maître content,  
Prend large part à sa victoire,  
Et devant lui jappant, sautant,  
Est le trompette de sa gloire !

IV

Déjà la nuit — du firmament  
Tombe, voilant la terre brune ;  
C'est l'heure où parfois un amant  
Maudit la curieuse lune.

L'oiseau sous son aile s'endort  
Et les étoiles vigilantes  
Vont allumer leurs lampes d'or,  
Aux clartés douces et tremblantes.

Le chasseur dit à ses amis :  
« Venez vous asseoir à ma table,  
Le couvert sous la treille est mis,  
La chère sera délectable. »

Ils viennent le long des sentiers  
Qui descendent la colline.  
— Dans les feuilles de noisetiers  
Folâtre la brise lutine. —

Bientôt au détour du chemin,  
Paraît la blanche maisonnette,  
Villa de poète romain ;  
Chère à Phyllis, — lisez : Jeannette.

L'inconstante félicité,  
Lasse de ses nombreux voyages,  
A pris un logement d'été,  
*Pré du Roi*, sous tes frais ombrages.

Sur la table de vieux noyer  
S'étend la blanche et large nappe ;  
C'est l'appétit qui va payer  
L'écot de la joyeuse agape.

Le rôti fume et le vin rit,  
Sur tous les fronts la gaîté brille ;  
L'on mange, l'on boit, et l'esprit  
Avec le chaud muscat pétille.

On chante les vers de Dupont,  
Tout remplis de senteurs rustiques,  
Auxquels le rossignol répond  
Dans les ombrages balsamiques ;

Ou bien c'est quelque gai refrain  
Du grand poète populaire  
Qui mit si bien la France en train  
Et les hommes noirs en colère.

Dans les herbes du vieux lavoir  
On entend un chœur de rainettes,

Et les grillons en habit noir  
Disent aussi leurs chansonnettes.

Le dessert est dans les fraisiers  
Qu'arrose une onde babillarde ;  
Des parfums montent des rosiers,  
Et la lune — aux yeux doux — regarde.

Toutes les étoiles des cieux  
Se sont mises à leurs croisées,  
Et les anges facétieux  
Tirent leurs plus belles fusées.

Mais le sommeil a bien son prix :  
On s'en vient, et chacun repose  
Jusqu'au moment où tu souris,  
Fraîche Aurore, aux lèvres de rose.

Quand, frissonnante et le sein nu,  
Tu revêts ta robe amarante,  
Moi, je dors comme un parvenu  
Ayant vingt mille francs de rente.

À MON AMI FRANÇOIS DOL

*Chasseur, un bout de chanvre est l'agreste lien  
Qui rattache en colliers appétissants tes merles,  
Et, poète, tes vers sont des colliers de perles  
Que relie un fil d'or pris au luth Virgilien.*

JEAN AICARD.

Le ton est bien différent dans la deuxième partie, regroupant douze poèmes célébrant la femme... partie avec un autre, inaccessible, absente ou morte...

*ELLE*

Les pins, bardes des bois qu'inspire l'aiglon,  
Élèvent vers les cieux leur sauvage harmonie ;  
La bruyère au coteau, le lys dans le vallon  
Encensent du Très-Haut la grandeur infinie.

Tout chante le Seigneur ! la brise et l'oisillon,  
La vague gémissante et la cloche bénie ;  
Le laboureur s'incline au milieu du sillon,  
Il voit le pain futur dans la moisson jaunie.

L'univers a redit le nom de Jéhovah.  
Ce fut le premier mot que l'enfant bégaya  
Quand il eut murmuré le doux nom de sa mère.

Seul je restais muet... mais un jour tu me vis,  
Seigneur, à deux genoux dans tes sacrés parvis ;  
*Elle* avait eu le sort de la rose éphémère !

Mars 1854.

Enfin, les poèmes de la dernière partie proclament les idées sociales et républicaines de François Dol, pourfendeur de tous les pouvoirs oppressifs – notamment l'Église et la royauté, – mais célébrant Jésus et la République, en qui il voyait se réunir ses idéaux de Liberté et de Fraternité :

LE CHRIST ET JUDAS

À BÉRANGER

Ô Béranger, ta voix est donc muette ?  
Ton chant vengeur n'ose-t-il retentir ?  
Peux-tu passer en détournant la tête,  
Quand sur la croix saigne un peuple martyr ?  
Plus d'un Français s'étonne et te contemple ;  
Pourquoi, vieillard, ne chanterais-tu pas ?  
On a chassé les publicains du temple :  
Le Christ encore est vendu par Judas.

Quand notre France inclinait, éplorée,  
Son noble front sous le poids des douleurs,  
Tu nous rendis l'Espérance sacrée,  
Ses ailes d'or essuyèrent nos pleurs.  
La Liberté dans l'arène succombe ;  
Pourquoi, vieillard, ne chanterais-tu pas ?  
César insulte à l'athlète qui tombe :  
Le Christ encore est vendu par Judas.

Le vieux drapeau des *Brigands de la Loire*,  
Après avoir brillé sur l'univers,  
Dans la poussière était roulé sans gloire ;  
Tu l'arboras dans d'héroïques vers !  
Nos Escobars en ont fait une étoile ;  
Pourquoi, vieillard, ne chanterais-tu pas ?  
Rome est aux fers, Tarquin au Capitole :  
Le Christ encore est vendu par Judas.

Napoléon, après son grand naufrage,  
Troublait encor les rois et leurs venins ;

Remuait-il dans son étroite cage,  
L'effroi serrait le cœur de tous ces nains.  
Mais du géant nous n'avons que la cendre...  
Pourquoi, vieillard, ne chanterais-tu pas ?  
Dans le tombeau la France va descendre :  
Le Christ encore est vendu par Judas.

Quand, le cœur gros des maux de la patrie,  
Triste et lassé, tu suspendais tes chants,  
L'amour calmait ton âme endolorie,  
Et de nouveau tu raillais les méchants.  
Sur les genoux de Lise tu sommeilles...  
Pourquoi, vieillard, ne chanterais-tu pas ?  
Sa douce voix murmure à tes oreilles :  
Le Christ encore est vendu par Judas.

Réveille-toi !... Pour notre République  
Ranime encor de fraternels échos ;  
Tes chants, pareils au clairon hébraïque,  
Feront tomber les murs des Jérichos.  
Comme le Christ que le monde révère,  
La Liberté, triomphant du trépas,  
Renversera les bourreaux du Calvaire,  
Et les enfers s'ouvriront pour Judas !

Août 1850.

[Note de l'éditeur. – La date de cette chanson en explique le but et l'esprit : elle fut composée après la restauration du pape-roi par les armées françaises et la fameuse loi du 31 mai 1850 qui restreignait ou plutôt supprimait le suffrage universel.]

Et le recueil s'achève sur un quatrain renfermant cette malicieuse épitaphe :



## MON ÉPITAPHE

Je fis le bien, je fis aussi le mal.  
Qui l'emporta, l'ange ou bien l'animal ?  
Passant, résous ce délicat problème ;  
En me jugeant, tu te juges toi-même.

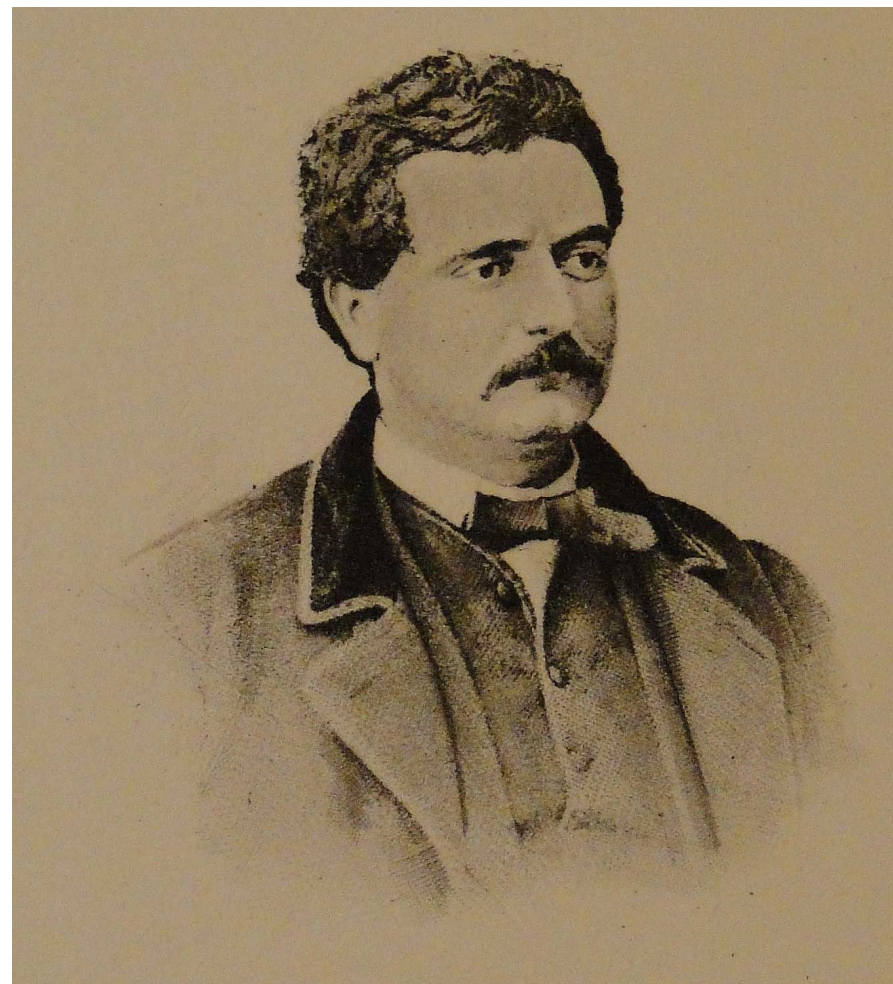
## BIBLIOGRAPHIE

- AICARD (Jean), *Aimer-Penser*, Toulon, archives municipales, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, manuscrit autographe, non paginé, 1870.
- AICARD (Jean), *Contes et récits de Provence*, textes choisis, commentés et annotés par Dominique Amann ; Marseille, éditions Gaussen, 2010, in-8°, 14 × 22 cm, 206 pages.
- AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, Toulon, archives municipales, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, recueil manuscrit, daté « 1866 », 180 pages.
- AICARD (Jean), *Hommes et Choses*, Toulon, archives municipales, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38) ; beau registre relié, 146 pages.
- AICARD (Jean), *Maurin des Maures*, Paris, Ernest Flammarion, mars 1908, VII-432 pages. — J'ai consulté l'édition de Bordeaux, Obéron, 2001, in-8°, 410 pages.
- AICARD (Jean), *Mes vers d'enfant*, Toulon, archives municipales, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, cahier d'écolier de 64 pages.
- AICARD (Jean), *Vieux vers et vieille prose*, Toulon, archives municipales, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 31.

AMANN (Dominique), *Jean Aicard. Une jeunesse varoise, 1848-1873*, Marseille, éditions Gaussen, 2011, in-8°, 16 × 24 cm, 304 pages.

DOL (François), *Poésies de François Dol, recueillies et publiées par ses amis*, Draguignan, imprimerie de C. et A. Latil, 1886, in-16, XXIV-141 pages, portrait ; préface de Jean Aicard.

Photographie de François Dol (1866)



## LE PLONGEUR<sup>1</sup>.

Jean AICARD.

Midi rayonne. La plage étincelante semble faite de diamants. La mer est bleue — le Ciel est bleu. Au fond des eaux, au haut des airs, immobiles, resplendissent deux soleils — et l'on ne sait plus dire si la mer réfléchit le Ciel — ou le Firmament l'Océan. La solitude règne. C'est l'heure où l'homme semble fuir, dans sa petitesse, les sublimes rayons d'en Haut.

Beppo pourtant est debout sur la falaise ; c'est que Beppo, lui, est un des fiers, un des forts, un des chercheurs qui sondent tout, ténèbres et clartés.

Demandez-lui d'où il vient, et ce qu'il est ; il vous répondra en chantant, car il chante, et c'est lui qui compose ses vers.

Je n'ai pas connu ma mère,  
Et nul ne m'en a rien dit ;  
Je n'ai pas connu mon père,  
Et j'erre comme un maudit.

<sup>1</sup> *L'Écho du Var*, 4<sup>e</sup> année, n° 182, dimanche 20 octobre 1867, « Feuilleton », pages 1-2, colonnes 1-4 ; n° 183, dimanche 27 octobre 1867, « Feuilleton », pages 1-2, colonnes 1-4 ; n° 184, dimanche 3 novembre 1867, « Feuilleton », pages 1-2, colonnes 1-4 ; 4<sup>e</sup> année, n° 185, dimanche 10 novembre 1867, « Feuilleton », pages 1-2, colonnes 1-4. — J'ai transcrit très fidèlement le texte du journal en m'autorisant seulement la correction de quelques fautes ou coquilles et l'amélioration de quelques maladroites typographiques.

Je n'ai ni toit, ni famille.  
Je suis Beppo le bâtard ;  
Jamais une jeune fille  
Ne m'a donné son regard.

Pourtant je sens en mon âme  
Toutes les saintes ferveurs,  
Et les baisers d'une femme  
Auraient grandi mes grandeurs.

Mais non. Toute porte est close :  
Un obstacle est là devant.  
Et dans l'homme et dans la chose,  
Dans la mer et dans le vent.

Je n'ai ni père ni mère ;  
Moi, pourtant, sans feu ni lieu,  
Hommes, je suis votre frère  
Comme je suis fils de Dieu.

Son histoire est celle de bien des enfants.

Le seigneur Zampani ayant eu ce fils d'une pauvre jeune fille morte en lui donnant le jour, l'avait exilé en Corse, auprès de grands-parents nobles, fiers et durs. Ils firent de Beppo presque un seigneur, presque un valet, presque un savant, presque un ignorant.

Ils le harcelaient, punissaient, battaient sans raison. Son cœur était bouillant : son premier sentiment fut la haine. Son cœur était noble : il arriva à les mépriser, et comme son intelligence se développait, un jour vint où il s'évada.

Tout ce que Beppo avait, par hasard, appris de son père, c'était son nom. De jugement sur Zampani, il n'en portait aucun. Il avait alors seize ans. Son âme, pleine d'aspirations, était ouverte aux

éclairs du mal comme aux rayons du bien. Les hommes et les choses allaient le faire bon ou mauvais sans qu'il en fût le premier responsable, car il est des principes de force et de raison que l'éducation seule accroît et fortifie. Les hommes parfois, les femmes souvent deviennent ce qu'on les fait ; or, notre pauvre enfant n'avait jamais eu de guide auprès de lui ; que dis-je ? des méchants l'avaient guidé ; le crime d'un père lui préparait une vie qui ne pouvait qu'être malheureuse, et du malheur facilement naissent l'envie et l'injustice.

« On ne l'avait jamais baisé, » dirait avec profondeur un homme vraiment homme — et, en effet, le jour où il eût reçu le sacre d'une caresse, Beppo eût été sauvé.

Lui parti, les siens n'y songèrent plus. Il gagna l'Italie, et le port de Gênes. Tour à tout portefaix et lazzarone, il se lassa bientôt des hommes — riches ou pauvres, avarés ou envieux.

Accoutumé à dormir sur les collines, sous les châtaigniers majestueux de Corse, il avait besoin des horizons vastes, et de soleil et de verdure. La mer l'attirait, la grande mer mystérieuse et féconde : il l'aimait ; il alla à elle, et elle le nourrit ; il vécut à la belle étoile.

Un jour, près de Savonne, il vit un vieux pêcheur trop faible pour pousser sa barque à la mer. Il l'aida. Souvent, il revint l'aider ; il l'accompagna parfois en ses courses — si bien qu'enfin le pêcheur lui dit : « Reste, travaille avec moi toujours. Tu trouveras dans ma cabane le manger et le boire — et le dormir — toujours d'ailleurs libre de me quitter. »

Beppo resta et travailla.

Depuis ce temps, il s'arrête, le plus souvent qu'il peut, en face des immensités. L'harmonie des flots et des vents berce sa pensée, et l'emporte dans les espaces où elle s'élève.

Regardez-le : la falaise est son piédestal. Il est jeune ; il n'a pas vingt ans. Il est beau. Ses yeux, parmi leur noir, ont de vivantes

étincelles. — Il jette à l'infini ses aspirations de jeunesse et ses rêves, et ses espoirs. Il sent palpiter en lui un idéal inconnu. Il demande à la nature quel il est, et s'il le découvrait, sans doute il en ferait sa joie, sans chercher autre chose. En attendant, il est là sur ce rivage et devant ces inconnus comme il est sur le seuil de l'existence et devant l'avenir. Toute la mer lui semble déborder de lumières ; mais qu'importe ? au fond, en cherchant sa perle, le plongeur ne trouvera longtemps que douleurs et ténèbres.

—

Comment l'amour pénètre-t-il dans le cœur des hommes ? — En vérité, lecteur mon frère, je n'en sais rien, et vous en devez bien savoir tout aussi long que moi.

On voit une femme ; une effluve d'un mystérieux parfum vous trouble, et voilà qu'on s'en va désormais trébuchant sur les réalités : on est ivre, on est bête, on est amoureux.

Il arriva qu'un jour Beppo désapprit ses manœuvres. Il ne sut plus tenir un gouvernail, ni larguer une voile, — il faillit mille fois perdre barque et filets ; — il était ivre, il était bête, il était amoureux.

Elle se nommait Joanna. Elle avait seize ans. — Quand il la vit un matin, sur la plage, en face des larges horizons, blanche, étonnée, victorieuse, elle lui sembla la plus belle fille du monde, et si vous en voulez un portrait fidèle, lecteur mon frère, rappelez-vous vos premières amours : sûrement les premières amours se ressemblent entre elles. — Il ne l'avait vue qu'une fois en réalité, et si souvent en rêve et en songe, qu'une seconde rencontre devait lui mettre au cœur une de ces passions que la mort même ne peut briser.

Avait-il du moins quelque espoir ? non. Joanna, fille des Petrucelli, riches seigneurs de Gênes, habitait, près de Savone, une magnifique villa — et Beppo, lui, sans nom et sans domaine, ne possédait pas même une barque, pas même un filet.

Il la revit. — Superbe, et couché sur la falaise, à sa place préférée, il jetait dans l'azur une de ses chansons. Sa voix douce et forte disait :

Où va ce plongeur sublime  
Intrépide en son travail ?  
Il va ravir à l'abîme  
Ses perles et son corail.

Où va cet oiseau qui passe  
Dans le grand firmament clair ?  
Je veux plonger dans l'espace  
Comme on plonge dans la mer.

Où va l'étoile, ô mon âme,  
Qui file ainsi qu'un éclair ?  
Je veux plonger dans la flamme  
Comme on plonge dans la mer.

Océan, père des mondes,  
Rempli d'astres et de jour,  
Comme on plonge dans tes ondes,  
Je veux plonger dans l'amour !

Une pièce d'argent tomba près de lui accompagnée d'un bravo sonore. C'est que, depuis un moment, derrière Beppo, s'étaient arrêtées trois personnes : une femme jeune encore, appuyée sur le bras d'un mari, homme grave et charmant, et leur enfant, leur fille, Joanna.

Joanna avait jeté la pièce, et son père avait applaudi.

Le pêcheur retourna la tête, et ne tressaillit point en revoyant la femme de son cœur, car une seule pensée, qu'il réalisa aussitôt,

le dominait, et, ramassant la pièce d'argent, il se leva, ôta son bonnet, et dit : « Pardon, mademoiselle. Vous vous trompez. Je ne suis pas un lazzarone. Je travaille pour vivre, et mon travail me nourrit ; je travaille beaucoup et je gagne peu ; mais suffisamment. Je suis pêcheur. Il me manque bien des choses, car il est des gens qui ont plus que moi — et rien ne me manque, car beaucoup ont moins. Reprenez cet argent que je n'ai pas droit d'accepter ; mais votre action me touche, et je vous remercie. »

Beppo parla longtemps. C'est qu'au fond, presque malgré lui, il voulait se faire connaître de la jeune fille.

Ah ! comme sa fierté lui allait bien ! comme ses yeux clairs brillaient d'honnêteté ! comme il y avait je ne sais quoi de grand sous ces grossiers habits et dans cette démarche ! et comme dans sa misère ceux qui l'approchaient entrevoyaient un éclat d'intelligence extraordinaire !

Là où elle croyait trouver un vulgaire chanteur, Joanna, tout à coup ravie, rencontra un homme dont la grandeur d'âme éclatait d'autant plus frappante qu'il paraissait plus bas. — Elle devait s'en souvenir ! — Pleine de délicatesse et de grâce, et reprenant sa pièce blanche : « C'est bien et beau ! » répondit-elle.

Lecteur mon frère, vous dirai-je à présent comment apprit Joanna que Beppo composait lui-même ses chansons, et comment elle vint parfois, accompagnée des siens, en écrire sur son livre blanc les airs et les paroles ? Vous exprimerai-je que l'admiration, chez la femme surtout, est un pas vers l'amour ?

Il vous suffit de savoir que la brune Joanna, âme d'élite brûlant de tous les feux sacrés, comprenait et admirait le pauvre petit pêcheur, et que le pauvre petit pêcheur comprenait, admirait, aimait Joanna de toute sa jeunesse, de toute son âme, comme le misérable aime l'espérance, et le prisonnier la liberté.

Il la voyait enfin, sa perle, le plongeur ! mais, ô supplice ! il ne pouvait l'arracher à son Océan — car Beppo ne croyait pas

possible que cette vierge rayonnante l'aimât jamais — lui, le déshérité, près de sombrer dans la vie. — En vain il se perdit en projets courageux et vaillants ; en vain il se sentait l'héroïsme de lutter avec l'ombre qui l'oppressait, et d'en sortir pour monter jusqu'à elle... Il lui faudrait rester ce qu'il était, pauvre, malheureux, et fier ! mais il n'aurait donc pas un seul bonheur sur terre ! privé de famille, il ne pourrait donc pas s'en créer une — et avoir une femme, (Joanna traversait, radieuse, son cœur), et avoir des enfants ! — tout l'écrasait au monde ; il le comprit, et, de jour en jour aigri et saisi de rage, il maudit sa naissance et son père.

Or Zampani habitait Gênes. Belle tête insignifiante, allure semi-bourgeoise, semi-soldatesque, large fortune, égoïsme imposant, ambition équilibrée par l'amour de la tranquillité — c'était lui. Après vingt-cinq ans et plus de sottises et de joyeusetés, le noble seigneur songeait au repos, à la dot d'une épousee, à tous les avantages d'une bonne affaire à conclure. Donc, ce vieux éreinté, poussif, malade et coquin, lascif et usé, avait songé à la famille Petrucelli — et offert son cœur à Joanna. Les parents — éternelle et douloureuse histoire ! — intéressés, inflexibles, l'avaient pour elle acceptée, et ce bouc était près de mettre sa dent grossière sur cette fleur.

Beppo devina tout, apprit tout, sut tout. Le dernier coup était porté ; les colères les plus délirantes s'élevèrent en lui. Qui sait ? Peut-être avait-il eu de vagues espérances inavouées : on les lui volait. Il était gisant à terre : on le foulait encore aux pieds — et qui ? celui précisément qui d'abord avait jeté sur lui le fardeau écrasant d'une vie comme la sienne ; — et voici que, ne pouvant surmonter l'obstacle, il se sentait prêt à le briser dès que cet obstacle immatériel prendrait forme pour lui apparaître.

—

Couché un jour au sommet de la falaise, et livré aux vertiges de sa pensée, il vit venir à lui Joanna et les siens... Un person-



nage nouveau les suivait. C'était Zampani. Beppo ressentit la secousse de l'étonnement et de l'effroi. Il était à une de ces heures où se brusquent les dénouements, grâce à l'exaltation suprême de l'esprit. Mais tandis que le noir Zampani, son père, sollicitait son âme vers le gouffre des haines assouvies, Joanna posée au bord de cet abîme comme une douce fleur, distrayait ses regards, et arrêtait son élan sauvage.

Depuis qu'il ne l'avait plus vue, Joanna avait changé, ayant souffert et pleuré.

« Jeune homme, » dit Zampani à Beppo, en abaissant ses regards vers le bateau du pêcheur immobile sur les flots, près de la plage, « c'est là en vérité une barque charmante, et qui doit vivement filer. Le temps est beau. Pourrais-tu nous conduire en mer ? Tu n'y perdras rien ; sois tranquille.

— Seigneurs, répondit Beppo, s'adressant aux deux hommes, si vous voulez aller en mer pour le plaisir de ces dames, je puis facilement vous rendre ce service — et s'il vous plaît donner quelque argent, tant mieux pour le père Lamy, mon vieux patron. »

Joanna, depuis son arrivée ne quittait plus Beppo du regard. Elle remarquait qu'il était pâle, et que sa voix tremblait, et sa lèvre. Joanna était grande et belle, vive, pétulante, mais ferme et sûre d'elle, prête à la vie et à ses luttes, ardente, vierge par le cœur, femme par l'esprit.

Elle voyait avec horreur ce mariage malhonnête, dit *de raison*, dans lequel on voulait l'enchaîner. Elle se révoltait d'autant plus contre le seigneur Zampani qu'on employait tous les moyens pour l'attacher à lui — et ne sais quel sentiment qui n'était pas encore de l'amour, lui semblait-il, s'emparait d'elle, et la troublait — et la rapprochait du petit pêcheur Beppo.

Zampani regardait Joanna — et elle, ayant tourné les yeux de son côté, les baissa rapidement, et rougissante.

« Ce chemin-là est difficile, et jusqu'à mi-côte plane sur les eaux, » fit observer la mère ; « nous pourrions descendre. Plus loin, par ce large chemin que nous connaissons bien.

— Allons ! dit Zampani, fat et courtois, plus loin, c'est trop loin ! Joanna, donnez-moi la main, mignonne. » La mère intervint de nouveau : « Pardonnez-moi, seigneur Zampani, vous n'avez guère l'habitude des côtes escarpées, et l'aide de Beppo nous sera nécessaire à tous.

— Beppo nage comme un poisson et grimpe comme une gazelle, dit à son tour le seigneur Petrucelli. Je l'ai vu à l'œuvre, moi ; je sais ses prouesses. Il a sauvé plusieurs personnes le jour où tomba ici même de la falaise à la mer la calèche de Petri-geiani. »

Beppo offrit à Joanna sa main. Elle la prit. Leur cœur à tous les deux battait avec violence. Lui, ne savait que son propre trouble. Elle, connaissait aussi celui de Beppo. Joanna n'avait qu'une douleur dans ses joies ; — Beppo n'avait que l'ombre d'une joie dans ses douleurs : la main de Joanna.

« Mais non ! mais non ! s'écria Zampani souriant de son mieux — je demande à tenir en mes mains les jours aimés de ma future femme ! »

Beppo, navré, percé au cœur par chacun de ces mots, abandonna Joanna à celui qu'il eût pu nommer son père, et qu'en ce moment il haïssait de toute la résistance de son puissant amour refoulé.

Tout à coup, un cri déchira le cœur du père, de la mère, et de l'amant.

Le visage stupidement effaré de Zampani se dressa au bord de la falaise. — Joanna était tombée à la mer.

Déjà Beppo, au bas du sentier, sur la plage, entraînait dans l'eau. Il courait, éperdu. Tout à coup, il s'arrêta. À cette vue, les clameurs de détresse qui venaient d'en haut cessèrent un instant,



bientôt remplacées par ces vives paroles : « Courage ! allons ! » — Beppo regardait Joanna reparue sur l'eau ; elle était parvenue à s'accrocher aux aspérités de la roche qui s'élevait en voûte au-dessus d'elle.

Or, entre toutes les voix, Beppo reconnaissait celle de son père — et elle avait en lui un retentissement sinistre : la jalousie féroce étreignait son cœur, et il avançait lentement. Du haut de la falaise, on ne pouvait voir Joanna, et Beppo, à chaque pas, disparaissait aussi.

Elle, toute frissonnante, fixait sur le jeune homme ses yeux pleins tour à tour d'une expression surhumaine de mort et de vie, de faiblesse et de force. Son vêtement déchiré laissait voir des épaules nues. Beppo, ébloui, par instants fermait les yeux. Plusieurs fois il pensa tomber et mourir sur place. En une minute, d'innombrables idées assaillirent son esprit. C'était un pêle-mêle où cependant il pouvait distinguer encore des points plus noirs ou plus lumineux.

Quoi donc ! il allait la sauver ! la sauver pour un autre ! pour Zampani ! pour son père ! — Pensée implacable ! — Oh ! s'il la lui ravissait ! S'il voulait la lui prendre et mourir avec elle en cet endroit ! Il ferait de cette mer profonde l'église horrible et magnifique de leurs fiançailles ! — Il allait l'enlacer, là, sous l'eau ! la tenir embrassée, palpitante d'agonie, mais palpitante ! ... On le retrouverait ainsi, étroitement unis, un jour ou l'autre, lui le paria, elle la déesse — tous deux enlacés !

En ce moment, l'appui cédait sous les doigts de la jeune fille, et de nouveau elle s'enfonça sous les flots.

Lui — plongea. Il la saisit soudain, et la pressant sur son corps, les pieds entre des fissures de rochers, il la retint sous les eaux tourbillonnantes puis, dans un mouvement de suprême folie, il appuya ses lèvres sur les lèvres de la vierge ! Elle ne bougeait plus. — Oh ! l'étrange baiser !

Horreur inouïe ! les forces du jeune homme décroissaient, rapides : et voici qu'en son esprit soudain monta comme un flux de lumière ! Il revit les collines, les arbres, les prés du rivage : elle n'y était plus ! Ô désirs contraires ! Forces insondables de l'amour ! Déjà Beppo, exténué, frémissant d'angoisses, nageait en soulevant sur les eaux la tête de Joanna.

Quand il put se lever, il la prit dans ses bras. Il marchait comme au supplice. Les bouillonnements de l'eau gémissaient encore au fond de son cerveau. Le soleil l'aveuglait. Il pliait, presque sans souffle et anéanti.

Il déposa Joanna à l'ombre du bateau et de ses voiles — puis il s'affaissa lourdement à quelques pas de là ; — anxieux alors, il se souleva sur un coude, et, vainement, fouilla du regard le groupe qui avait entouré Joanna : ces êtres lui semblaient des fantômes noirs et méchants. Il ne demandait qu'à la voir, elle, vivante ou morte ! Il sentait son esprit en feu près de s'éteindre dans je ne sais quelle ombre et quelle confusion ; il n'existait plus qu'en ce seul désir : la voir !

Enfin, quelqu'un s'étant écarté d'elle, Beppo la vit. Couchée encore sur le rivage, il la vit faire un mouvement... Aussitôt, son coude fléchit, sa pensée s'effaça ; ses yeux se voilèrent. Il entra dans l'évanouissement.

—

Le soir, Beppo se retrouva — couché — dans la villa Petrucelli.

Il se leva, revêtit le nouveau costume de pêcheur que lui tendit un domestique veillant à ses côtés, et descendit le somptueux escalier.

On le conduisit dans une salle où il attendit seul un moment.

« Déjà debout ! mon cher jeune homme ! » s'écria dès son entrée le seigneur Petrucelli.

« Oui, répondit Beppo, déjà debout, seigneur, et vraiment bien à l'aise dans mes vêtements neufs !

— Viens, mon ami, viens avec moi. Ma pauvre enfant demande à voir son brave sauveteur ! »

Beppo suivit le père de Joanna, et, tout-à-coup, entrevoyant l'avenir, il sentit gémir en lui son âme tremblante.

La mère de Joanna se tenait près de sa fille étendue sur un divan, pâle mais souriante. — Plus loin, s'effaçait dans l'ombre Zampani assez embarrassé de sa personne, et murmurant d'instants en instants à voix basse : « Ça n'est rien, ça n'est rien ; ces choses-là se voient ! » — Lorsqu'entra Beppo, le noble Zampani s'enfonça plus encore dans l'ombre, et demeura silencieux. Ce ridicule personnage avait une certaine intelligence, celle du méchant ; il sentait confusément dans l'air comme un grain qui le menaçait.

Rien ne se révéla. Beppo fouillait du regard Joanna. Elle, se sentant entourée et vaguement surveillée, refoula tout au fond du cœur son amour, et même un peu (malgré elle), la reconnaissance qu'elle aurait voulu témoigner au courageux pêcheur.

Lui pensait : elle ne m'aime pas ; elle ne peut m'aimer ! — et tantôt il tremblait de peur qu'elle n'eût senti son baiser terrible, tantôt il eût voulu qu'elle en eût sur les lèvres une marque de feu !

Ah ! moins ému, moins timide, et les yeux moins troublés, il eût approfondi l'amour de la jeune fille qui se trahissait, et l'entourait de je ne sais quelle gaucherie pleine de grâce.

Or Joanna s'efforçait de parler un langage muet et content ; elle s'efforçait de lui dire en un mouvement des choses indicibles, — et enchaînée dans une inébranlable impuissance, elle souffrait. Il ne vit rien.

On lui offrit une récompense, une place choisie parmi les serviteurs de la ville ; un instant il crut accepter, accepter cette joie âcre de la voir sans cesse, — puis il eut peur, et brusquement, comme fou, il demanda à se retirer.

À peine dehors, il se prit à courir de toutes ses forces, vers la mer.

Joanna pleurait, seule.

Joanna, de sa main tremblante et ferme à la fois, écrivit à Beppo : « Ami, j'ai vu ton âme, et ta faiblesse, et ta force. Au soleil levant, sois, avec ta barque, à cette même place où tu m'as trouvée. Tu m'auras sauvée deux fois ! »

Un serviteur, à l'instant chargé de porter cette lettre, gagna la cabane du pêcheur Lamy, où souvent il était allé en d'autres occasions.

Beppo, éperdu, avait atteint la plage.

La nuit était magnifique ; les retentissements prolongés des ondes sur les rochers de la plage, les bruissements paisibles qui sont le silence des nuits et la respiration formidable du monde endormi, formaient une harmonie qui l'emplissait de tristesses.

Parmi ces échos, lequel vibrait pour lui ? quelle voix l'appelait ? quelle prière était pour lui ? — Avec quelle âme se sentait en communion son âme ?

À toutes ces questions il répondait : « néant ! » et là-bas cependant le serviteur de Joanna frappait, mais en vain, à la porte du vieux pêcheur Lamy plongé dans le sommeil profond du travail et de la fatigue.

Ô injustice humaine ! Ne désespérez jamais, martyrs saignants ; parmi les lumières de l'Univers, il brille toujours pour vous une lumière ; parmi les bruits de l'Univers, il y a toujours un bruit fait de votre nom. Ayez foi : Quelqu'un vous aime, fût-ce l'Inconnu, et les milliers d'étoiles du firmament sont peut-être autant de regards veillant sur vous, magnifiques de clémence et d'amour !

Le jeune homme considérait l'abîme ; il s'y pencha : un vertige le saisit ; fermant les yeux à ces étoiles implacables, il revit en lui le fond de cette mer où il avait le jour même cherché une

couche nuptiale ; il revit ce monde bizarre des algues enchevêtrées, des lierres mouvants, des existences ébauchées ; ce monde lui sembla préférable en ses ténèbres insensibles au monde terrestre de l'intelligence, et il se pencha davantage encore pour se livrer au gouffre.

Soudain, il se rejette en arrière, hagard. En son âme est entrée une pensée, une résolution de désespoir, de vengeance : les hommes l'ignorent, les hommes le ploient, les hommes l'écrasent... Il veut se relever, se montrer, vivre à son tour. Ce qu'on lui refuse, il le prendra. Mourir à son âge, quelle démente ! sans avoir souri, sans avoir aimé ! quoi ! tout aux uns ! rien aux autres !

Non ! il se fera part à lui ; il corrigera l'injustice de la destinée. Fiancé à Joanna par un baiser suprême, il veut que cette enfant qu'il aime soit à lui !

Et le voilà qui reprend sa course effrénée ; cette fois, il s'éloigne de la mer, de l'immensité, de la mère Nature bonne et sereine ; il s'élance vers la ville.

Éternelle fatalité ! en son chemin, il rencontre le bonheur, et laisse passer inaperçue la lettre de Joanna que reportait à sa maîtresse le serviteur fidèle.

—

À Gênes, comme dans toutes les villes, voire même aujourd'hui dans tous les villages, on trouve cette maison étrange, tristement gaie, vivante et sans âme, — le cabaret. Là, du matin au soir, boivent et causent en famille ceux qui n'ont pas de famille, ceux parfois qui en ont, — et alors quel deuil parmi les mères et les enfants, dans la misérable demeure !

La fumée des pipes, une odeur forte de vins et de liqueurs y empoisonnent l'air ; un lourd brouhaha de gros rires et de cris querelleurs alourdissent les têtes. On y joue. Les cartes crasseuses circulent avec les sous vert-de-grisés ; on perd l'argent

fruit du long labeur d'un jour ; qui sait ? du vol peut-être ! — Les jurons retentissent. Un spectre de femme siège en ce milieu ; une maritorne emplit les verres. — Quelquefois un enfant, à demi-rose, à demi-pâle d'une mortelle pâleur, circule là, chétif, à travers ce dédale de chaises et de tables choquées. Il a de grands yeux tout ouverts avec étonnement ; un éclat céleste y resplendit encore ; il questionne chacun avec un sourire ; on lui fait chanter une chanson obscène qu'il ne comprend pas ; demain il sera grand, mauvais, perdu parmi ces buveurs eux-mêmes, dont plus d'un a pareille histoire, — et le passant distrait, jetant par la porte entrouverte un coup d'œil dans le bouge, n'aura pour ces malheureux qu'une pensée de dégoût et de mépris.

C'est cette porte que franchit Beppo. À son entrée, toutes les têtes se retournèrent vaguement. « Du vin ! » cria-t-il d'une voix si claire que l'assemblée en fut surprise, et, s'attablant avec fracas, il répéta : « Du vin ! »

Alors, changeant tout à coup, en ce lieu, d'improvisation, Beppo l'*improvisatore*, se mit à chanter à plein cœur :

L'existence est une boisson  
Fort noire,  
Et l'amour en est l'échanson :  
L'homme fabrique la chanson  
À boire,  
À boire !

Tous les mélanges inconnus  
Dans ce vin aux goûts saugrenus  
Se trouvent,  
Et ce qu'en général les saints,  
Les niais et les médecins  
Réprouvent !

Il reprit le refrain et, irrésistiblement, ces hommes aux voix rauques s'écrièrent en chœur en élevant et choquant leurs verres : « à boire ! à boire ! »

Beppo continua :

Qu'y faire ? puisque le bon Dieu  
Fabrique ce vin noir ou bleu  
Ou sale ?  
Je le préférerais filtré,  
Mais à présent qu'il est tiré,  
J'avale !

J'avale la joie et les pleurs.  
Parfois un verre de douleurs  
M'enivre,  
Et sous la table je m'endors :  
Pour le repos j'oublie alors  
De vivre !

... Hurlé de nouveau par toutes les poitrines, ce cri : « à boire ! » fit trembler les plafonds, et longtemps se prolongea cette scène.

Plus tard, chancelant et en délire, forcé de quitter le taudis, Beppo alla se coucher sous le porche d'une église. Le ciel s'était assombri. Le vent soufflait à travers une pluie glacée.

Beppo riait.

À quelques jours de là, le bruit courait que les Petrucelli, bien connus, et le fameux Zampani, partaient pour Rome où se marierait Joanna, la brune et superbe enfant de Gênes.

Elle-même avait demandé ce voyage, pensant : s'il m'aime, il veille, il me suivra ; s'il ne revient plus, je mourrai !

Furieux en effet d'amour et de rage, Beppo se préparait à pourchasser sa proie.

—

À l'heure du soleil couchant, près de Rome, sur la grande route toute blanche se traînaient lentement de pesants véhicules. Ces voitures, maisons ambulantes, les unes découvertes, les autres fermées de tous côtés, portent d'une ville à l'autre des saltimbanques et leur attirail.

Les essieux craquent, affaiblis. Sur les panneaux, vieux et sombres, reluisent des lambeaux de dorure.

Des voitures fermées, qui viennent les dernières, sortent des cris, des pleurs : là sont les femmes, les enfants. — Les autres, découvertes, marchent devant, surchargées d'hommes à demi-déguisés, jeunes et vieux, vêtus à la fois de haillons et de broderies. À coup sûr, la misère la plus pénible à voir est, avec celle du laquais galonné, la misère chamarrée du comédien grimaçant la joie !

Mais malgré tout, parmi ces êtres pêle-mêle entassés sur ces charriots, la pauvreté surgit affamée et hideuse !

Rouges, verts, jaunes, bleus, les arlequins sont fanés ; les cris et les pleurs dominent les chants ; il n'y a d'heureux et de beau que les plantes sur la colline, les oiseaux dans les branches, et les nuages d'or, impalpables, à la fois roses et violets, qui là-haut, dans l'azur, planent encore au-dessus du soleil disparu.

Or, voici qu'au galop, derrière la caravane des saltimbanques, arrive une berline. Tous les yeux déjà lui jettent des regards en-vieux ! Elle approche. Elle passe. Une tête de jeune fille est à la portière. Beppo reconnaît Joanna — et Joanna, parmi ce fouillis de masques rieurs, a reconnu Beppo.

—

Sur une place publique, à Rome, allèrent camper les saltimbanques. Avec eux, Beppo, jeune, souple, fort, eut bientôt appris mille et mille tours ; avec eux il vivait, logeait — voyageait. Ainsi il avait pu venir de Gênes.

Mais tandis que Joanna croyait en lui, lui, farouche, pris d'un amour jaloux, arrivé même à croire qu'elle le méprisait, plein de haine contre son père, ne songeait qu'à la ravir à ce futur époux.

Prêt à tout événement, décidé à toute entreprise — sa patience même lui était une joie ; il savourait un espoir sauvage.

—

Sur des gradins circulaires est assise, pressée, une foule de femmes et d'hommes de tout âge, de tout rang. Au milieu est un cercle vide, espace destiné aux baladins.

C'est le soir. Les lustres de verre illuminent la salle de vives lueurs.

Le jour, le saltimbanque est pauvre et honteux ; la nuit, aux splendeurs des flambeaux, il est superbe et roi ! Les oripeaux ont l'éclat de l'or ; la soie fanée retrouve de vivantes couleurs ; les teints pâles sont d'un blanc pur ; les fards sont invisibles ; tous les gestes sont gracieux à travers une vapeur de lumière qui est un voile à la fois et un attrait ; l'air circule chargé de senteurs étranges ; c'est l'heure du sommeil, et l'on éprouve les illusions fantastiques du rêve.

Dans une loge, entre Zampani et son père, et sa mère, Joanna est là, palpitante.

Un paillasse apparaît. En trois sauts il s'avance. C'est Beppo. Il a peint avec les lèvres d'une bouche fendue jusqu'aux oreilles, un sourire implacable. Une touffe de plumes au bout d'un fil de fer fixé à la perruque se balance sans repos au-dessus de sa tête.

Ses yeux font des éclairs. Joanna les reconnaît, et tressaille.

La foule des comédiens se jette en scène. Joanna n'a de regards que pour un seul. Celui-là, à travers mille sauts périlleux, semble devoir à tout instant tomber et se briser. Elle tremble. Lui, parmi ses cris et ses courses, la regarde parfois, et ses yeux alors la trouvent inattentive et indifférente, car, ferme et dans l'attente d'un moment meilleur, elle s'efforce de tout cacher en elle.

Il voudrait se savoir reconnu et si pour lui Joanna du moins a quelque pitié. Vingt fois il passe en courant près de la jeune fille, rieur et lançant ses lazzis. Elle ne trahit nulle émotion ; et plus animé encore dans son jeu, il rit et saute plus haut.

Bouffonnerie douloureuse ! Tout homme, dans la vie, est plus ou moins semblable à ce pantin risible déguisé et masqué, et dont l'âme souffre et pleure. Oh ! quand viendra le jour, le grand jour de la vérité ?

Enfin, une sébile en main, au bruit des pièces entrechoquées, Beppo demande à chacun son offrande. Il ne parcourt que les premiers rangs. Il a des mouvements rapides qui font étinceler les mille paillettes de son costume. Il salue avec grâce, et d'une voix nasillante jette des mots railleurs ou des mercis pleins d'une ironique joie !

Le voilà près de Zampani, de son père et de son rival. « Allons ! allons ! dit-il, mon beau petit seigneur, une piécette au saltimbanque ! »

Dieu ! comme il doit souffrir, pense Joanna en son cœur ; c'est pour moi, pour me suivre en secret qu'il a pris ce triste fardeau de gaîtés !

Zampani, majestueux, à grand bruit, dans la sébile, jette une pièce d'or.

Joanna tend la sienne et, timide, murmure : « Elle n'est qu'en argent ! » « Mais vraiment, dit Beppo, je ne veux garder que la vôtre ! » Il tourne les talons : un instant il agite en ses mains la sébile étincelante, et la lançant toute pleine à de pauvres gens ébahis, crie ces paroles : « Ohé ! ohé, vous autres, là — voici le don du saltimbanque ! » Rapide, il disparaît.

Les applaudissements répétés retentissent ; puis la clarté des lumières pâlit, s'efface encore davantage, tandis que, lente et animée, la foule se retire.

—

Après avoir lavé les couleurs qui barbouillaient son visage, mais un manteau à peine jeté sur son costume bariolé, Beppo va se mêler à cette foule. Il y cherche Joanna, et, l'ayant vue, la suit de loin.

Il est tard, et bientôt ceux qu'il suit ainsi d'assez près ne sont plus qu'un groupe isolé. Dans le silence de la rue déserte, il s'efforce de mêler le bruit de ses pas au bruit des leurs.

Ainsi, il va dans l'ombre, le misérable. Il va, ayant devant les yeux les spectres vivants de ses malheurs.

La famille de Joanna, arrêtée depuis un instant, rentra en son hôtel, et, sur le seuil, la quitta Zampani.

Joanna, attentive et inquiète, avait entrevu Beppo — mais Zampani, soupçonneux, l'avait vu.

Dans la rue solitaire, le jeune homme attendit un moment en silence, puis se rapprocha pour examiner l'entrée de la demeure. Sûr de la retrouver, déjà il se retirait, tête basse, attristé — et cependant, sans savoir pourquoi, l'âme vaguement adoucie — quand de nouveau s'ouvrit la porte.

Une ombre voilée en sortit, qui, marchant droit à lui, prit son bras tout tremblant : « Je t'attendais. Viens, ami ! » dit-elle.

Tout surpris, haletant, il marcha, Joanna à ses côtés.

Ainsi ils allèrent quelque temps, silencieux, écoutant l'hymne ineffable d'amour et de clémence qui s'éleva soudain, tout puissant, en eux-mêmes.

Cet hymne palpitant était aussi, au milieu même de leurs souffrances, un hymne de bonheur pour ces deux âmes, et voici que Beppo s'arrêtant tout à coup, prit sa tête entre ses mains — et pleura.

Le démon révolté en lui était vaincu.

« Beppo, s'écria Joanna frémissante, sauve-moi du malheur ! Viens ! Je connais profondément ton âme, et me confie à toi. »

Lui, releva la tête vers les astres. « Oh ! Dieu ! dit-il, je l'aime !

Les étoiles de là-haut le savent peut-être que les élans de mon amour m'emportent plus haut qu'elles ! — Mais, abaisse les yeux, pauvre enfant, et regarde ! Regarde ce costume, (il entrouvrit son manteau) je ne suis plus même le libre pêcheur de Gênes et de Savonne ; — je suis le bouffon sans patrie ! »

« Oh ! viens ! de grâce, viens ! répéta-t-elle, sauve-moi ! » et elle s'attachait à lui, folle d'amour et d'angoisse, implorant presque sa pitié !

Il sembla à Beppo que tout son être grandissait ; il lui sembla qu'il était vieillard et en cheveux blancs — et le père de cette femme.

Il répondit lentement : « Non, non, ma fille ! non. Va, retourne au repos. Ce que tu me demandes, enfant, c'est la souffrance, la misère et la mort ! »

« Eh bien ! oui, avec toi, je les veux ! » cria-t-elle.

Beppo la regarda. Il frémissait. Il la regarda d'un long regard sombre d'abord et qui s'éclairait peu à peu, puis, dans un mouvement de joie insensée, il l'enlaça, la souleva en ses bras, et, l'ayant baisée au front, l'emporta, éperdu, à travers les ténèbres.

—

Au détour d'une rue, trois hommes surgirent.

Joanna, délivrée de l'étreinte de Beppo, reçut sur ses épaules l'épais manteau du saltimbanque. Singulière destinée qui, aux moments les plus solennels de sa vie, surprenait cet homme vêtu en bouffon.

Calme et courageux, il s'avança. Étonnés et hésitants, les hommes s'arrêtèrent.

« Monsieur, dit Beppo tranquille à Zampani, s'il vous en souvient encore, vous avez eu jadis un fils — et c'est moi ! »

Les compagnons de Zampani — deux *bravis* — s'avancèrent.

« Arrêtez ! » murmura Zampani consterné.

Beppo continuant : « Monsieur, dit-il, apprenez-moi ce qu'est



devenue ma mère. » — Et après un silence, il répéta : « Qu'est devenue ma mère ? »

Une étrange émotion mordait au cœur ce père. Il ne vint pas même à sa pensée que l'homme qui lui parlait pût le tromper, il était vaincu par la vérité terrible, il respirait à peine, il était plein de trouble et presque de terreur. Il balbutiait : « La mère de mon fils ? — la mère de l'enfant est morte en lui donnant le jour ! »

« Ah ! Monsieur, ajout Beppo, après avoir ainsi tué une femme qu'on a fait sienne devant Dieu, en renier l'enfant, et s'exposer par là à l'assassiner un soir, au coin d'une rue, — ce n'est pas bien ! »

Joanna s'avança, et prenant la main de Beppo : « marchons ! et Dieu nous garde. »

Ils s'enfuirent, rapides, laissant Zampani misérable, accablé d'une douloureuse stupeur, et, pour la première fois de sa vie pensif : il était châtié.

—

Pendant deux ans, Beppo mena une vie laborieuse de fatigues et de douleur.

Redevenu pêcheur, il avait de nouveau gagné les bords de la mer, il s'y était construit une demeure. Là était Joanna, belle, souriante au soleil. Pour rien au monde, Beppo n'eût souffert qu'elle travaillât, et il accomplissait double tâche.

Sa chanson superbe lui était revenue. Après l'aspiration, il chantait les espoirs déçus, puis l'aspiration encore, et Joanna chantait avec lui. Oh ! que de strophes magnifiques ont répété les échos de ces plages !

Ainsi étaient remplies ces deux existences, — d'amour et d'harmonies.

—

Or, voici l'action sublime et sainte, le prodige de l'*amour*, de l'*amour* vrai, du seul *amour* ! chose étrange en effet que tous ces

hommes chantent et répètent ce grand nom, — et qu'ils soient si peu en alliance, — si peu frères ! — c'est qu'on joue sur ce mot : *amour*, qui n'a pourtant qu'une signification, signification divine, admirable, immuable, que l'avenir, lui, s'appropriera et qui sera la loi des hommes de demain.

Ils étaient, ces enfants, fiancés et faits l'un pour l'autre. Le mariage les conviait ! Le printemps les enivrait de ses âpres senteurs ! Mais leur amour était pur d'égoïsme.

Ils dirent : « Nos enfants auraient sûrement notre amère destinée à tous deux. Soyons justes et bons ; soyons meilleurs que tous ; faisons-leur grâce de la vie ! »

Et pendant deux années, ces deux virginités dormirent côte à côte.

Ô martyr éternel de l'existence ! Ô souffrance — vertu.

—

Ce jour-là, Joanna, seule — songeait à son ami. L'ouragan déchaîné bouleversait la mer. Joanna pleurait. Beppo était livré à la colère des vagues. Elle songeait que rien n'était joie au monde pour eux — et que leur vertu même était sans récompense ! Elle pleurait.

Un messenger heurta à la porte. Il lui annonça la mort de ses parents qui l'avaient reniée et maudite.

Triste, à bout de force et de courage, elle accepta ces maux encore, et attendit ainsi la fin du jour.

Et quand Beppo survint, pâle, les vêtements humides et déchirés, « Ami, lui dit-elle, à quoi bon vivre ? À quoi servons-nous ? Qui aidons-nous en ce désert, et qui attristera notre départ ? »

Le jeune homme, brisé par sa lutte de tous les instants avec l'Océan — avec l'existence — lassé, épuisé, aspirant sans cesse aux joies vives de l'amour et du repos, n'eut pas la force de répondre, mais il tendit la main à Joanna, et comme deux

jeunes épousés, heureux et baux, gagnent la maison nuptiale,  
ils sortirent.

Les cieux et la mer, étoilés, étaient devenus calmes.

Une barque flottait, là, amarrée à un pieu. Ils y entrèrent.  
Beppo coupa l'amarre, prit les rames, et poussa au large.

Bientôt ces plages entendirent, longuement prolongé avec une  
douceur infinie, au loin, sur la mer, un chant où s'enlaçaient  
deux voix.

L'hymne disait :

Fuyons ensemble le monde,  
Fuyons l'Univers impur !  
Sortons de la nuit profonde ;  
Élançons-nous dans l'azur !

Plus haut ! jusqu'aux blanches nues !  
Déployons un vol de feu  
Pour les rives inconnues  
Qui se rapprochent de Dieu !

Oh ! Plus haut ! montons ensemble,  
Par les espaces brillants,  
Jusqu'à l'étoile qui tremble,  
Jusqu'aux astres souriants !

Plus haut encore, âme esclave !  
Dans un radieux essor,  
Brise l'éternelle entrave  
Pour t'élancer dans la mort !

La grande voix de l'infini répondait à ces cris humains dans  
les vagues et dans les vents.

Au matin, la barque solitaire et vide, aux avirons pendants,  
fut jetée sur les sables du rivage.

La maisonnette de Joanna et de Beppo resta déserte.

Dans les splendeurs éternelles de l'Océan et de la mort, dor-  
maient, embrassés, les deux fiancés devenus époux.

FIN.

Toulon. — Novembre 1866.

*Notes et Documents*

<i>La Chanson de l'enfant</i>	195
Le D <sup>r</sup> Paul Godin	200
Charles de Tournemine	210

Rédacteur : Dominique AMANN

## LA CHANSON DE L'ENFANT

Le recueil de poésies *La Chanson de l'enfant*, écrit par Jean Aicard non seulement à l'intention des petits (deuxième partie « Aux enfants ») mais également de leurs mamans (première partie « Aux mères »), connu, dès sa première édition mise en librairie à la fin décembre 1875, un tel succès<sup>1</sup> que les éditeurs Sandoz et Fischbacher durent en livrer aussitôt une seconde puis une troisième... et tous ces tirages étaient déjà épuisés en août 1876<sup>2</sup>, si bien que de nouvelles éditions suivirent<sup>3</sup>.

Dès 1881, Jean Aicard eut le désir d'une édition richement illustrée. Il convainquit l'éditeur parisien Georges Chamerot<sup>4</sup>

<sup>1</sup> L'académie française consacra ce succès en attribuant, dans sa séance du jeudi 3 août 1876, un prix Montyon de 1.500 francs à Jean Aicard pour *La Chanson de l'enfant*.

<sup>2</sup> *Le Siècle*, 42<sup>e</sup> année, n° 15.951, mercredi 9 août 1876, « Nouvelles du jour », page 2, colonne 6.

<sup>3</sup> AICARD (Jean), *La Chanson de l'enfant*, Paris, Sandoz et Fischbacher, fin décembre 1875, in-12, 274 pages. 2/ Paris, Sandoz et Fischbacher, 1876, in-12, 240 pages. 3/ Paris, Sandoz et Fischbacher, 1876, in-18 soleil. 4/ Paris, Sandoz et Fischbacher, 1878. 5/ revue et augmentée, Paris, Guillaume Fischbacher, mars 1881, in-12. — Paris, Georges Chamerot, décembre 1883, in-4°, 268 pages, nouvelle édition ornée de 128 compositions par T. Lobrichon et E. Rudaux ; second tirage en décembre 1884. — 8/ Paris, Guillaume Fischbacher, [1885], in-12. Paris, Ernest Flammarion, octobre 1898. Nouvelle édition en 1909, augmentée de quelques poèmes.

<sup>4</sup> Imprimerie et librairie Georges Chamerot, 19 rue des Saints-Pères, Paris. — Georges Chamerot est né à Paris (11<sup>e</sup>) le 4 janvier 1845. Il épousa à Paris (9<sup>e</sup>), le 6 mars 1874, *Claudie Viardot* (1852-1914), artiste peintre, fille de Pauline Viardot et nièce de la Malibran. Il est décédé à Paris (7<sup>e</sup>) le 8 février 1922. — Dans sa plaquette réalisée en juin 1889 à l'occasion de l'Exposition universelle, il indique avoir racheté, le 1<sup>er</sup> mai 1872, l'une des deux

qui fit choix du peintre et dessinateur Timoléon Lobrichon<sup>5</sup> qui s'était rendu célèbre par ses scènes enfantines largement reproduites sous forme de gravures : le vœu du poète était donc de dépasser le stade de la simple illustration utilitaire pour enrichir ses vers d'une œuvre véritablement artistique.

Jean Aicard était, bien évidemment, très pressé de voir paraître le bel ouvrage... mais Lobrichon fit savoir que, compte-tenu de ses engagements et de l'importance du travail à exécuter, il demandait un délai d'au moins un an :

64, rue de la Victoire

13 Juillet 1881

Cher Monsieur Chamerot

Je me suis mis de suite en face de l'œuvre que j'ai acceptée, je l'ai envisagée sérieusement et pratiquement, et, afin de laisser à M<sup>r</sup> Aicard le temps de se retourner autrement s'il le désire, je me hâte de vous dire que je considère la chose comme absolument impossible dans le peu de temps qui nous reste et en tenant compte des engagements que j'ai déjà pris.

Il n'en serait pas ainsi pour un illustrateur de profession qui connaît toutes les ressources du métier et si M<sup>r</sup> Aicard pense qu'un retard soit funeste à son œuvre je désire bien qu'il ne se croit pas engagé vis-à-vis de moi et qu'il s'adresse à M<sup>r</sup> Adrien Marie dont le talent et l'habileté lui assureront le succès.

Je tiens à vous répéter que l'œuvre me plaît infiniment, que c'est bien là la poésie qui m'a inconsciemment guidé dans mes

imprimeries de MM. Firmin-Didot chez qui il avait effectué un apprentissage complet. En 1889, il y employait cent dix compositeurs et soixante-dix imprimeurs. La librairie fut ouverte en 1882.

<sup>5</sup> Timoléon-Marie Lobrichon est né le 26 avril 1831 à Cornod (Jura), où son père, comme déjà son grand-père, était cultivateur. Élève de François-Édouard Picot, il fit carrière comme peintre d'histoire, de portrait et de genre. Lobrichon est décédé en janvier 1914.

études et mes productions, je la retrouve en beaux vers dans le livre de M<sup>r</sup> Aicard, et, véritablement il n'y a plus qu'un mot sacramentel à prononcer pour opérer ce mariage que je crois heureux de mon crayon et de sa plume.

Les fiancés se conviennent et ils ont l'assentiment paternel, mais c'est ce diable de Temps qui s'y oppose et qui jette sa vieille barbe grise au travers, et franchement je n'ose passer outre.

Ce n'est pas une illustration ordinaire, c'est, je le répète, une œuvre à laquelle j'attache mon nom, cette œuvre sera répandue partout, contrôlée, commentée et critiquée ; il faut qu'elle soit réussie ou il vaut mieux qu'elle ne soit pas.

Je conçois le chagrin que causera cette décision à M<sup>r</sup> Aicard ; mais j'espère qu'il comprendra mes raisons et qu'il ne sera qu'à moitié étonné d'un dénouement que je lui avais fait pressentir.

Enfin, cher Monsieur Chamerot, croyez à tous mes regrets et si vous prenez avec M<sup>r</sup> Aicard la résolution de remettre à un an je serais heureux d'être votre collaborateur dévoué.

S'il en était ainsi faites-le moi savoir le plutôt qu'il vous sera possible car je profiterai de mon séjour à la campagne pour y prendre tous les éléments qui pourraient m'être utiles.

Croyez, cher Monsieur, avec tous les regrets que je vous réitère, à mes sentiments les plus dévoués. T. Lobrichon<sup>6</sup>

Poète et éditeur – qui tenaient vraiment à la collaboration de Lobrichon et non d'un simple illustrateur – se rendirent donc aux raisons du peintre, qui remercia Jean Aicard par une lettre du 3 août suivant<sup>7</sup>.

<sup>6</sup> Lettre autographe signée de Timoléon Lobrichon à l'éditeur Chamerot, 4 pages (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 77).

<sup>7</sup> Lettre autographe signée de Timoléon Lobrichon à Jean Aicard, 4 pages (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 78).

Les délais durent encore s'allonger... si bien qu'Edmond Rudaux fut appelé en renfort <sup>8</sup>.

Lobrichon et Rudaux sont les deux artistes mentionnés sur la page de titre... Mais M. Xavier Trilles m'a fait savoir qu'il avait acquis un exemplaire de cette édition dont le possesseur avait rajouté au crayon qu'il s'y trouvait « 13 compositions de Théophile Steinlen » et que c'était là le « 1<sup>er</sup> livre illustré par Steinlen » <sup>9</sup>.

Un examen attentif des illustrations permet effectivement de découvrir au moins huit dessins <sup>10</sup> portant la signature très lisible « Steinlen » : si cet artiste n'a pas été mentionné, c'est certainement parce qu'il était alors un débutant sans notoriété, fraîchement installé à Paris <sup>11</sup> et que sa contribution – quelque peu « en sous-traitance » – fut modeste.

<sup>8</sup> Edmond-Adolphe Rudaux est né à Verdun (Meuse) le 10 février 1840. Élève d'Eugène Lavielle et de Boulanger, il fit carrière dans la Manche comme peintre, graveur à l'eau-forte, mais aussi comme illustrateur (*La Mare au diable*, de Georges Sand ; *Pêcheurs d'Islande*, de Pierre Loti ; *Sylvie*, de Gérard de Nerval ; *Par les sentiers*, de Maurice Taconet ; œuvres de Gustave Flaubert, Émile Zola, etc.). Edmond Rudaux est décédé à Donville-les-Bains (Manche) en 1908. Son fils aîné Edmond-Henri (1870-1927) fit carrière comme peintre de la Marine ; son second fils, Lucien Rudaux (1874-1947), se rendit célèbre comme astronome et journaliste scientifique.

<sup>9</sup> On en trouve une confirmation dans l'article de George Auriol, « Steinlen », *Les Arts français*, année 1917, pages 43-48. Voir la note de la page 48 : « Les premiers essais de Steinlen illustrateur sont une série pour *la Chanson de l'enfant*, de Jean Aicard. Puis viennent [...] »

<sup>10</sup> Voir les dessins des pages 49, 50, 67, 74, 112, 173, 233 et 265.

<sup>11</sup> Théophile-Alexandre Steinlen est né à Lausanne le 10 novembre 1859 dans une famille d'origine allemande installée à Vevey (canton de Vaud, Suisse). Après des études de théologie à l'université de Lausanne, le jeune Théophile s'en fut suivre une formation au dessin industriel à Mulhouse. Il s'y maria puis s'installa à Paris en 1881. Il s'établit sur la butte Montmartre en 1883 et fit une belle carrière de peintre, graveur, illustrateur, affichiste... mais aussi sculpteur, se rendant célèbre notamment par ses dessins de chats. Compatissant envers les déshérités, les malheureux, les ouvriers dans

Il fallut laisser encore du temps à Léon Rousseau <sup>12</sup> pour réaliser le long et patient travail préparatoire de gravure de chaque dessin et ce n'est qu'en décembre 1883 que parut enfin à la vitrine des libraires la « nouvelle édition ornée de 128 compositions par T. Lobrichon avec la collaboration de E. Rudaux gravées sur bois par L. Rousseau », dans laquelle chaque poème est assorti d'une grande illustration au titre et d'une plus petite – voire une simple vignette ou un cul-de-lampe – à la fin, les deux illustrations de chaque pièce ayant été généralement exécutées par le même artiste. Par ailleurs, cette édition était encore rehaussée par une couverture en couleur.

Un décompte plus exact fait apparaître cent trente compositions dans le texte. Si la plupart des dessins sont clairement identifiés, pour quelques-uns la signature ou le paraphe sont absents ou illisibles car noyés dans la densité des traits : on peut attribuer avec certitude cinquante-quatre dessins à Timoléon Lobrichon, quarante-deux à Edmond Rudaux et huit à Théophile Steinlen ; les vingt-six autres ne sont pas signés de manière lisible.

La collaboration de ces artistes fit effectivement de l'édition de 1883 une véritable œuvre d'art. Chamerot proposa à son public une « édition de grand luxe, sur papier teinté des manufactures impériales du Japon, avec gravures en justification tirées sur les bois. 150 exemplaires numérotés à la presse <sup>13</sup> », au prix très élevé de deux cents francs l'exemplaire mais en

la misère, il participa activement à diverses publications anarchistes ou libertaires (*Les Temps nouveaux*, de Jean Grave, *L'Assiette au beurre*, de Samuel-Sigismond Schwarz). Naturalisé français en 1901, Steinlen est décédé à Paris le 13 décembre 1923.

<sup>12</sup> Léon Rousseau, né en mai 1846, fut un graveur sur bois, actif entre 1886 et 1909, notamment à *L'Illustration*.

<sup>13</sup> *La Mode illustrée, Journal de la famille*, décembre 1883, page 408.



précisant : « *Cette édition ne sera jamais réimprimée* » ; il mit également en vente une édition reliée (48 francs) et une brochée (40 francs).

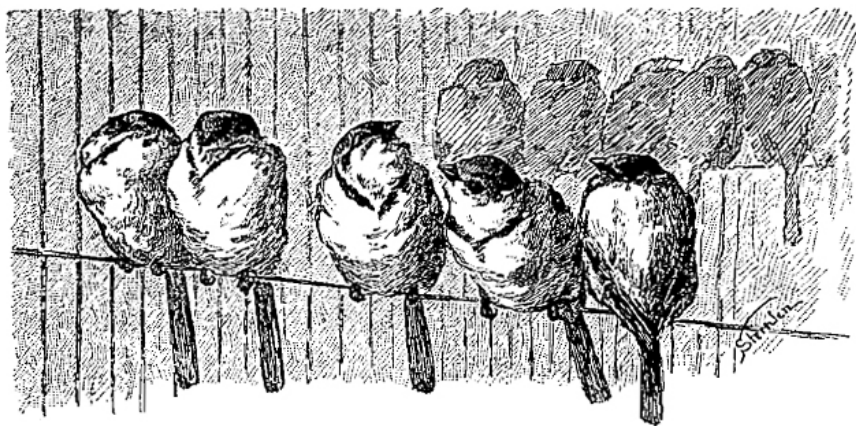
En décembre 1884, il proposa un second tirage, en édition populaire brochée à 20 fr. ou reliée avec fers spéciaux, à 25 fr.

Cette *Chanson de l'enfant* réalisée par Georges Chamerot est l'ouvrage le plus illustré des œuvres de Jean Aicard. Son succès ne s'est jamais démenti et les exemplaires originaux de l'édition de grand luxe disponibles sur le marché, aujourd'hui rarissimes, constituent toujours un véritable trésor pour les bibliophiles.

## LE DR PAUL GODIN

### Éléments biographiques

Louis-Gabriel-Paul Godin est né à La Flèche (Sarthe) le samedi 20 août 1859 : son père était alors répétiteur au lycée impérial



AICARD (Jean), *La Chanson de l'enfant*  
édition de Georges Chamerot, 1883  
page 67, dessin de Théophile Steinlen

militaire de la ville et y avait épousé, l'année précédente, la fille d'un professeur de l'établissement. Paul a passé toute son enfance et sa jeunesse à La Flèche, a fait de brillantes études secondaires puis universitaires et s'est destiné à la carrière de médecin militaire : il soutint sa thèse en 1881, à l'âge de vingt-deux ans.

Il exerça en Afrique jusqu'en janvier 1896.

Vers 1901, il quitta les armées pour se consacrer totalement à ses travaux sur l'enfant et l'adolescent. Après avoir travaillé à l'hôpital de Montpellier jusqu'en décembre 1906, il s'installa à Saint-Raphaël en 1907<sup>1</sup>, où il se lia d'amitié avec Jean Aicard, très probablement par l'entremise d'Alphonse Karr ; il fut également nommé président de l'Association de la presse raphaëloise.

Rappelé à l'activité durant la première guerre mondiale, Paul Godin prit la direction des hôpitaux 108 bis et 109 bis de la XV<sup>e</sup> région militaire à Saint-Raphaël.

Dans une lettre du 3 décembre 1917 adressée au grand chancelier de la Légion d'honneur, il se dit médecin major de 1<sup>re</sup> classe en retraite et déclare quitter le Var pour la Sarthe. Il demeurait à Nice dans les années vingt... mais je n'ai pu retrouver la date de son décès...

NB : Paul Godin n'a jamais été maire de Saint-Raphaël, comme cela pu être affirmé : c'est le boulanger Léon Basso qui fut le premier magistrat de la ville, de 1895 à 1914.

<sup>1</sup> « Arrivées de la semaine. M. le docteur Godin, médecin de l'hôpital de Montpellier et Madame Godin sont descendus au Touring Hôtel, en attendant que les réparations que l'on effectue à leur villa soient complètement terminées. » (*Saint-Raphaël-Journal*, 11<sup>e</sup> année, n° 564, dimanche 29 septembre 1907, « Chronique locale », page 2, colonne 2). — « Nous avons à signaler, cette semaine, deux importantes transactions [...] ; 2° la vente de la villa *les Jasmins* à M. Godin, médecin major en retraite. » (*Saint-Raphaël-Journal*, 11<sup>e</sup> année, n° 565, dimanche 6 octobre 1907, « Chronique locale », page 2, colonne 2).

Le docteur Paul Godin a laissé de nombreux travaux scientifiques essentiellement consacrés à la croissance de l'enfant et de l'adolescent, notamment :

*Essai sur l'éducation physique des enfants dans la famille et au collège*. Thèse pour le doctorat en médecine de la faculté de Paris, 1881.

« Pathologie de l'adolescence (étude statistique sur 1100 cas) », *Archives générales de médecine*, 1897.

*Bases scientifiques de la méthode en éducation physique*. Congrès international de l'éducation physique. Paris 1900.

*Recherches anthropométriques sur la croissance des diverses parties du corps : détermination de l'adolescent-type aux différents âges pubertaires d'après 36000 mensurations sur 100 sujets suivis individuellement de 13 à 18 ans*, Paris, A. Maloine, 1903, in-8°, xv-212 pages. Préface par M. le Dr. Léonce Manouvrier.

*Variations des proportions de longueur et de largeur du corps dans le sexe masculin au cours de l'ontogénie post-fœtale*. Académie des sciences, 19 juin 1910.

*Variations des proportions et leurs lois évolutives*. Académie de médecine, 27 juin 1911.

*Les Droits de l'enfant. Pages d'hier : élevage et éducation. Pages d'aujourd'hui : Individualité de l'enfant*, Paris, A. Maloine éditeur, 220 pages.

*La Croissance pendant l'âge scolaire : applications éducatives*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, [1913], in-16, 304 pages, planches.

*Manuel d'anthropologie pédagogique basée sur l'anatomophysiologie de la croissance. Méthode auxologique*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1919, in-8°, 43 pages, figures.

*Croissance cranio-cérébrale depuis la naissance jusqu'à l'âge adulte*. *Tableau I. Évolution des diamètres et des bosses frontales (sexe masculin)*. *Tableau II. Indice céphalique et capacité crânienne*

(sexe masculin). *Volume du crâne et poids du cerveau (dans les deux sexes)*, Paris, Norbert Maloine éditeur, 1928, deux tableaux in-folio plano.

*Les Droits de l'enfant, pages d'hier : élevage et éducation ; pages d'aujourd'hui : individualité de l'enfant*, Paris, A. Maloine, 1911, in-16, 279 pages.

## Paul Godin et Jean Aicard

Jean Aicard était un amoureux de Saint-Raphaël où il se rendait très volontiers avec sa sœur, notamment pour y rencontrer Alphonse Karr. Il se lia ainsi d'amitié avec le docteur Paul Godin et c'est ce dernier qui prononça le discours d'adieu sur la tombe de Jacqueline, au jour de son enterrement, Jean étant alors hospitalisé à l'hôpital Sainte-Anne de Toulon où il venait de subir une importante opération chirurgicale<sup>2</sup>.

J'ai retrouvé deux articles de Paul Godin sur son ami Jean Aicard. Le premier, publié dans l'hebdomadaire de Saint-Raphaël, traite des conférences que Jean Aicard fit sur Alfred de Vigny<sup>3</sup> :

### JEAN AICARD

#### À PARIS<sup>4</sup>

Ce n'est pas seulement Draguignan et le royaume de Maurin qui fêteront Jean Aicard dimanche, c'est toute la Provence, toute

<sup>2</sup> Pour ces deux événements, voir mes articles dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 12, 15 juin 2015 : pages 154-162 pour l'hospitalisation de Jean et pages 162-167 pour la mort de Jacqueline.

<sup>3</sup> Invité aux conférences organisées par la *Revue hebdomadaire*, Jean Aicard y donna quatre cours sur Alfred de Vigny, les vendredis 6, 13, 20 et 27 mars 1914. — Le travail de Jean Aicard pour la préparation de ces conférences donna lieu à une publication : AICARD (Jean), *Alfred de Vigny*, Paris, Ernest Flammarion, juin 1914, in-18, xx-299 pages.

<sup>4</sup> *Saint-Raphaël-Journal*, 18<sup>e</sup> année, 2<sup>e</sup> série, n° 232, dimanche 5 avril 1914, page 1, colonnes 1-3.

la France, le monde de la poésie et de la pensée.

Une série de conférences viennent d'être données à Paris dans la salle du "Foyer" sous les auspices de la *Revue Hebdomadaire*.

Il en est parmi elles qui ont eu un éclat extraordinaire, ce sont celles de notre illustre poète de la Provence, de Jean Aicard. Tout Paris est allé l'applaudir.

En voici un écho que nous empruntons à la *Démocratie* et signée Marc Sangnier.

« C'est vendredi dernier, au *Foyer*, que M. Jean Aicard a fait sa première conférence sur Alfred de Vigny.

\* \* \*

« À n'en point douter, M. Laudet, qui organise les conférences dans la *Revue hebdomadaire* avec un sens si parfait des opportunités littéraires et artistiques a été magnifiquement inspiré en s'adressant à un poète tel que Jean Aicard pour parler d'Alfred de Vigny. Un critique « tenant une fêrule ou un sceptre » faisant figure de « juge sévère, sûr de lui et fier de ses sentences » eût risqué devant un si haut et fier génie de doubler sa pédante profanation d'une inintelligente incompetence. Aicard, au contraire, comprend le chantre d'Eloa parce qu'il apparaît bien qu'il est un peu de la même famille que lui. Il se meut avec aisance sur des hauteurs familières où pour beaucoup, hélas ! de nos modernes littérateurs, l'air est tout-à-fait irrespirable.

« Aussi parvient-il sans peine, à « dégager le sens le plus intérieur » d'Eloa, de *Samson*, de la *Maison du Berger* et de *Wanda* les « quatre poèmes d'Alfred de Vigny qui représentent les diverses faces de sa pensée sur la femme ». Il sent avec le plus sûr instinct tout ce qui demeura fidèlement, malgré certaines apparences, de religieux et de mystique dans cette « âme angélique » que fut Alfred de Vigny. Il nous la montre « stigmatisant toutes les puissances malignes, exaltant toutes les

bienfaisances, et, tout en se méfiant des perfidies du féminin *élémental*, sachant glorifier la Femme » et il découvre enfin « l'unité de l'œuvre d'Alfred de Vigny » dans « un invincible amour de la Justice ». Quoi de plus contraire au prétendu pessimisme d'Alfred de Vigny que celui du « faux prophète » que fut Nietzsche ? M. Aicard voit avec joie la génération nouvelle se détourner des « voies de cet Antéchrist » pour suivre le « moderne chrétien » dont toute la morale fut « de vivre une vie héroïque en vue de l'évolution de la race, de la société, de la nation, de l'humanité. » Et le parallèle éloquent que poursuit M. Aicard entre ces deux poètes, — car pour lui Nietzsche ne fut jamais qu'un funeste poète — n'est pas le moins émotionnant développement de cette belle conférence.

« J'ai eu la joie d'entendre M. Aicard prononcer au *Foyer*, sa première leçon sur de Vigny. Son verbe profond, un peu voilé, traduit une sincérité simple et forte. Rien d'apprêté ni de factice, pas plus dans sa diction que dans son style. Une grande probité intellectuelle qui paraît la traduction sensible d'une haute honnêteté morale. De la noblesse, de la dignité et sans effort, une élévation constante de la pensée et du sentiment.

« À coup sûr, Alfred de Vigny eût apprécié le choix qui fut fait de celui qui devait parler de son œuvre... N'est-ce pas là le plus bel éloge et celui auquel M. Aicard ne laissera pas que d'être le plus sensible. »

Signé : Marc SANGNIER.

\* \* \*

L'autre jour c'était l'École Polytechnique qui accueillait par des bravos frénétiques et des trépignements d'admiration, la lecture du « CYGNE », la pièce sublime que de Vigny inspire à Jean Aicard, et que nous lisons dans la *Revue Hebdomadaire* (1914, n° 13).

## LE CYGNE

Dans sa grâce angélique et sa blancheur insigne,  
Mieux que le Mantouan de Vigny fut un cygne.  
Étranger à la terre, épris d'un songe pur,  
Il ne quittait que pour monter en plein azur  
Les lacs dont la splendeur est comme un ciel sur terre.  
Il y nageait, beau, triste, et toujours solitaire,  
Heureux de ne toucher, de n'aimer, de ne voir  
Que le bleu de l'espace en ce calme miroir.

Or, sous le clair azur qu'en voguant il refoule,  
Voici que, tout au fond, un serpent se déroule  
Et, passant sous son aile, encercle son beau col.  
Le Cygne veut le fuir, s'enlève et prend son vol...  
Trop tard ! L'oiseau divin, dans sa fuite inutile  
Emporte au ciel d'en haut le venimeux reptile  
Et, vainement, il le secoue avec effroi ;  
Le doute au noir venin empoisonne sa foi ;

L'éternel désespoir à ce grand cœur s'attache ;  
Le sang, sur les blancheurs, met sa splendide tache ;  
La bête verte ondule, avec des reflets d'or,  
Sur tant de pureté qu'elle rehausse encor :  
C'est un vivant collier où la gloire étincelle,  
Mais, sous les beaux reflets changeants, le sang ruisselle,  
Car le Cygne est mordu par le collier vivant !  
Il saigne et vole. Il va, l'aile gonflée au vent,

Son grand cœur dévoré, plein de cris qu'il sait taire,  
Il va, dans un dédain sublime de la terre,  
Où le Mal rampe, où tout est fange, lie et fiel.  
Ce qui naquit dans l'ombre, il l'emporte en plein ciel ;

La bête, née au fond des eaux, parmi la vase,  
Il l'élève avec lui vers le rêve et l'extase,  
Et son martyr affreux, que nous n'entendons pas,  
Le fait plus magnifique à nos regards d'en bas.

Un jour, las de porter tant d'angoisse muette,  
Le Cygne, l'âme ailée et blanche du poète,  
Jette un cri de colère aux silences du ciel...  
Mais ce blasphème en pleurs n'est qu'un suprême appel  
Vers la pitié d'en haut trop sourde à la souffrance ;  
Le cri désespéré n'est qu'un cri d'espérance ;  
Dieu ne se méprend pas à la ferveur d'un vœu :  
L'impiété retombe, et l'Amour monte à Dieu.

JEAN AICARD.  
de l'Académie Française.

— o —

Hugues Le Roux, dans son article « La Poésie à l'École » (*Le Petit Marseillais* du 3 avril) se fait l'écho charmant de ces conférences du Maître sur Alfred de Vigny. Il montre la bienfaisante influence du grand poète sur l'âme du pays, si douloureuse aujourd'hui, et sur l'avenir de la nation, par « le lien de vie qu'il noue entre l'enseignement du maître et la confiance souriante de l'enfant ».

Mais quelle enthousiaste admiration ne devons-nous pas avoir pour la géniale délicatesse de Jean Aicard, qui ne conduit par la main l'enfant à travers la nature que pour l'amener sur les genoux de sa mère, mieux capable de comprendre son amour : mets tes yeux dans ses yeux, enfant, et demande à cette âme dont a jailli ton âme, la fleur d'idéal qui grandira ta vie. Cette fleur est faite pour toi, ta vie est faite pour elle, car c'est de ta mère qu'elle vient.

PAUL GODIN



Le second article rend compte d'une conférence donnée au théâtre de Toulon par Jean Aicard le dimanche 18 avril 1915 en faveur des œuvres de secours aux blessés :

#### Une conférence de Jean Aicard à Toulon <sup>5</sup>

Qui donc a dit que là-bas, loin du front, on se laissait vivre, se bornant à garder dans le courage victorieux de ceux qui se battent, une confiance tranquille.

Eh bien, nos rivages méditerranéens ne sont pas les témoins d'une telle placidité. On y est capable de patience, mais on vibre chaque jour avec la France entière.

Et si vous voulez en avoir « tout en un coup » la joie et la certitude, venez à Toulon, à l'heure où Jean Aicard parle à ses compatriotes.

J'en arrive. J'avais lu sur une affiche : Dimanche 18, au Grand Théâtre de Toulon, Conférence de Jean Aicard, de l'Académie française.

À 2 heures 1/2, devant une salle comble, Jean Aicard lisait tout simplement une série de poèmes, œuvres récentes dont beaucoup ont été publiées dans les *Annales* et où il flétrit l'Aigle allemand.

L'anathème, dont il écrase la horde de bandits que nous avons pris trop longtemps pour un grand peuple, emprunte une puissance extraordinaire à l'expression de la physionomie et du geste, à la diction merveilleuse, à la magistrale beauté du vers.

<sup>5</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 58 chemise n° 71, manuscrit autographe, 4 feuillets. — Paul Godin évoque le triste sort du cuirassé *Bouvet* : j'ai déjà publié l'émouvant poème que ce funeste événement inspira à notre poète, dans *Aicardiana*, n° 3, août 2013, pages 50-53, d'après la publication princeps faite dans le *Bulletin de l'Académie du Var*, 1914-1915, pages 37-40.

Le poète est seul sur la scène ; toute la salle vient à lui, elle assiste avec lui aux drames poignants, elle partage les visions tragiques, elle est haletante avec le poète dont l'émotion étreint le cœur de tous.

Oh ! ce fluide, qui fait communier les âmes ! Oh ! ces ondes télépathiques, qui émanent du génie et enveloppent une foule !

Les poèmes se succèdent et l'émotion grandit. Les bravos ne suffisent plus à l'exprimer. L'auditoire se dresse comme un seul homme, il est debout ! Deux mille bras se tendent : c'est la salle tout entière qui « embrasse le poète », le poète de la guerre immense, dans un élan d'indescriptible enthousiasme.

Jamais, nulle part, public n'avait aussi douloureusement vécu la guerre libératrice, mais si odieusement cruelle !

Jamais n'avait été compris à ce point le pouvoir de l'influence sur les combattants du « Courage au logis ».

Jamais ces milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, n'avaient pris une semblable envolée.

Garros ne l'avait-il pas dit au Poète qui glorifiait son triomphe : « Maître, je n'étais jamais monté si haut ! » Jean Aicard se l'entendait clamer encore aujourd'hui par cette foule au paroxysme de l'émotion.

\*

« Pas de fiction », avait annoncé le Maître, « Tout sera réalité ».

Que la scène offre le tableau vivant où la France, entourée de ses enfants et appuyée sur ses alliés, ouvre ses bras à « l'Alsace retrouvée » ;

Que le poète interpelle l'enfance et la jeunesse françaises à la pensée desquelles il découvre l'avenir ;

Que Jean Aicard, le frère aîné de ceux de Toulon parmi ces héros, glorieusement engloutis aux Dardanelles, fasse passer dans la salle le frisson de la mort aux accents déchirants de la

dernière sonnerie du *Bouvet* qui sombre !... des pleurs, des trépignements trahissent l'émotion profonde et continue de ces milliers d'âmes qui, trois heures durant, ont souffert, ont vibré, ont vécu avec les défenseurs de la patrie bien aimée, malgré la distance qui les en sépare, et cela, par la puissance évocatrice du poète.

De toutes parts, dans la salle, éclatent des cris de « Vive Jean Aicard ». Le poète revient, mais grave, triste, il dit, de ce ton qui chavire les âmes : « Il faut que le dernier nom prononcé ici, aujourd'hui, soit celui du *Bouvet* ».

Paul Godin

Saint-Raphaël, villa Henri-Victor, le 23 avril 1915.

On sait enfin, par *Le Figaro*, que Paul Godin fit une conférence à Nice, le vendredi 2 mars 1923, sur l'« Enfant dans l'œuvre de Jean Aicard »<sup>6</sup>.

Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon conserve six lettres de Paul Godin à Jean Aicard<sup>7</sup>, qui révèlent une belle amitié littéraire et les préoccupations du médecin pour la santé de Jean et Jacqueline.

## CHARLES DE TOURNEMINE

Charles-Émile Vacher de Tournemine est connu aujourd'hui comme peintre orientaliste. Il est issu d'une grande famille can-

<sup>6</sup> *Le Figaro*, 69<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 64, lundi 5 mars 1923, « Nice », page 5, colonne 3.

<sup>7</sup> Lettres des 3 et 16 novembre 1909, « Cher Monsieur et Ami » ; du 11 décembre 1911, « Bien cher Ami » ; du 31 mars 1914, « Très cher grand ami » ; lettre protocolaire du 8 janvier 1915 dans laquelle Paul Godin, en tant que président d'un comité de secours aux blessés ; et un petit mot non daté, « Cher grand ami ».

talienne qui a fourni à la région de nombreux notables. Son père, par exemple, Bernard Vacher de Tournemine (1788-1861), fit une brillante carrière militaire qu'il termina comme général, baron d'Empire et grand-officier de la Légion d'honneur.

Né à Toulon le 25 octobre 1812, Charles entra tout d'abord en 1825 à l'école des mousses et servit sur la goélette *L'Amaranthe* à bord de laquelle il visita la Grèce, la Turquie (Smyrne), l'Égypte (Alexandrie), Chypre, la Syrie et la Tripolitaine ; le 27 octobre 1827, au cours de la bataille de Navarin, il fut blessé à l'œil gauche et en perdit l'usage. Il embarqua ensuite sur le vaisseau *La Provence*.

Il quitta la Marine le 1<sup>er</sup> janvier 1831 et, le 18 mars, s'engagea au 11<sup>e</sup> régiment d'artillerie alors commandé par son père. En raison d'ennuis de santé, il quitta définitivement la vie militaire le 18 mars 1840 et fut recueilli à Paris par sa tante Agathe.

Il débuta alors un apprentissage de peintre dans l'atelier d'Eugène Isabey au terme duquel il adopta le genre du paysage. Ses voyages en Picardie, Normandie, Bretagne et pays de Loire, en 1843-1844, lui fournirent les sujets de ses premiers tableaux.

La tante Agathe étant morte le 28 février 1845 en faisant de son neveu son légataire universel, Charles put épouser, le 29 novembre suivant, Marie-Émilie-Clarisse Chauvin.

Il débuta au Salon en 1846 avec deux tableaux, *Souvenir de Concarneau* et *Bords de l'Oust*. Mais il alla également chercher une autre inspiration en effectuant quelques voyages en Orient : bords du Danube, Turquie, Asie Mineure, Égypte.

Le 7 août 1852, Tournemine fut nommé attaché à la conservation au musée du Luxembourg et reçut également ses premières commandes de l'État.

C'est en 1855, à l'occasion de l'Exposition universelle, qu'il montra ses premiers tableaux orientalistes : il s'était en effet spécialisé dans ce genre qu'il n'abandonna plus.



Tournemine put effectuer d'autres voyages orientaux et, à partir de 1867, il s'intéressa également à l'Afrique et à l'Inde.

Ayant été relevé de ses fonctions de conservateur le 16 mai 1871 par les nouveaux maîtres de la France, et très affaibli par les privations endurées au cours du siège de la Capitale, le peintre revint à Toulon. Il séjourna un temps à la villa Cloquet, au cap Brun, où il réalisa quelques toiles des environs. Il mourut à Toulon le 22 décembre 1872.

Charles de Tournemine eut quatre enfants, tous nés à Paris : Marie-Charles-François-Maurice, né le 2 mai 1847 et décédé en bas âge ; Marie-Agathe-Édith, née le 22 avril 1848, mariée à Paris (6<sup>e</sup>) le 27 mai 1872 avec Lucien Cardot, et décédée à Toulon le 15 janvier 1893 ; Lucien-Léon-Eugène, né le 2 décembre 1850, et Louis-Stéphane-Auguste, né le 26 août 1853, qui iront tous deux faire leur vie à Asuncion, au Paraguay, où il se marieront et mourront, le premier en 1900 et le second en 1893.

La famille venait passer l'été à Toulon et Jean Aicard connut surtout Édith et Lucien, tous deux de son âge. À la première, il dédia, en août 1865, un gentil poème :

### À M<sup>lle</sup> Édith de Tournemine <sup>1</sup>

Pour vous offrir une fleur rare,  
Je voudrais être le bon Dieu.  
Des étoiles de mon ciel bleu,  
Oh ! je ne serais point avare !  
Pour vous offrir une fleur rare

<sup>1</sup> AICARD (Jean), *Aimer-Penser*, recueil autographe inédit, 1870, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, ms 229.

Je ferais de mes cieux vermeils  
Tomber un bouquet de soleils !

Pour vous offrir une fleur rare,  
Je voudrais être le pasteur  
Qu'on voit errer sur la hauteur,  
Et dont l'agilité s'empare  
Souvent de la fleur la plus rare ;  
Sans crainte, j'irais des grands monts  
Braver les abîmes profonds !

Pour vous offrir une fleur rare,  
Je ne suis ni Dieu, ni pasteur !  
Ni le peintre ni le sculpteur  
Qui font vivre toile et Carrare ;  
Pour vous offrir une fleur rare,  
J'offre, poète inopportun,  
Ces vers fanés et sans parfum !

et, dans une inspiration plus large, associa dans un même poème le peintre toulonnais Victor Courdouan à son collègue parisien :

### À NOS DEUX PEINTRES TOULONNAIS V. COURDOUAN ET CHARLES DE TOURNEMINE <sup>2</sup>

J'aime le vrai poète, aigle et parfois colombe ;  
Amants des monts altiers, du pan de mur qui tombe ;  
Des fleurs et des soleils.

<sup>2</sup> *Tribune artistique et littéraire du Midi*, 9<sup>e</sup> année, 1865, page 148. — On trouve également ce poème dans AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, recueil autographe inédit, 1866, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, ms 224 ; voir le poème V, page 9.

Tel, sublime Pindare ou Virgile champêtre,  
Plein du frémissement de l'éclair et du hêtre  
Qu'il jette dans ses vers sonores et vermeils,

Hugo, — peintre, poète, à la voix éclatante  
Fait couler en mon cœur sa poésie ardente,  
... Et mon cœur vit par lui ! —

Soit que j'admire l'Art ou la Nature même  
Son grand nom immortel, dans un élan suprême  
Jaillit hors de mon sein quand le Beau m'éblouit :

Aussi, tout palpitant, Courdouan, Tournemine,  
Hier, devant ces tableaux que votre âme illumine,  
Je le nommais encor !

— Vous peignez ses frissons, ses longues harmonies,  
Ombres, soleils couchants, extases infinies,  
Et vous enrichissez l'Orientale d'Or !

J. AICARD.

Toulon, 1865.

Les archives du poète recèlent une lettre de Lucien de Tournemine à Jean Aicard, du jeudi 15 octobre 1868, où le jeune Parisien regrette de n'avoir pu rencontrer son ami au cours des vacances passées à Toulon :

Paris 15<sup>8bre</sup> 1868

Mon cher ami

Je suis enfin de retour à Paris où je t'assure il fait bien froid.  
J'ai donc passé mes vacances sans t'avoir vu une seule fois. Je

ne sais pas à quoi cela a tenu mais moi qui me promettais de faire de bonnes parties avec toi, j'ai été complètement frustré dans mon espérance. Mon cousin que j'ai vu m'a dit que tu avais envie de renoncer à faire ton droit, chose à laquelle je ne t'engage pas car renoncer au bout de deux années est comme celui qui au moment de passer son baccalauréat lettres, ferait ses sciences. Je comprends que cette étude plate et positive n'aille pas à ta nature et que tu penses plutôt à faire un sonnet qu'à traduire quelques pages embêtantes du *codex vetus* ou des pandectes de Justinien – mais que veux-tu si ces choses-là t'ennuient il n'en faut pas moins les faire.

Tu as bien raison de regretter à Paris ton beau soleil du midi ; quand on compare ces deux pays on sent le froid vous monter dans le dos : d'un côté ce magnifique soleil qui colore puissamment le Coudon et le Faron cette mer bleue qui s'étend à perte de vue et qui s'harmonise si bien avec cette clarté éclatante du ciel enfin cette végétation Brésilienne, ces tamaris tourmentés par le mistral et ces oliviers dont la petite feuille grise semble braver la sécheresse du sol. De l'autre côté tout le contraire il fait froid il n'y a pas d'horizon et quand le ciel n'est pas couvert, le soleil vous lance des rayons qui ressemblent alors à du plomb fondu. Oui quand on a tâté une fois de ce pays on ne devrait plus en sortir. Il n'en est pas moins vrai cependant que me voilà revenu ainsi que la gelée blanche car l'autre jour toute la terre était couverte de gelée. Reste donc là-bas le plus longtemps car je t'assure tu n'y perdras rien.

Il ne faut pas que tu crois que j'ai marché toutes les vacances sur un lit de roses non pas j'ai bien eu des embêtements pendant ces deux mois ; de sorte que je suis presque parti avec plaisir. Je n'ai fait que me brouiller avec mon père. Tout cela pour des riens (com toujours) ce qui n'en est pas moins très désagréable. Une fois entre autres j'ai été tellement poussé à bout que je ne

voulais plus revenir à la maison et que je suis resté 4 ou 5 jours dehors. Plusieurs fois aussi j'ai été sur le point de m'engager dans la marine mais je ne pouvais le faire sans le consentement de mon père qui comme ça ne lui allait pas me le refusait toujours enfin j'en avais par-dessus la tête et j'aurais fait quelques coups si la rentrée n'était survenue. Quoiqu'il en soit j'ai eu de bons jours. Nous avons faits de très belles promenades principalement à la Garonne, à Dardennes, au Revest, à St Nazaire et Mandrier et un tas d'autres endroits qu'il serait trop long de t'énumérer.

Enfin l'heure me presse et je n'ai que le temps de te serrer la main, et je suis persuadé que tu n'oublieras pas une vieille connaissance de dix ans (car il y a dix ans que je t'ai vu chez M<sup>r</sup> Rougier) renouvelée il y a trois ans et non interrompue depuis.

À bientôt donc

Ton ami

L. de Tournemine<sup>3</sup>

<sup>3</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance. — Jean Aicard a passé tout le mois de juillet à Paris pour préparer un examen de droit. Le lundi 10 août, dans une lettre à sa sœur, il lui annonça qu'il renonçait à cet examen car, malgré son travail, il n'était pas prêt et encourrait un échec, et qu'il prendrait le train pour La Garde le mercredi suivant.

## Dominique AMANN

### Directeur de la publication d'*Aicardiana*

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX<sup>e</sup> siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet [jean-aicard.com](http://jean-aicard.com) qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre résidant de l'académie du Var (30<sup>e</sup> fauteuil).